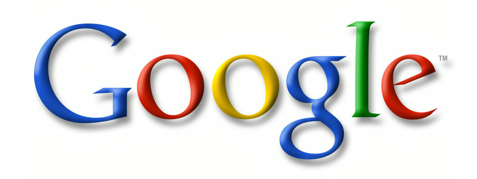
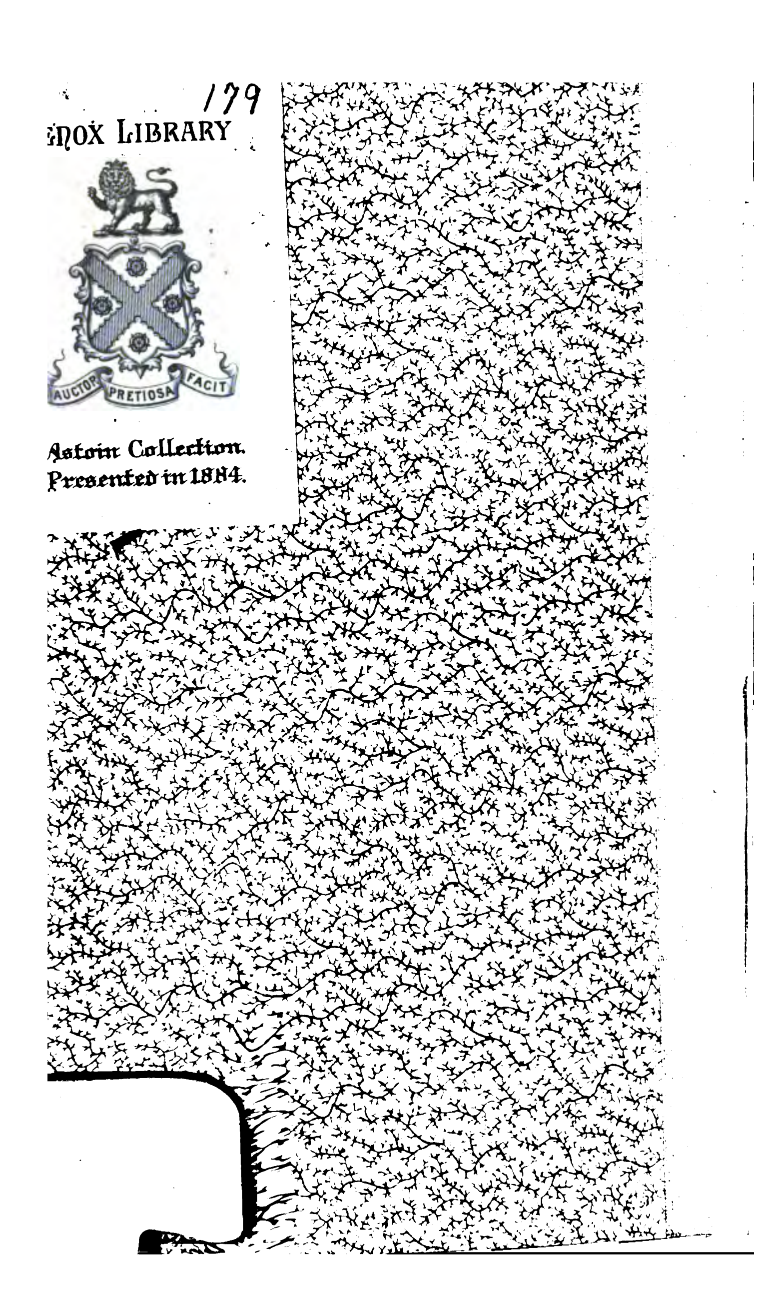
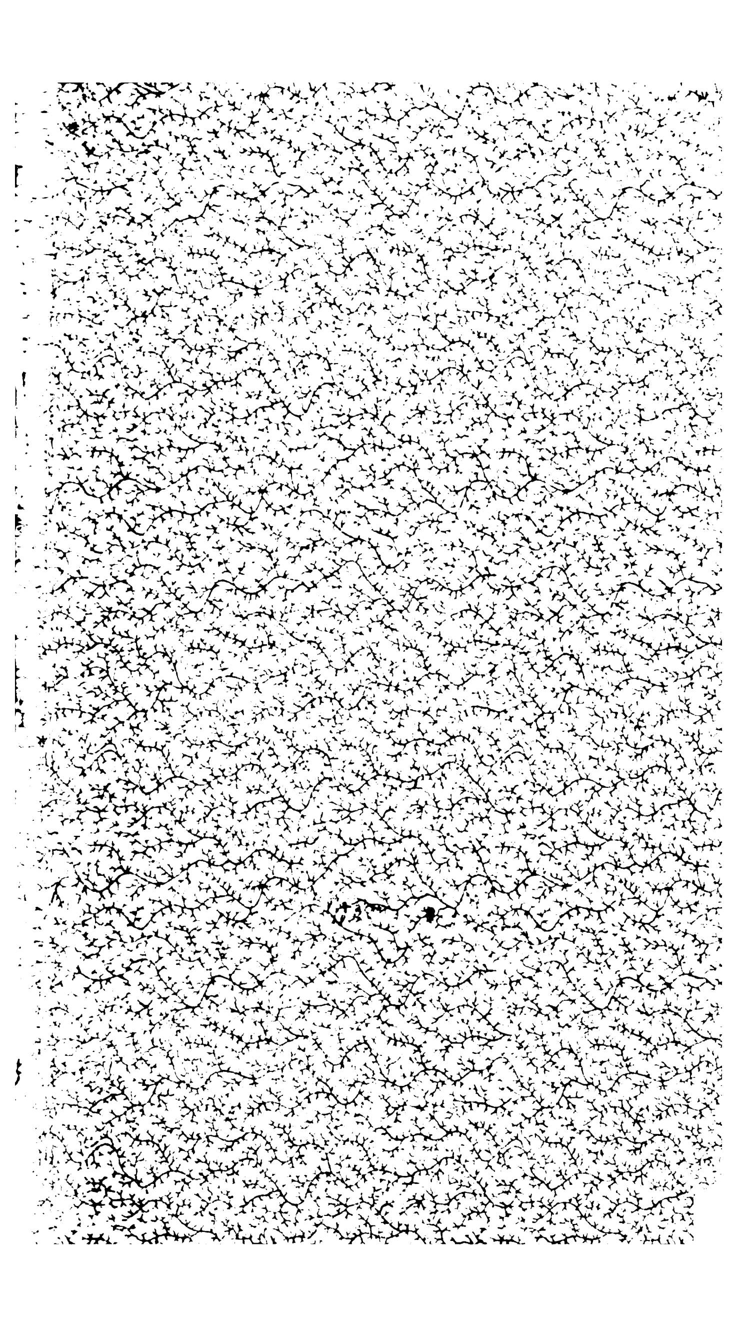
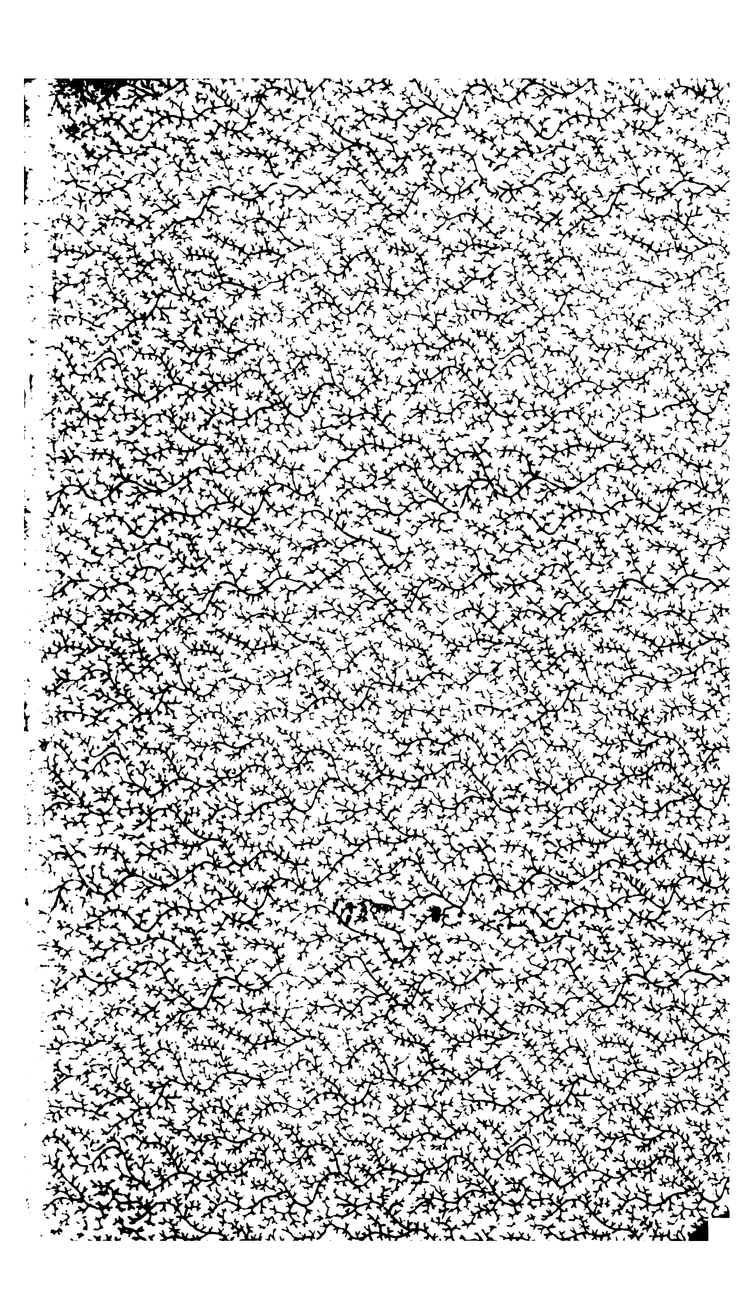



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582795 0


179
ENOX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT
Astor Collection.
Presented in 1884.







HISTOIRE

DE

LA BELLE CORDIÈRE.

IMP. DE HAUMAN ET Ce —DELTOMBE, GERANT.
Rue du Nord, 8.

HISTOIRE

DE

LA BELLE CORDIÈRE

ET

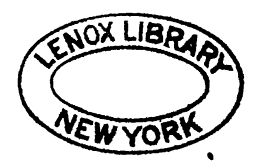
DE SES TROIS AMOUREUX

PAR X.-B. SAINTINE.

TOME I.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
HAUMAN ET Cᵉ.

1844



I

Le pont de l'Ausson.



I

Dans le faubourg des Aqueducs, à Carpentras, il y avait une école...

Mais dès le début de mon histoire je m'arrête. Ce mot de *Carpentras* m'inquiète. On va croire peut-être que c'est une scène de la vie de province que je vais raconter, et la façon un peu leste avec laquelle je commence mon récit, sans exorde, sans préambule, sans considérations générales sur l'esprit et les mœurs de l'époque, pourrait donner à penser qu'il s'agit simplement

ici de quelque historiette calquée sur nos contemporains et à leurs dépens. Nos romans intimes ne se sont que trop bien chargés de cette besogne; ils nous ont peint le monde à la façon de ces miroirs concaves ou convexes qui ne reflètent une image qu'en la défigurant. Médire sans cesse de la société au milieu de laquelle on doit vivre, est, ce me semble, un mauvais moyen d'améliorer l'espèce. Moi, je n'aime à médire que des morts. Les morts sont de bonnes gens qui laissent faire et laissent dire ; l'auteur est plus à son aise avec eux, et le lecteur, quand se dressent devant lui ces hommes d'un autre temps, couverts de la cuirasse ou de la dalmatique, ne risque pas autant de mal penser de son voisin; car l'habit n'est pas le même, et pour tout lecteur comme il faut l'habit joue toujours un grand rôle dans les ressemblances.

Ce n'est donc pas dans le XIXe mais bien dans le XIVe siècle, qu'il faut, de ce pas, se transporter avec moi; libre à chacun de me fausser compagnie si le XIVe siècle n'est pas de son goût.

Maintenant, revenons à notre sujet.

Dans le faubourg des Aqueducs, à Carpentras, il y avait une école, célèbre en France et en Italie, et où accouraient tous les jeunes garçons des riches familles, pour s'y faire instruire dans les langues anciennes, la grammaire, la théologie ou la jurisprudence. Le professeur était le fameux Convennole da Prato, dont vous n'avez jamais entendu parler, sans doute, quoiqu'il fît admirablement les vers latins à rime double, et même les vers français dans la langue d'*oil* aussi bien que dans la langue d'*oc*. Il occupe encore aujourd'hui dans nos plus volumineuses biographies une place honorable de trois à cinq lignes. Nous comptons tant de grands hommes !

Convennole, qui avait déjà professé à Pise, avait amené avec lui, en Provence, deux jeunes Italiens. L'un, nommé Nicolas Lorenzo, était né à Rome, dans la classe du peuple. Son père, d'abord cabaretier, s'était enrichi en faisant valoir des moulins placés sur le Tibre, et de même que les meuniers et les cabaretiers d'aujourd'hui, il voulait que son fils fût notaire. Pour cela donc

il l'avait envoyé à Pise, puis ensuite à Carpentras, s'instruire dans les belles-lettres. L'autre, François d'Arezzo, fils d'un riche bourgeois, était destiné par sa famille à la judicature.

Parmi ses nombreux élèves, l'illustre Convennole comptait encore un jeune gentilhomme provençal, du nom de Guillaume de Montréal. L'Église attendait celui-là.

D'après ces qualifications d'artisan, de bourgeois, de gentilhomme, données à mes trois jeunes gens, vous allez croire qu'il y a ici calcul et combinaison de ma part, afin d'arriver, selon la règle du jour, à une moralité quelconque. Erreur! je les prends tels que l'histoire me les donne.

Quoi qu'il en soit, Guillaume, François et Nicolas ne tardèrent pas à se lier tous les trois d'une vive amitié; ou, pour mieux dire, Guillaume, le futur abbé, et Nicolas, le futur notaire, se prirent tellement et si bien à aimer François, le futur magistrat, qu'ils crurent aussi s'aimer tous deux, quoique, dans le fond, ils eussent par trop le même caractère pour se complaire longtemps ensemble.

On croit à tort que les gens de même nature se conviennent volontiers, il n'en est rien. Deux corps électrisés se repoussent; les pôles contraires se cherchent. Un ami vrai doit être un complément de nous-mêmes; il doit posséder ce qui nous fait défaut, et manquer un peu de ce que nous avons en trop, afin que chacun apporte sa part. Il faut, si j'ose ainsi parler (et pourquoi ne l'oserais-je pas?), que nos angles aigus trouvent à se loger dans ses angles rentrants, afin que tout s'engrène à souhait et que l'union soit complète et solide. Or, Guillaume et Nicolas, le fils du gentilhomme et le fils du meunier, avaient tous deux sur la peau de leur âme mêmes aspérites, mêmes rugosités, et ne pouvaient guère que se déchirer en se frottant l'un contre l'autre. Toute la différence était que leurs qualités, bonnes ou mauvaises, assez semblables au fond, prenaient des voies diverses pour se manifester au dehors. L'un avait plus de franchise et d'emportement; l'autre, plus de finesse et de retenue. Guillaume parlait avec le geste, Nicolas agissait avec la parole; celui-ci devait être un orateur,

celui-là un soldat. Et c'est ce qui avint en dépit de leur destination primitive, ainsi que vous le verrez par la suite.

Quant à François, il avait les angles rentrants qui convenaient aux angles aigus des deux autres, ou les angles aigus disposés de façon à s'ajuster à leurs angles rentrants; tant et si bien que lorsqu'ils se trouvaient tous trois de compagnie, ce qui souvent arrivait, l'engrenage était parfait, et François envoyait également ses étincelles électriques aux deux autres, sans s'en douter toutefois, car il n'était guère alors question d'électricité. Donc chacun croyait aimer également ses deux condisciples : aussi avaient-ils formé une sorte d'association, une fraternité d'armes, à la manière des chevaliers de ce temps.

Durant les loisirs que leur laissaient les leçons de maître Convennole, ils allaient ensemble, bras dessus, bras dessous, François d'Arezzo tenant le milieu, errer en devisant sur les bords de la rivière d'Ausson; et tout en cheminant, ils se plaisaient à résoudre des propositions de toutes sortes.

Un jour qu'entre none et vêpres, ils se tenaient ainsi tous trois de front, comme un attelage de joyeux compagnons, ils parlaient de leur âge, qui commençait à marquer déjà du côté de l'adolescence, et les projets formés pour un temps à venir, pour ce temps où ils seraient des hommes et non plus des écoliers, les préoccupaient surtout vivement.

— Mon père, disait Guillaume de Montréal, veut me faire moine pour favoriser mes deux frères, nés de son second mariage. Je m'y soumettrai en vue du paradis. Cependant, mon oncle était chevalier, commandant à une compagnie d'hommes d'armes, et il faisait beau le voir sur son roussin tout bardé de fer. Enfant, je n'aspirais qu'à porter, à son exemple, le gambeson et le haubert. Il est vrai que, malgré sa double armure, un écuyer flamand le navra à Courtray, et il est mort sans confession. J'irai peut-être au ciel avant lui.

— Je ne désire rien autre chose que d'avoir assez de scolastique et de droit pour être notaire à Rome, répliquait Nicolas Lorenzo. La condition

des tabellions est bonne en Italie par le temps qui court, mais le métier est périlleux aussi. J'ai vu à Ostie un ancien notaire qui demandait l'aumône sur la route, et de la main gauche encore : c'est qu'il avait eu la droite coupée pour avoir fait erreur de chiffres dans un acte. Néanmoins je tiens au métier, quitte à surveiller mes écritures.

— Quant à moi, disait à son tour François d'Arezzo d'un air de nonchalance, j'aimerais assez à vivre les bras et les jambes croisés, à l'ombre, sans m'escrimer autrement ni de la lance, ni de la plume. On tue les chevaliers, on coupe la main aux notaires; mais les juges se trompent parfois comme ces derniers, et on les pend alors, témoin le prévôt de Paris, Henri Capperel (1), qui vient d'être attaché au gibet non pour erreur de chiffres, mais bien pour erreur de personnes.

(1) Ou Taperet, selon Félibien. Il avait facilité la fuite d'un riche, condamné à mort pour crimes avérés, et avait fait supplicier à sa place un pauvre mendiant détenu en prison pour un mince délit (1320).

Ah! je voudrais être moine comme mon ami Guillaume!

Tandis qu'ils parlaient ainsi, toujours suivant le cours de l'Ausson, ils avisèrent de loin, sous une des arches du pont, une vieille femme qui gesticulait outre mesure, tantôt allant vers la rivière pour y puiser de l'eau qu'elle répandait sur le sable, tantôt prenant du sable qu'elle jetait dans l'eau à diverses reprises, et toujours avec des mouvements bizarres, saccadés et mesurés. En s'approchant un peu plus, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'elle portait dans sa coiffure une petite pièce d'étoffe teinte en jaune, signe distinctif de la race juive, et que, par ordre de la municipalité de Carpentras, toute la juiverie devait arborer sous les peines les plus graves..

Nos trois amis se doutèrent bien qu'il s'agissait ici de quelque diablerie cabalistique, de la composition de quelque phylactère ou de prédictions par moyens magiques. Mais la vieille paraissait être seule; donc, à moins qu'elle ne consultât le sort pour elle-même, elle ne pouvait s'occuper des choses futures.

Comme ils s'avançaient toujours, poussés, malgré eux, par un prodigieux désir de curiosité, ils virent une petite tête, blonde et rose, surgir tout à coup d'un mur crénelé construit sous l'arche ; car le pont avait été fortifié autrefois, et c'est à ces restes de fortifications, qui pouvaient encore se réparer facilement en cas de guerre, que nos jeunes gens avaient dû d'échapper jusque-là aux regards de la sibylle.

« C'est de prédiction qu'il s'agit, se dirent-ils à voix basse et en s'arrêtant ; si nous pouvions surprendre une partie de l'entretien ? Ce serait péché que de toucher, même de la parole, à cette sorcière maudite, qui, un jour ou l'autre, quand on la brûlera, pourrait, de son bûcher, nous saluer comme d'anciennes pratiques ; mais l'épier, la troubler dans ses malfaisantes conjurations, ça ne peut être un mal.

—Ainsi soit-il, et marchons ! » dit Guillaume.

Ils se rejettent aussitôt sur leur gauche (la rivière était à leur droite), et, par une habile manœuvre, après avoir rampé le long des berges, ils atteignent le talus du pont, se laissent glisser

doucement, silencieusement, s'entr'aidant tous trois, retenant leur souffle, et parviennent enfin, courbés, accroupis, ventre à terre, jusqu'au petit mur crénelé, qui, seul alors, les sépare de la sorcière juive et de la belle enfant blonde et rose.

« J'ai beau recommencer les aspersions d'eau et de sable, décrire des cercles et mélanger les tarots, disait la vieille, ces trois *marmousets* reviennent toujours dans votre jeu. De ce côté, je ne puis rien vous présager de bon pour votre bonheur, car tous trois vous causeront grand mésaise. Essayons cependant encore. » Et la vieille retourna à la rivière, battit de nouveau les cartes, les combina de diverses façons, trois par trois, neuf par neuf. Ensuite, elle tourna sur elle-même, et fit entendre comme un chant plaintif, en articulant les mots sacramentels : *authos —anostro—noxio—bay—gloy—apen!* Et pendant ce temps, les honnêtes disciples de maître Convennole, couchés tout du long, prêtaient l'oreille, détournaient avec effort la tête pour se regarder en souriant, et, se posant un doigt sur la bouche, s'invitaient au silence.

Ses évolutions faites, la sorcière parut se dépiter tout à fait. « Satan est de la partie ! s'écria-t-elle ; encore les trois *marmousets !* Je veux voir dans votre horoscope, et c'est le leur qui m'arrive ! » Elle se remit à tourner et à répéter : *authos —anostro—noxio—bay—gloy—apen!* Puis elle redit les mêmes mots, mais dans un ordre contraire.

François, Guillaume et Nicolas se regardèrent encore, mais ils ne souriaient plus.

« Singulier effet, dit la vieille, en s'arrêtant tout essoufflée ; ils m'entendent !... Oui, dans quelque lieu qu'ils soient des trois parties du monde, ils m'entendent ! Je le sais, je le sens ! Ils auront donc aussi leur horoscope sans qu'il leur en coûte ni un *blanc*, ni un denier, voire même un remercîment. Aussi bien, mon enfant, leur destinée à venir est tellement enchevêtrée à la vôtre, qu'il me faut passer par-devant eux pour arriver à vous. Voici donc ce que je vous annonce, et ce qui aviendra forcément, si mon art ne m'abuse point. Les trois hommes désignés ici par les tarots seront, ou passeront pour être,

tous trois, vos amoureux, à votre grand dommage ; mais ce qui doit peut-être consoler une pauvre fille comme vous, c'est que tous trois feront du bruit dans ce monde, et puisqu'ils m'entendent, qu'ils le sachent bien, chacun d'eux touchera à la couronne, mais un seul la gardera ! »

En longeant le rivage pour retourner vers maître Convennole, nos écoliers s'accordaient à regarder la prédiction de la juive comme un tour qu'elle leur avait joué, les ayant vus venir ; mais, la nuit close, dès qu'ils furent couchés, Guillaume rêva qu'à la suite de trois grandes batailles gagnées par lui, il avait été nommé pape.

Nicolas rêva que, grâce à son habileté et à ses richesses, il était élu seigneur suzerain des îles Borromées.

François dormit profondément.

II

Le plateau des Cordiers.

II

Le lendemain, à l'heure de la promenade, les trois amis, crochés par le bras ainsi que d'ordinaire, se dirigèrent tout d'abord vers le milieu de la ville, où était le quartier des Juifs. D'habitude, François, tenant toujours le milieu, dirigeait la marche. Cette fois, il avait été entraîné par l'accord inaccoutumé de ses deux ailes.

Malgré les dénégations de Guillaume et de Nicolas : « Prenez garde, leur disait leur tranquille compagnon, vous vous mentez à vous-

mêmes, mes loyaux amis ; la voix de la sibylle vous bourdonne encore dans la tête, et vous inspire d'ambitieuses idées qui, un jour ou l'autre, vous détourneront de la bonne route. » Il les endoctrina si bien, que Guillaume de Montréal et Nicolas Lorenzo finirent par se ranger à son avis, et il fut décidé qu'à l'avenir François déciderait seul, comme naguère, de la direction des promenades.

Les vignobles des environs, les bois d'oliviers, l'aqueduc, suffisamment explorés par eux, ils se dirigent un beau matin vers le mont Ventoux, qui voit Carpentras bruire et s'agiter à ses pieds. C'est jour férié : le temps est à eux ! les voilà donc escaladant la côte, portant tour à tour la besace qui contient leur déjeuner, car la fête est complète. Arrivés par des pentes faciles vers les premières hauteurs de la montagne, sur un plateau qui domine la ville, ils voient quelques masures chétives, entourées de petits enclos, où le genêt et l'ajonc disputent le terrain aux plantes nourricières, qui semblent ne s'y produire qu'à grand'peine. Des tréteaux et des manivelles de

cordiers sont là, à droite, à gauche et de tous les côtés. Ils se rappellent qu'en effet c'est sur cette montagne que demeurent ces pauvres gens à qui le séjour des cités est interdit, leur métier étant réputé honteux et infâme, car ils filent le chanvre qui, sous la potence, envoie le coupable de vie à trépas. Ils sont les ouvriers du bourreau : on aurait pu dire aussi bien du juge.

Nos compagnons s'étonnaient de ne voir personne autour des chaumières, quand ils entendirent un plain-chant, grave et mélodieux à la fois, partir de derrière un épais buisson de ronces placé à quelque distance. C'était la population de la montagne, qui, à genoux, les mains jointes et la face tournée vers une des églises de la ville, essayait de prendre sa part des saints offices, auxquels il ne lui était pas permis d'assister.

Parmi ces voix, une surtout fixa l'attention de nos écoliers, bons connaisseurs ; car la musique, aussi bien que la grammaire et la rhétorique, faisait partie de la clergie ou des sept arts libéraux. Cette voix si pure, si suave, semblait des-

cendre du ciel. On aurait dit qu'à défaut d'un prêtre officiant, un ange venait assister à la communion de ces fidèles, rejetés si injustement du giron de l'Église. Guillaume n'y tint pas; il franchit la haie d'un bond, et alla inopinément s'agenouiller au milieu de cette population proscrite, ce qui ne laissa pas que d'y causer quelque rumeur. Nicolas et François, Italiens tous deux, ne partageant point le préjugé funeste qui, dans quelques provinces de France seulement, s'élevait contre la race des cordiers, ne tardèrent pas à le rejoindre, et quel ne fut pas leur étonnement lorsque, dans l'ange à la voix harmonieuse, ils reconnurent la jeune fille rose et blonde du pont de l'Ausson.

L'office terminé, on les entoure; on s'étonne que des habitants de la ville aient osé venir visiter les pauvres cordiers, se mêler à leurs rangs et prier avec eux. Guillaume, pour toute réponse, leur tend la main; Nicolas leur fait un discours qui les émeut; François ne dit rien et s'inquiète, devinant ce qui se passe dans l'esprit de ses compagnons, aux regards ardents jetés par eux, à la dérobée, vers la belle Cordière.

La belle Cordière ! C'est en effet le surnom qu'on avait donné à la fillette blonde, quoique, vu son âge et la délicatesse extrême de sa figure et de sa personne, l'épithète de *gentille* lui eût mieux convenu. Odette (c'était là son vrai nom) avait treize ans à peine, la figure la plus gracieuse et la plus expressive qu'il fût possible de voir, et certes sa parure n'était guère capable de rehausser sa beauté ou gentillesse. Une robe de bure noire, frangée du bas, non par dame Vanité, mais par dame Misère ; un méchant surcot de serge, fourré de peau d'agneau, et dont la blanche fourrure était presque toute restée aux ronces de la route ; les pieds à peine garantis par un morceau de cuir carré, relevé et maintenu aux extrémités par des cordages entrelacés ; un couvre-chef de toile grise, grossière, à larges ailes, comme en portaient alors les sœurs des hôpitaux, telle se présentait la pauvre fille aux regards de ses admirateurs. Le costume n'était pas séduisant ; mais toutefois sa jambe fine et bien arrondie ressortait si blanche sous la bure noire, son pied menu et gracieusement arqué avait si

bonne façon sous ses cordelettes ; sa taille flexible donnait des formes si avenantes au vilain surcot de serge, et son teint rose, son front lisse et pur, ses yeux bleus et limpides jetaient de si vifs et si doux reflets sous la toile grise, que, quoi qu'on en eût, force vous était d'avouer qu'Odette la blonde, Odette la gentille, mériterait avant peu son surnom de la belle Cordière.

François d'Arezzo n'admirait pas moins qu'un autre la grâce toute particulière d'Odette; mais prudent par nature, et redoutant comme peste tout ce qui pouvait faire secousse dans ses habitudes tranquilles, il proposa à ses compagnons de grimper encore un étage de la montagne, avant de songer au déjeuner. Cela devait, disait-il, leur procurer à la fois un horizon plus large pour réjouir leur vue, et un appétit plus vif pour réjouir leur estomac.

« Ce que l'on voit ici me suffit, » dit Guillaume de Montréal; et déliant lestement la sacoche aux provisions, il en tire un pâté au jambon et aux herbes, un gâteau au fromage, trois petits pains

blancs en forme de boule (1), met le tout sur la nappe verte d'une petite pelouse, ayant pour toiture une aubépine en fleur, et là, s'asseyant sur le gazon, comme d'ordinaire ne prêchant que d'exemple, ne possédant que l'éloquence du geste, il s'apprête résolûment à l'entame du pâté ; ce que voyant ses compagnons, ils prennent le parti de l'imiter.

Pendant le déjeuner cependant, le bon François d'Arezzo, qui tremblait déjà pour la raison de ses deux amis, essaya doucement par belles paroles et bons préceptes de les prémunir contre les périls d'amour. Il s'attendait cette fois à une controverse vigoureuse : aussi fut-il grandement

(1) *En forme de boule*, d'où vient, dit-on, le nom de *boulanger*, donné à celui qui vend le pain. Selon nous, *bolenga*, vieux mot de la langue romane, signifiant remuer, agiter, mouvoir, exprimant par conséquent l'action de pétrir, donnerait une étymologie plus raisonnable que cette forme ronde, qui était loin d'être en usage partout. Sans parler des pains *tailloirs*, minces, aplatis et servant d'assiettes, il s'en faisait d'autres de forme longue. On dit encore dans quelques provinces, pour exprimer l'action de travailler le pain, la *boulenge*, qui semble n'être que la traduction exacte de *bolenga*.

surpris du silence attentif qu'ils semblaient garder tous deux. Cela l'encouragea ; avec plus de chaleur et d'entraînement, il poursuivit sa démonstration, qu'ils se gardèrent encore d'interrompre. Il est vrai que tandis que François pérorait, eux s'escrimaient si vivement contre le pâté aux herbes et au jambon, que le bruit de leurs mâchoires devait les empêcher d'entendre.

Le prêcheur entrevoyait bien une partie de la manœuvre ; mais, distrait, étourdi lui-même par sa propre éloquence, il croyait prendre comme eux sa part du festin, car il tenait au bout de son couteau un appétissant morceau qu'il portait de temps en temps à sa bouche (toujours le même), mais que le flot continu de ses paroles, de plus en plus abondantes, en repoussait sans cesse. Ce fut seulement lorsque ses deux convives se levèrent en disant : « C'est fini! » qu'il s'aperçut qu'il avait à peine commencé.

François les laissa partir, doublement confus qu'il était comme orateur et comme gourmand.

Nicolas trouva moyen de lier connaissance avec toute la peuplade des cordiers et de se bien

faire venir d'eux, ce qui n'était pas chose difficile, tant ils se trouvaient tous honorés de sa familiarité. Maître Nicolas savait de loin préparer ses voies. Il eut occasion de s'approcher de la belle Cordière et de l'entretenir longuement. Odette fut émerveillée de son beau langage, mais elle n'y comprit pas grand'chose.

Guillaume, lui, après avoir longtemps cherché la fillette là où elle n'était pas, la découvrit enfin, et tout d'abord courant à elle, il la prit dans ses bras devant tous, et, sans plus de façon, la baisa joyeusement et vertement sur les deux joues.

Odette comprit mieux Guillaume qu'elle n'avait fait de Nicolas, mais il ne la charma pas plus pour cela, car il avait les cheveux rouges, les yeux ardents, et il lui fit peur.

Tandis que les deux autres agissaient ainsi, que faisait l'honnête François? Il rêvait sous l'aubépine en fleur.

En descendant la montagne, nos jeunes gens, durant un assez long temps, gardèrent un silence affecté; le futur moine et le futur notaire, préoccupés qu'ils étaient sans doute de l'heureuse

découverte qu'ils venaient de faire du nid de la colombe ; le futur magistrat, par rancune et bouderie peut-être, quoique dans son âme ne se logeassent guère de pareils hôtes ; enfin, à quart de route, Nicolas, faisant une pause, se prit à dire inopinément :

« Mes maîtres, à qui donneriez-vous la préférence, si vous aviez à faire un choix entre une femme faiblement pourvue d'attraits, mais richement vêtue d'une robe bordée d'hermine, tout aornée de passementeries, de broderies, et une pauvre fille, belle au complet, sous un accoutrement misérable et délabré ? »

François devina facilement où visait le jouteur et ne dit mot.

« Serpe-Dieu ! répondit Guillaume en relevant vivement la tête, si les belles plumes font les beaux oiseaux, les beaux vêtements ne font pas les jolies filles ! »

Puis, devenant interrogeant à son tour : « Et toi, messire de la morale, reprit-il en apostrophant directement son compagnon boudeur, qu'aimes-tu le mieux d'une voix douce et mélo-

dieuse qui vous vibre dans le cœur quand on l'entend, ou de deux yeux bleus charmants qui vous rendent tout joyeux dès qu'on les regarde?

— J'aime mieux le pâté au jambon et aux herbes, quand on m'en laisse! » répondit François.

Cette fois, d'un plein accord, ils éclatèrent de rire, et, par un mouvement sympathique, se rapprochant, ils se crochèrent tous trois dans l'ordre accoutumé, François au milieu, et regagnèrent joyeusement la ville.

Guillaume, de complexion précocement amoureuse, en tenait au fin fond de son cœur pour la jolie cordière. Plusieurs fois il avait proposé une seconde promenade au mont Ventoux, mais le sage François avait toujours éludé la question, et Nicolas Lorenzo lui-même ne semblait plus s'en soucier.

Le pauvre Provençal ne voulut pas paraître avoir moins de force et d'empire sur lui-même que ce dernier. Il prit donc résolûment le parti d'oublier la fillette, ce qui, après tout, lui devait être facile, et de ne songer désormais, comme ses compagnons, qu'aux sciences du *trivium* et

du *quadrivium ;* mais, tout en se résignant, parfois il regardait la montagne et maugréait entre ses dents, jurons lui étant plus familiers que soupirs.

Un beau matin, *à l'aube crevant*, comme on disait alors, ne pouvant tenir dans son lit, notre Provençal se leva sans autre but que de se distraire des folles visions qui lui trottaient en cervelle. Il venait de rêver encore batailles et tournois, mais cette fois son rêve s'était terminé d'une cruelle façon. Vainqueur dans une joute, à laquelle Odette présidait comme dame suzeraine, lorsque, pour recevoir d'elle le chaperon d'honneur, il courbait la tête, un homme noir s'était soudainement avancé qui la lui avait dextrement tranchée d'un coup. Quoique sa tête fût là, gisante dans la poussière et bien séparée du tronc, il avait ouvert les yeux et fixement regardé l'homme noir : c'était Nicolas Lorenzo !

En se promenant au hasard, à travers la ville, Guillaume se préoccupait ainsi d'Odette et de Nicolas, lorsqu'il aperçut celui-ci, éveillé d'aussi bon matin que lui, et déjà hors du gîte. Chemi-

nant avec vitesse le long des maisons, le bonnet sur les yeux, bien emmitouflé dans sa cape, il gagnait bellement le faubourg qui conduit à la montagne. Guillaume flaira aussitôt une trahison, et voulut en avoir le cœur net. Il se mit à suivre Nicolas, mais de loin, avec réserve et en s'abritant de temps à autre derrière les auvents des rez-de-chaussée ou les ouvroirs des marchands, quand Nicolas tournait la tête, comme font les chiens qui vont à la maraude.

Parvenu aux premiers échelons du mont Ventoux (car c'est bien là que visait maître Nicolas), Guillaume, toujours pour ne pas être vu de lui, se tapit tantôt dans un creux de chemin, tantôt à l'encoignure d'une haie ou sous des ruées de litière et de branchages jetées au bord des champs. Enfin, il se cacha tant et si bien, que je ne sais si Nicolas put s'apercevoir de la poursuite de Guillaume, mais il est certain que Guillaume finit par perdre tout à fait de vue Nicolas. Le gibier échappait au chasseur.

Alors Guillaume prend nettement son parti, et va droit au plateau des Cordiers. Les bonnes gens

qu'il consulte n'ont vu personne, et, depuis une heure, Odette a quitté la manivelle pour remplir certains devoirs quotidiens qui, malgré les questions redoublées de Guillaume, demeurent un mystère pour lui.

Triste et penaud, il regagnait la ville par le premier chemin venu, rongeant son frein, songeant à sa mésaventure, se promettant bien de surprendre bientôt en faute son bon ami Nicolas, qu'il commençait à détester maintenant de tout son cœur, lorsque, levant les yeux, il l'aperçut devant lui, à un jet d'arbalète.

Nicolas n'était pas seul, et bien qu'un rameau de buisson cachât presque entièrement à ses regards la personne à laquelle s'adressait le beau parleur, à sa jupe noire, à sa coiffe grise, Guillaume ne doutait guère que ce ne fût Odette.

Dans sa colère, il eût voulu pouvoir tout à coup tomber au milieu d'eux, convaincre le Romain de ruse et de fausseté, et lui disputer la gentille cordière, non par de beaux discours tirés de sa cervelle, mais par de bons arguments puisés dans les manches de son pourpoint. Par malheur, un

petit vallon touffu, ombreux, profond, le séparait du couple, et, pour le rejoindre, il lui fallait prendre un chemin de ceinture zigzaguant le long des pentes de la colline, ou affronter le vallon en ligne droite. C'était la route la plus courte, non la meilleure ; car des marécages se cachaient au fond, sous l'ombre des saules et des arbousiers. Guillaume n'hésite pas. Il se précipite au risque de se rompre vingt fois le cou, emporté qu'il est par le dépit, la jalousie, la rage qu'il ressent d'avoir été dupé par l'autre; et après s'être tiré du terrain fangeux du mieux qu'il put (c'est-à-dire fort mal), suant, haletant, redoublant d'efforts pour escalader le versant opposé de l'entonnoir, il arrive enfin près du tertre où le couple s'est montré à lui ; mais Nicolas Lorenzo a disparu ; Odette seule est restée.

A cette apparition soudaine qui semble sortir de terre ; à la vue de cet homme, dont la figure est marbrée par la chaleur et la fatigue, dont les yeux ardents flamboient, dont la chevelure rouge flotte en désordre sur un front pâle, dont les habits, déchirés par les ronces, sont maculés par

la fange, la fillette s'effraye, pousse un grand cri et s'enfuit rapidement. Le gentilhomme la poursuit, mais il était de son destin, ce jour-là, de toujours poursuivre vainement. Ses jambes harassées, engourdies, lui refusent service. Il ne peut que la relancer sans l'atteindre. Par un dernier effort cependant, il est sur ses traces, il va la saisir, non plus dans l'intention de l'embrasser cette fois (et encore qui sait!), mais il veut, avant tout, avoir d'elle une explication au sujet de sa rencontre avec Lorenzo, lorsque la cordière, de plus en plus émotionnée par la peur, se jette vivement dans un taillis épais où le poursuivant cherche en vain sa trace; il n'entend que le frôlement de sa robe contre les feuillages, puis bientôt il n'entend plus rien, sinon le léger tintement d'une clochette.

Un petit sentier, qu'il suit à la bonne aventure, le conduit alors devant une maison enclose d'une haie et d'apparence chétive. Il s'étonne, il regarde, il s'effraye à son tour. Au-dessus de la porte d'entrée est un clocheton surmonté d'une croix, et c'est là l'enseigne de toute léproserie.

« Ici donc, se dit-il, loge un de ces misérables que le monde repousse, que ronge cet ulcère contagieux qui se gagne par l'attouchement et l'air respirable, et c'est là que la blonde fillette vient de chercher refuge ! Un rousseau comme je suis l'épouvante-t-il donc plus qu'un ladre ? Cela est-il à penser ? Cependant le battant du clocheton remue encore, et c'est bien là qu'elle est entrée. Ah ! par saint Ruf ! dussé-je être pris de ladrerie moi-même, j'en aurai raison ! » Il s'élance vers la porte qui cède, s'ouvre, et le brave Guillaume de Montréal, s'arrêtant court, sans franchir le seuil, reste pétrifié d'horreur en voyant Odette, la gentille cordière, l'objet de ses premières amours, toute palpitante entre les bras du lépreux.

III

La Maisonnette du Lépreux.

III

A son retour à Carpentras, le malencontreux Provençal rejoignit François pour lui tout conter. Quel ne fut pas de nouveau son désarroi quand survint Nicolas qui, par belle rhétorique, eut l'art de jeter son fardeau sur les épaules de son voisin !

Guillaume ne savait plus quelle puissance invoquer. Toutes ses bonnes preuves d'innocence, qu'il tenait en réserve, lui montaient à la gorge et l'étranglaient sans pouvoir sortir. Comprenant

qu'il ne saurait jamais sophistiquement avoir le dessus avec le rhéteur Nicolas, il prit soudainement son parti, et, se ruant sur lui, il commença une lutte où les coups tenaient lieu de raison, et ne fit que trop bien sentir à son adversaire la force de ses arguments *ad hominem*.

Ainsi éclata enfin cette répulsion qu'ils ressentaient instinctivement l'un pour l'autre; ainsi commença cette guerre, guerre du geste contre la parole, de la ruse contre la force, guerre qui se renouvela souvent entre les deux écoliers de Carpentras, et ne cessa que pour renaître après de longues années, plus terrible, sur un théâtre plus vaste.

Leur douce fraternité d'armes en scolastique n'existait donc plus? Non. On peut le dire cependant, en se divisant, ils semblaient avoir gagné en nombre, car ils formaient maintenant à eux trois deux paires d'amis, François et Nicolas, Guillaume et François.

Un jour de trêve, qu'ils se promenaient, comme autrefois, le long des rives de l'Ausson : « Voyez, disait François, en leur indiquant du doigt le

petit pont fortifié, c'est là que d'abord nous avons vu le joli minois rose qui vous a tant affriandés. Pourtant, qu'est-ce que cette Odette? Le savez-vous bien? Je vais vous le dire, moi; car je m'en suis informé. Non-seulement la fillette est cordière, et, par ainsi, de nécessité en accointance avec le bourreau, qui est son parrain, assure-t-on; mais encore c'est elle qui est chargée par les siens de trafiquer de cordes et de cordelles avec la juiverie; et, comme si ce n'était assez de ce double commerce avec ceux qui ont fait mourir Dieu et celui qui fait mourir les hommes, Odette la cordière a pour dernière besogne d'aller, de ladrerie en ladrerie, à travers le mont Ventoux, porter la pitance aux lépreux!

— Et je suis témoin que leur approche ne lui fait pas peur! interrompit Guillaume.

— Donc, reprit François, cordiers, bourreaux, juifs et lépreux, voilà le monde d'Odette! Qu'y a-t-il à gagner auprès d'elle?

— La lèpre d'abord, dit Nicolas.

— Oui, bien répondu! ajouta François. Ainsi

donc, mes amis, celui qui retournerait à la belle, il faudrait le fuir comme lépreux.

— Comme infâme !

— Comme hérétique !

— Il aurait mérité la honte !

— Il aurait mérité la corde, tissée par elle-même et nouée par son parrain le bourreau !

— Amen, dit François. Voilà cependant le bel objet qui nous a mis tous trois en désaccord ! Au diable la pécheresse ! et jurez-moi maintenant de l'oublier, de l'éviter comme un tison d'enfer. »

Les deux interrogés firent un signe de tête affirmatif.

« Comme garantie de ce serment que je reçois de vous, reprit François d'Arezzo, donnez-moi la main, mes vrais amis ! »

Guillaume et Nicolas la lui donnèrent, mais quand il essaya de rapprocher l'une de l'autre les deux mains qu'il tenait, elles se retirèrent vivement, comme mues par un même ressort ; et les deux compagnons prirent route chacun d'un côté différent.

Le bon François d'Arezzo, fort embarrassé de

sa contenance, ne sachant après lequel des deux il devait courir d'abord, craignant de chagriner l'un par une préférence accordée à l'autre, les appelait tour à tour par leurs noms, et restait en place, quand un homme, sorti de derrière un monticule voisin, alla droit à lui, et François, après l'avoir examiné un instant avec défiance, lui sauta au cou.

C'était un frère de son père, qui avait fait tous les métiers, couru tous les pays ; il ne l'avait pas vu depuis tantôt huit ans ; car, dès cette époque, on ne savait ce qu'il était devenu ; bon homme, du reste, et dont le caractère s'apparentait merveilleusement à celui de François.

« Eh ! d'où venez-vous, bel oncle ? s'écria l'écolier, après l'avoir baisé à diverses reprises ; qu'avez-vous donc fait du passé ? que faites-vous du présent ? où vivez-vous et comment vivez-vous ? Pourquoi n'avoir point donné de vos nouvelles ? Je vous croyais quasi mort en croisade, ou tout du moins captif.

— Beau neveu, repartit le nouvel arrivant, en hochant gaiement la tête, en effet, je suis un peu

mort et encore plus captif; mais si le bon vouloir m'en prend, je puis ressusciter, sans attendre le jugement dernier, et même reprendre ma liberté sans payer rançon. Je n'en ferai rien, toutefois, me trouvant fort bien de mon état; quant aux réponses que je dois à tes questions, regagnons tout d'abord mon logis, et chemin faisant, instruis-moi de tes faits et gestes, je te défilerai mon chapelet ensuite. »

François lui conta donc comment il avait quitté Arezzo pour entrer à l'école de Pise; comment il avait, de Pise à Carpentras, suivi maître Convennole. L'oncle l'interrogea sur les événements survenus dans leur famille pendant son absence; et, tandis qu'ils devisaient ainsi, François s'aperçut, avec une sorte d'émotion, qu'ils venaient d'atteindre un des sentiers du mont Ventoux :

« C'est donc sur la montagne que vous demeurez? lui dit-il.

— Oui, et pas loin d'ici. »

Dans ce moment, le disciple bien-aimé de maître Convennole vit devant lui la porte surmontée d'une clochette et d'une croix, et d'un

air tout effrayé, fit un soubresaut en arrière.

« Qu'as-tu donc? dit l'oncle.

— Mais... mais..., répondit le neveu balbutiant, ne voyez-vous pas cette maison?

— Eh bien! c'est la mienne.

— Quoi! vous êtes?...

— Je suis lépreux. C'est là mon métier maintenant, et c'est le meilleur que j'aie jamais fait. Mais, entre donc; car c'est mon tour à te conter mes aventures. »

Le neveu hésitait; l'oncle le poussa doucement, en regardant autour de lui si personne n'avait pu le voir. Après avoir soigneusement fermé sa porte, quand ils furent tous deux assis sur de bons escabeaux, dans un petit logement propre et bien meublé : « Oui, mon gentil compagnon, je suis lépreux; j'espère l'être encore longtemps, excepté pour toi, cependant. »

Et il lui tendit la main.

Le prudent François mit quelque temps à se décider. Néanmoins, dans les yeux souriants de l'oncle se manifestaient si clairement des signes de calme et de sérénité, qu'il se risqua.

Alors commença la narration du lépreux. Je vous la redirai brièvement, tant bien que mal. Mais j'ai hâte d'entrer dans le vif de notre histoire.

Le pauvre oncle exerçait d'abord l'état de commerçant à Pise. Le parti des Gibelins, auquel il appartenait, ayant eu le dessous, ses marchandises pillées, il avait été obligé de se réfugier à Florence. Là, deux factions, les Blancs et les Noirs, se partageaient alors la république, et il fallait se dire de l'une ou de l'autre, sous peine de se voir foulé par les deux. Notre philosophe resta longtemps indécis ; il venait d'être échaudé. Enfin, il se déclara en faveur des Blancs, par deux raisons : la première, son ami Dante Alighieri en était un des chefs principaux ; la seconde, la fortune venait d'adopter la faction des Blancs. Mais quelques jours après, la fortnne passait de l'autre côté, et lui, il partait pour l'exil, avec son ami, le grand poëte, lequel lui lut ses vers le long de la route, ce qui ne le consola que faiblement,

De compagnie, ils se réfugièrent en France,

où l'ancien marchand de Pise se fit avocat, car il était homme de science. Il plaida pour un comte contre un baron, et gagna son procès ; après quoi il faillit être assommé par sa partie adverse, ce qui le dégoûta du métier.

De ce qui lui restait d'argent, il loua un petit champ pour le faire valoir, mais les impôts de guerre le ruinèrent complétement.

Il demanda alors à la guerre ce qu'elle lui avait ôté ; il partit pour la croisade. A mi-chemin, une rixe s'éleva entre les croisés, Anglais, Français et Allemands, et dans la bagarre, il reçut un horion qui le força de faire volte-face pour gagner l'hôpital.

Clopin clopant, déjà las du hoqueton, il réfléchissait, tenté qu'il était de laisser là sa hallebarde et son casque de cuir, lorsque, surpris par une bande de *nouveaux pastoureaux*, lesquels semblaient avoir deviné sa pensée, il fut dépouillé et laissé tout nu dans un champ.

Des moines le recueillirent et le soignèrent. Mais une fois guéri, loin de songer à leur faire ses adieux, il demanda à ne plus les quitter, se

disant éclairé tout à coup par une révélation d'en haut. Cette révélation s'appuyait essentiellement sur l'amour du repos et du bien-être, dont il avait toujours été possédé, et vainement. Où pouvait-il les trouver, sinon dans cet asile de paix? Il fut admis. Vers la fin de son noviciat, les moines du couvent, dénoncés comme infectés de l'hérésie des *Fratricelles* (1) ou *Bégards*, furent saisis par ordre de l'inquisiteur et transportés à Avignon. Le novice s'en tira. Pour les autres, il ne s'agissait de rien moins que du bûcher.

Ainsi donc, marchand, avocat, cultivateur, soldat ou moine, notre philosophe n'avait trouvé partout que ruine et tourment. Il en vint à penser que sur cette riche terre de France,

(1) Les Fraticelles suivaient la doctrine d'un certain Jean d'Olivier, mort vers la fin du XIII[e] siècle. Voici ce que dit de celui-ci l'abbé Fleury, tome XIX, page 215, de son Histoire ecclésiastique. — « On l'accusait d'avoir soutenu que l'âme raisonnable n'était pas la forme substantielle du corps humain; on l'accusait d'avoir dit que Jésus-Christ était encore vivant sur la croix lorsqu'il reçut le coup de lance qui lui perça le côté; enfin, d'avoir soutenu que les enfants ne reçoivent au baptême que la rémission du péché originel »

sous ce beau ciel d'Italie, il n'y avait de bonheur, c'est-à-dire de repos, que pour les lépreux !

En effet, la lèpre étant de sainte origine, car elle avait été rapportée des croisades, les nombreuses donations des âmes charitables avaient assuré aux lépreux des revenus considérables. Ils étaient exempts d'impôts et de corvées militaires, ne prenaient en rien leur part des charges de l'État, pouvaient vivre étrangers aux factions, aux partis. Un asile sous de frais ombrages, la nourriture, le vêtement, tout leur était garanti par droit légal et reconnu, et la contagion, dont ils étaient les dépositaires, faisait naître le calme et la paix autour d'eux. Qui, dans ce temps, pouvait se vanter de réunir sur sa tête autant d'éléments de prospérité? C'en est fait; notre philosophe sera lépreux! il passera pour tel, du moins. Avec du pigamon et de la jusquiame, il frotte ses plaies anciennes, et trouve moyen de tirer bénéfice des coups qu'il a reçus; il se fait au visage quelques égratignures légères, qu'il envenime par le secours des mêmes drogues.

Grâce à ces petits artifices de toilette, il devient horrible à voir ; chacun fuit à son approche, et il obtient enfin la douce retraite dont il est ambitieux.

« Tu le vois, beau neveu, dit le bonhomme, son récit achevé, je ne mentais point à toi quand je disais pouvoir compter parmi les trépassés ; n'ai-je pas, dans l'église de Notre-Dame-des-Grés, à Carpentras, entendu chanter sur ma tête le *Requiem* et le *De profundis*? Je suis bien un peu prisonnier aussi, tant que je crois utile d'entretenir ma lèpre menteuse. Du reste, je vis en joie et en santé ; jamais je ne fus si content, et n'eus tant de raisons de l'être, que depuis que saint Ladre m'a pris sous sa bienheureuse protection. J'ai des livres, un jardinet, des petits oiseaux que j'élève et qui gazouillent dans mes herbages, une source près de moi ; dans mon cellier, du bon vin qui, mieux que saint Eutrope, m'empêchera de mourir hydropique. Oncques abbé prébendier ne fut plus heureux que je ne le suis. Une seule chose me manquait : un compagnon, qui vînt de temps en temps faire bruit dans ma

solitude. Te voilà ! Qu'ai-je encore à demander au bon Dieu ? »

François ne pouvait tromper les espérances d'un si bon homme d'oncle. Force lui fut donc d'aller, tantôt le dimanche, après la messe, tantôt le jeudi, après la classe, faire tinter le clocheton du lépreux. Parfois, les heures passaient là très-vivement. Ensemble, ils parlaient latin, ce qui enchantait le solitaire ; puis celui-ci, pour récréer son neveu, lui lisait les ouvrages de son vieil ami le Dante, lequel venait de mourir à Ravenne (1). Vers et prose, tout y passa. *La Divina Commedia* remplit l'esprit du jeune homme d'une admiration sans borne; la *Vita nuova*, où le grand Alighieri raconte d'une façon si touchante l'histoire de ses jeunes amours avec Béatrix, fit, pour la première fois, entrer dans l'âme de François d'Arezzo la resplendissante image de la femme aimée, avec sa triple auréole de grâce, de jeunesse et de poésie.

Ils étaient encore occupés de leur lecture, lors-

(1) En 1321.

qu'un jour une voix légère et vibrante, qui chantait un air du pays, se fit entendre du dehors; le lecteur, laissant le livre, courut ouvrir et revint aussitôt accompagné d'une jeune enfant, blonde et fraîche. C'était Odette portant un petit panier recouvert qu'elle déposa dans un coin.

« Voici ma provendière, » dit l'oncle en la montrant au neveu; et s'aperçevant du trouble de celui-ci et de la rougeur subite de celle-là : « Qu'est-ce donc? et vous connaissez-vous d'ancienne date? Était-ce donc toi, mauvais sujet, qui la poursuivais si chaudement le jour où la pauvrette vint se réfugier jusque dans mes bras? Oui, dans mes bras! » répéta le vieillard, en appuyant sur le mot. Puis se rapprochant de son neveu, il ajouta en souriant et à demi-voix : « Il est vrai que la bonne fille sait que mon mal ne me prend que de temps à autre, et à ma libre volonté. »

François ne répondit rien. L'étourdissement qui l'avait saisi à la vue d'Odette durait encore. Le front soucieux, les yeux baissés, il se tenait

en immobilité dans la crainte de voir cette maudite sur laquelle lui-même, quelques jours auparavant, appelait la haine et le mépris de ses deux amis.

Quand Odette se fut éloignée, recouvrant tout à coup la parole : « Bel oncle, dit l'écolier, je connais la fillette sans avoir jamais couru après elle ; Dieu m'en garde! Elle est de gracieuse apparence, j'en conviens ; cependant au lieu de son doux minois, j'aurais mieux aimé rencontrer ici un visage de bouc, dût-il être encorné.

— A quelle cause? dit le bonhomme, fort surpris du dédain manifesté par l'écolier.

— D'abord, répondit François sans oser autrement expliquer sa pensée, elle est cordière, et le bourreau l'a tenue sur les fonts de baptême, dit-on.

— Les cordiers sont de bonnes gens, et le bourreau n'a jamais mis un pied dans l'église ; donc cherche un autre grief, cher enfant.

— Elle fréquente les juifs!

— Je les ai fréquentés moi-même, lorsque

je m'occupais de trafic en Toscane. Veux-tu donc renier ton oncle ?

— Non, certes ! s'écria le jeune homme ; mais enfin, n'est-elle pas la provendière des lépreux ? Et tous ne le sont pas comme vous, par goût et par calcul de sagesse.

— Rassure-toi, dit le vieillard ; de ce côté, comme de bien d'autres, il faut louanger la gentille cordière, au lieu de l'accuser. Elle s'est résignée à cette tâche honteuse, non par amour du lucre, mais par amour du bien. Celui qui, avant elle, portait la provision aux pauvres gens affectés de ladrerie, était mort pour n'avoir pas été assez précautionneux en les approchant ; nul ne voulait plus nous fournir et nous livrer la nourriture, tant, dans le premier moment, chacun se sentait effrayé. Les pauvres ladres, qu'on oubliait dans leurs cabanes, en sortaient pour descendre à la ville chercher leur pain quotidien ; mais, à la ville, on s'armait de pierres contre eux, et ils n'avaient guère plus qu'à choisir entre ces deux supplices, d'être lapidés ou de mourir de faim, quand Odette se dévoua, à tout risque,

et les sauva en se faisant leur servante. Aujourd'hui la crainte s'est calmée, et les provendiers ne nous manquent pas, car nous payons bien. Odette ne sert plus que moi ; mais les autres ne l'ont pas oubliée sans doute. Dieu non plus, je l'espère, n'oubliera pas celle dont, soir et matin, de la montagne, le nom lui est envoyé dans les prières de tant de malheureux. »

François fut plus d'une semaine sans retourner à la montagne, dans la crainte d'une nouvelle et fâcheuse rencontre.

Il joua d'abord de malheur, je le dois avouer, car lorsqu'il se présenta ensuite à la maisonnette dù bonhomme, il le trouva en société d'Odette et lui enseignant paternellement l'art de la lecture. François assista forcément à la leçon et se trouva contraint pendant un long temps d'entendre la voix douce et les réflexions naïves de la cordière, de contempler ses traits fins et délicats ; et souvent même les beaux yeux de la jeune fille se levèrent vers lui avec une expression charmante, ce qui dut grandement le contrarier, comme vous pouvez penser.

Que fit notre prudent et sage écolier ? Il s'enquit près de son oncle de l'heure à laquelle Odette venait lui apporter ses provisions, et de celle qu'ils consacraient habituellement ensemble à la leçon de lecture, et il en prit note : sans doute pour éviter de venir dorénavant lui-même à ces heures néfastes.

Cependant je ne sais comment il se fit que depuis ce moment François d'Arezzo se trouva toujours à la maisonnette en même temps que la cordière ; ses visites y devinrent même de plus en plus fréquentes, et la fillette s'habituant à sa vue, sachant qu'il était le neveu du bonhomme, se laissait aller à échanger quelques mots avec lui, à lui sourire, et quand elle lui avait souri, François trouvait qu'elle était douée de beaucoup d'esprit naturel. Il en vint à remplacer de temps en temps son oncle dans la leçon, et parfois, au frôlement de la robe de bure contre son pourpoint, en sentant le doigt qu'il tenait étendu sur la page rafraîchi par l'haleine suave de sa jeune élève, sa voix balbutia, et le livre trembla dans la main du grave professeur.

En redescendant vers Carpentras, François se disait chaque soir en se frappant la poitrine :

« Ah ! si Guillaume et Nicolas le savaient ! Moi qui les ai détournés de leurs projets touchant Odette ! Moi qui ai provoqué et reçu leur serment de ne plus la voir ! Pourtant, est-ce bien de l'amour que je ressens pour la cordière ? Non ! le Dante aimait Béatrix bien autrement ! »

Un jour qu'il se rendait, comme de coutume, à la maisonnette, il trouva la porte entr'ouverte et la referma sur lui après être entré. Au lieu de son oncle, ce fut Odette, Odette seule qu'il rencontra. Sans doute le vieillard avait profité du moment où sa fausse lèpre était quasi effacée, pour aller respirer l'air du côté des Aqueducs ou dans les bois d'oliviers.

Les deux jeunes gens se sentirent tout d'abord fort embarrassés en se trouvant ainsi face à face et seuls ensemble. François eut un moment l'idée de partir et de regagner incontinent Carpentras, mais il était fatigué de sa montée, et toute réflexion faite, il prit un siége et s'assit.

Odette comprenait confusément aussi qu'elle

ne pouvait rester en tête-à-tête avec le disciple de maître Convennole; cependant elle a pris goût à l'étude, et ne peut se résoudre à perdre sa séance de lecture. Puis le bonhomme ne doit pas tarder à revenir. François lui propose d'être encore pour cette fois son professeur suppléant; elle refuse par instinct de sagesse, et, pour tuer le temps, s'occupe de ranger sur une petite table les provisions apportées par elle; un poulet au safran, une salade de mauve, les fruits de la saison, et de plus une tourte au fromage et des talmouses qu'elle a confectionnées elle-même.

François la complimente sur son œuvre de pâtisserie, compliment qu'elle repousse, car il ne peut, lui dit-elle, juger de son savoir-faire à la vue simple. Elle lui présente alors une talmouse, à laquelle il ne veut toucher qu'à la condition de la partager avec elle, et tous deux, en jouant, s'emparent de la table, goûtant aux fruits comme aux talmouses, écornant un peu le dîner du bonhomme, mais la pitance est forte.

Comme ils en sont là, riant en se regardant, causant à voix douce, et que, progressivement,

ils se rapprochent l'un de l'autre pour se parler plus à l'aise, tout à coup un grand bruit éclate au dehors; sans qu'on eût tant seulement agité la clochette, la porte extérieure est enfoncée, et une troupe d'hommes armés envahit la maisonnette du lépreux.

Une heure après, tout était en rumeur à Carpentras. Guillaume et Nicolas, perdus dans la foule qui encombrait la rue principale, s'entretenaient avec les autres des arrestations ordonnées sur la montagne et dans le quartier de la juiverie, quand tous deux poussèrent un grand cri en apercevant, au milieu d'une escorte d'archers, François d'Arezzo et Odette la cordière, attachés côte à côte par le bras, tous deux les yeux baissés, la rougeur au front, et traversant la ville pour comparaître devant le prévôt de l'official.

IV

L'église de Sainte-Claire.

IV

Philippe V, dit le Long, après avoir de mille façons, au moyen des tailles et gabelles, des subsides de guerre, de l'altération des monnaies, pressé, pressuré l'éponge des impôts pour en faite tomber la dernière goutte d'or, ne sachant plus de quel bois faire flèche, avait résolu de s'emparer des grands biens des ladres et de ceux des juifs. Juifs et ladres sont donc soudainement accusés et convaincus... De quoi? Je vous le donne en cent à deviner. Ils sont convaincus de

s'être ligués avec les Turcs contre la prospérité du beau royaume de France, voire même du comté de Provence. On les a surpris empoisonnant les puits et les fontaines, commettant mille autres horreurs de même sorte, et tout aussi vraisemblables. Les ladres se voient poursuivis, traqués, assommés. Ceux qui échappent et qu'on ressaisit plus tard sont enfermés étroitement sous la surveillance directe de l'autorité. Le peuple se charge de châtier les juifs ; on en tue, on en brûle un grand nombre, puis le reste reçoit l'ordre de quitter le royaume. Quant aux Turcs, on se contenta de préparer une nouvelle croisade contre eux. On ne pouvait faire plus.

Telle fut la cause qui occasionna sur le mont Ventoux les recherches et les brutalités d'une troupe de soudards, et envoya Odette et François au tribunal de l'officialité.

Le pauvre habitant de la maisonnette, averti à temps, s'était enfui dès le matin, ajoutant cette persécution à ses autres persécutions, convaincu que lorsque le mauvais destin est à notre poursuite, nul, fût-ce même un lépreux, n'est à

l'abri de la bombe. Mais je me trompe : on n'était alors, au contraire, à l'abri que de la bombe : elle n'était pas encore inventée.

Résigné à tout, il regagna sa ville natale d'Arezzo, où, à sa grande surprise, il fut parfaitement accueilli par le parti gibelin triomphant; puis il avait été l'ami du Dante, du Dante auquel vingt villes en Italie venaient de dresser des statues. Un grand homme mort est bien reçu partout.

François, véhémentement soupçonné d'avoir fréquenté une cordière et d'avoir choisi une ladrerie pour théâtre de ses amours, ne dut qu'à la protection de maître Convennole l'indulgence dont le juge usa envers lui. Après admonestation, il fut relâché, et partit sur-le-champ pour Montpellier, afin de s'y livrer à l'étude de la jurisprudence.

On se montra plus rigoureux à l'égard d'Odette. Condamnée à la prison *pour métier infâme*, elle en sortit au bout d'une année, et, selon la teneur de l'arrêt, fut, avec ignominie, la pauvre innocente fille, chassée de la seigneurie de Carpentras, et reconduite jusqu'aux portes de la ville

par le prévôt, lequel lui enjoignit de n'y point rentrer désormais, sous peine du fouet et de la geôle sans fin.

Pendant cette année, Guillaume de Montréal et Nicolas Lorenzo quittèrent les bancs de l'école ; l'un alla à Rome pour y faire son apprentissage de notaire, l'autre à Toulouse pour s'y perfectionner en théologie. Tous deux emportèrent de Carpentras et conservèrent longtemps, avec le souvenir de la haine qui les avait divisés, celui de cette gentille cordière qu'un ami larron leur avait enlevée tandis qu'ils se la disputaient. Ils le croyaient ainsi du moins.

Quant à celle-ci, bannie de son pays, reniée de sa famille, pour un crime qu'elle comprend à peine, possédant pour toute richesse une dardène de six deniers dans sa chétive escarcelle, elle va droit sur la route, regardant d'un œil attristé ces plaines, ces champs où pas un épi ne mûrit pour elle, ces chaumières nombreuses où nul ne l'attend, et s'effrayant à la vue de cet horizon, qui s'élargit toujours sans lui montrer la place où elle pourra s'arrêter sous un toit hospitalier. Elle se

retourne alors pour contempler une fois encore cette ville qu'elle ne doit plus revoir, cette montagne dont chaque sentier lui est ami ; et n'apercevant plus derrière elle ni les clochers de Saint-Ruf, ni même les bois de lentisques et de bouleaux sous l'ombre desquels se cachent les cordiers, elle s'assied sur une pierre, au bord du chemin, et pleure longtemps.

Mais, à quatorze ans, jeunesse soutient et beauté donne confiance. Un reste de sanglots oppresse encore sa poitrine, les pleurs n'ont pas eu le temps de sécher sur sa joue, que déjà elle se relève radieuse, pleine d'espoir : des princes sont à ses pieds et le monde est à elle !

La prédiction de la vieille juive lui était revenue à l'esprit, et plus que jamais elle y croyait en ce moment. Nos croyances prennent de la force dans le besoin que nous avons d'elles. Quand la misère et le malheur nous tiennent, nous appelons sur le présent, triste et sombre, un reflet doré de l'avenir. C'est le mirage qui nous montre ses eaux bleues et ses forêts verdoyantes au milieu des sables brûlants du désert. Odette s'a-

bandonnait pour l'instant aux illusions de ce doux mirage. Seule, délaissée de tous, sur la poussière de la route, sans asile, sans pain, sous les nuées de cet horizon dont la vaste étendue l'avait effrayée tout à l'heure, elle voyait poindre maintenant de beaux châteaux, avec donjons et tourelles ; un pont-levis s'abaissait ; des pages, des écuyers en sortaient pour aller au-devant de la dame suzeraine. Mais elle avait à marcher longtemps avant de les rejoindre : elle marcha donc.

« Des trois amoureux que m'a prédits la juive, se disait-elle tout en cheminant, un seul aura la couronne et la gardera ! Peut-être est-ce de celui-là que je serai la femme. C'est bien haute fortune pour moi cependant, et je ne dois m'y attendre ; mais les deux autres, qui approcheront du trône, ne sont pas, après tout, à mépriser. Que peuvent-ils être, sinon de nobles seigneurs qui, en m'épousant, me rendront encore heureuse et fière ; j'aurai des domaines, des vassaux, de riches vêtements couverts de joyaux et de pierreries ! »

Comme elle en était là, marchant toujours ab-

sorbée dans son rêve, elle se heurta contre un pauvre mendiant qui, charitable, et voyant son piteux état de délabrement, partagea son morceau de pain noir avec elle.

Vers le soir, Odette entra dans Avignon où elle passa la nuit sur un banc de pierre; car on lui demandait trois deniers pour la loger, et c'était la moitié de son avoir. Le lendemain, en s'éveillant, un peu tard il est vrai (la fatigue l'ayant retenue longtemps assoupie, ou peut-être ses rêves lui plaisant), elle vit, assemblé autour d'elle, un cercle, un ramas de valets et de gens du peuple qui raillaient de sa mise et ébouffaient de rire en la regardant dormir. Un jeune gentilhomme qui passait prit sa défense et les éloigna; puis, s'approchant du banc de pierre sur lequel elle était restée toute perplexe : « Mon enfant, lui dit-il, je veux vous être utile; car vous avez la chevelure blonde, tout ainsi que Mlle de Noves, la plus célèbre beauté d'Avignon; dirigez-vous vers le portique Saint-Étienne, vous y entendrez bientôt parlerde moi. »

Pour le coup, la cordière crut que ses fêtes

de féerie allaient commencer. Le beau gentilhomme était sans doute un de ses prédestinés. Il allait venir la chercher avec une litière fermée, lui fournir un bon gîte et la nipper de son mieux, sans lui demander autre chose qu'un remercîment et une part dans ses prières : le temps ferait le reste.

L'innocente se promettait bien d'user de prudence et de ne jamais se trouver seule avec lui, comme avec l'écolier de Carpentras, dont le souvenir ne lui revenait pas sans un vif battement de cœur.

Elle était depuis une heure environ à l'endroit indiqué, dans l'attente de l'événement, épiant de l'œil les riches litières qui traversaient la place Saint-Étienne, lorsqu'un petit page à la jaquette écourtée, au costume mi-parti de noir et de jaune, la frappa familièrement d'une baguette qu'il tenait à la main, pour la forcer à tourner les yeux vers lui. De la part du gentilhomme, il lui remit alors un papier, grâce auquel le droit lui était conféré d'aller, chaque matin, recevoir la pitance de charité à la porte des cou-

vents, ainsi que de mendier à celle des églises.

La chute était profonde, et le réveil fut cruel. Cependant, pour vivre, elle n'avait plus que l'embarras du choix, car églises et couvents ne manquaient pas dans Avignon, que Rabelais nomma plus tard *l'île sonnante*, vu les branles sans fin dont on y était assourdi de matines à vêpres, c'est-à-dire toute la journée.

Déjà, depuis plusieurs mois, Odette subissait sa bonne fortune de mendiante. Pensive, dolente qu'elle était de voir ses beaux rêves tomber fleur à fleur, sans donner de fruits, elle se tenait une fois devant l'église Sainte-Claire, et, tendant la main comme d'habitude, murmurait quelque supplique, moitié latine, moitié provençale. Levant les yeux, elle aperçut alors son jeune gentilhomme avignonnais, en compagnie de deux dames, lesquelles s'étaient arrêtées devant elle au sortir de la messe, et paraissaient l'examiner avec grande attention.

« En effet, ses cheveux sont blonds à ravir et plantureusement fournis! dit la dame la plus âgée (quoique fraîche encore et de bonne mine).

Ceux de ma nièce ne sont pas plus beaux ! » ajouta-t-elle, en jetant un coup d'œil rapide vers sa compagne.

Celle-ci, blonde comme Odette, de même âge à peu près, comme elle dans la première séve de sa beauté verdissante, sourit gracieusement au cavalier qui se tenait à ses côtés, et lui dit :

« Messire, je vous complimente sur votre protégée ; elle a des yeux de reine ; mais c'est fâcheuse rencontre vraiment de voir si gentil visage sous un si piètre accoutrement. Tiens, petite ; prends ceci. C'est pour toi avoir une robe de toile blanche, des bottines de couleur et un chapeau enrubané. J'ai impatience de te retrouver ainsi. »

Et s'avançant vers la mendiante, elle lui mit dans la main un denier d'or *à l'aignel ;* mais Odette, qui jamais n'avait touché à de l'or, stupéfaite, confuse, retira sa main vivement et laissa tomber la pièce, comme si elle en eût été brûlée au vif. Ce mouvement de surprise, qui ressemblait à de la peur, fit rire les trois personnages.

« Avez-vous perdu la tête, ma mie, dit la

tante à la nièce, de vouloir que cette enfant se vête en bourgeoise pour demander l'aumône? Ce n'est pas que je blâme votre bon vouloir à son égard; je m'y associerais volontiers au contraire, et si une place de chambrière la tente plus que son état, je lui en offre une chez moi. Vous l'habillerez alors à votre guise. »

Ce fut ainsi que la pauvre cordière cessa de mener une vie précaire et misérable, pour entrer au service d'Estéphanette de Gantelme, dame de Romanin, ou plutôt à celui de sa nièce M[lle] de Noves, laquelle jouissait dans la cité pontificale de ce même renom de beauté dont Odette avait joui naguère parmi les bonnes gens de la montagne de Carpentras.

La demoiselle de Noves, bonne et joyeuse jeune fille, ne tarda pas à satisfaire le caprice qu'elle avait eu de voir la mendiante gentiment vêtue de couleurs vives et claires. Elle la trouva plus charmante ainsi, et, loin de la jalouser pour sa beauté, elle l'en aima davantage.

. . . .

La cité d'Avignon brillait, à cette époque,

du double éclat de la tiare et de la couronne. Robert d'Anjou, roi des Deux-Siciles et comte de Provence, y séjournait alors avec une jeune enfant, sa petite-fille, Jeanne de Naples, depuis si célèbre par ses malheurs ou plutôt par ses crimes. Un grand nombre de hauts seigneurs y composaient leur cour, et cette troupe dorée, grossie encore par une foule incessante de nobles pèlerins, princes, barons ou chevaliers, qui, de tous les points de l'Europe, venaient auprès du pape rendre compte de leurs méfaits, accomplir une pénitence, faire arbitrer leurs différends ou quémander un trône, emplissait la nouvelle ville sainte d'une population rayonnante, telle que la Rome chrétienne n'en avait pas vu dans ses plus beaux jours.

Pour le coup, Odette n'a plus qu'à choisir, mais, par malheur, ce n'est pas d'elle que doit venir le choix.

Chez la tante de sa maîtresse, la dame de Gantelme, connue de toute la bonne chevalerie comme présidente des cours d'amour de la Provence, les plus nobles seigneurs se font présenter.

Parfois Odette, bien involontairement sans doute, se trouve sur leur passage. Quelques uns sourient à sa jeunesse, à sa beauté ; d'autres lui envoient galamment un baiser de la main ; les plus osés lui caressent familièrement le menton, ou, la saisissant lestement par la taille, essayent d'agir avec elle comme fit autrefois l'écolier rousseau de maître Convennole. Mais ce n'est là, pour ces nobles personnages, qu'une manière de jeu.

Ce gentilhomme avignonnais, celui qui la rencontra tout d'abord sur son banc de pierre, où elle avait passé la nuit, puis ensuite à la sortie de cette église, et qui fut la cause première de l'heureux sort dont elle jouit maintenant ; celui-là, il lui sourit parfois, la regarde souvent et revient chaque jour. Mais revient-il pour elle ? Hélas ! non ; car, au commencement de l'année suivante, il épousait la belle demoiselle Laure de Noves, et Odette, en attachant le voile de la mariée, soupirait et se disait tout bas : « Elle m'avait pourtant promis trois amoureux, et je n'en vois pas un venir ! »

La pauvre fille oubliait celui qui, surpris avec

elle dans la maisonnette du lépreux, lui avait déjà donné sa part de malheur. Elle n'allait pas tarder à le retrouver, puis un autre après lui ; car la prophétie devait s'accomplir.

Déjà la nouvelle épousée était mère, déjà son enfant grandissait sur ses genoux, en essayant de bégayer son nom.

Par ordre de sa maîtresse, un jour, de grand matin, Odette traversait la ville pour aller à l'ancien logement de Mlle de Noves chercher des hardes à son usage. Comme elle remontait le faubourg des Cordeliers, où ce logement était situé, elle vit venir à elle un jeune homme habillé d'une robe de drap de couleur sombre, mais portant ceinture et escarcelle à clous d'argent et une plume à son bonnet. Quoique sévère, sa mise annonçait une honnête condition. En fille bien apprise, passant près de lui, elle baissa modestement les yeux ; mais en dessous elle regardait l'escarcelle et la ceinture, qui lui semblaient être de mode nouvelle, quand le jeune homme s'arrêta et poussa un cri de surprise. C'était François d'Arezzo, fraîchement débarqué de

Montpellier où il venait de terminer ses études de droit.

De loin, et à la simple vue, un souvenir du mont Ventoux s'était éveillé en lui ; mais pouvait-il croire si vite que cette grande belle fille, au maintien mesuré, à la tournure élégante, et dont le vêtement sentait sa bonne bourgeoisie, n'était autre que cette pauvre petite cordière, la servante misérable des juifs et des lépreux, qu'il avait laissée, en quittant Carpentras, dans les prisons de l'officialité ?

En effet, Odette a bien changé depuis ce temps-là. Sa taille n'est plus la même ; ses bras arrondis, son corsage plus développé lui donnent des grâces toutes nouvelles. Mais peut-être François d'Arezzo regrette-t-il de ne plus retrouver sur ses traits la pudique timidité, la gentillesse naïve de la fillette blonde et rose. Son front élargi semble contenir plus d'intelligence ; mais a-t-il encore sa douce sérénité d'autrefois? Non ; sa figure a pris un caractère plus réfléchi, et sous la courbe, naguère si pure, de ses sourcils, un léger pli s'est formé, qui donne à sa physionomie un air inquiet

et rêveur. Là, sans doute, a laissé trace sa pensée d'ambition.

Cependant le docte écolier, émerveillé de la retrouver ainsi, s'apprête à lui adresser la parole, quand Odette, qui l'a reconnu à son tour, se sent prise d'un tressaillement subit, et, détournant vivement la tête, hâte sa marche afin de l'éviter.

Elle n'a pas atteint le but de sa course qu'elle se repent de sa précipitation. Elle avait tant de choses à lui dire ! S'il fut cause de son désastre, ne le partagea-t-il pas, et sans l'avoir plus mérité qu'elle ? Celui-là du moins semblait l'aimer ! Alors, pourquoi ne serait-il pas un de ses amoureux prédits par la juive ? Les tarots de la vieille (elle y songe aujourd'hui !) parlaient de trois *marmousets*, et marmousets ce sont pages, écoliers ou damoiseaux tout au plus, et non grands seigneurs ! Elle eut donc tort de songer à ceux-ci. La fortune lui viendra de plus bas ; de quelle façon ? elle n'en sait rien ; mais avec la volonté de Dieu, il se passe parfois d'étranges choses dans le monde.

Sa commission faite, comme elle donnait ainsi l'essor à son imagination, en descendant le faubourg des Cordeliers pour se rendre à l'église des religieuses de Sainte-Claire, où sa maîtresse lui avait ordonné de venir la trouver, elle aperçut encore devant elle François d'Arezzo, qui, de nouveau, venait à sa rencontre, mais dans le sens inverse de la première fois.

Passant l'un près de l'autre, ils se croisèrent silencieusement ; elle, la tête baissée, les joues écarlates ; lui, le front haut, l'air grave et circonspect, et paraissant plutôt préoccupé d'un chapitre du Digeste que de la jolie fille qu'il venait d'effleurer du bout de sa manche.

Quoiqu'elle sentît grande envie d'être accostée, Odette ne ralentit pas sa marche, ne regarda même point en arrière ; son instinct de femme lui avait révélé qu'il allait la suivre.

En effet, François n'était revenu sur ses pas qu'à cette intention.

Odette, au lieu d'aller vers la chapelle où se tenait sa maîtresse, prit un siége non loin du porche, et dans un recueillement vrai ou simulé,

disant sa prière ou pensant à tout autre chose, elle attendit.

François d'Arezzo pénètre à son tour dans l'église.

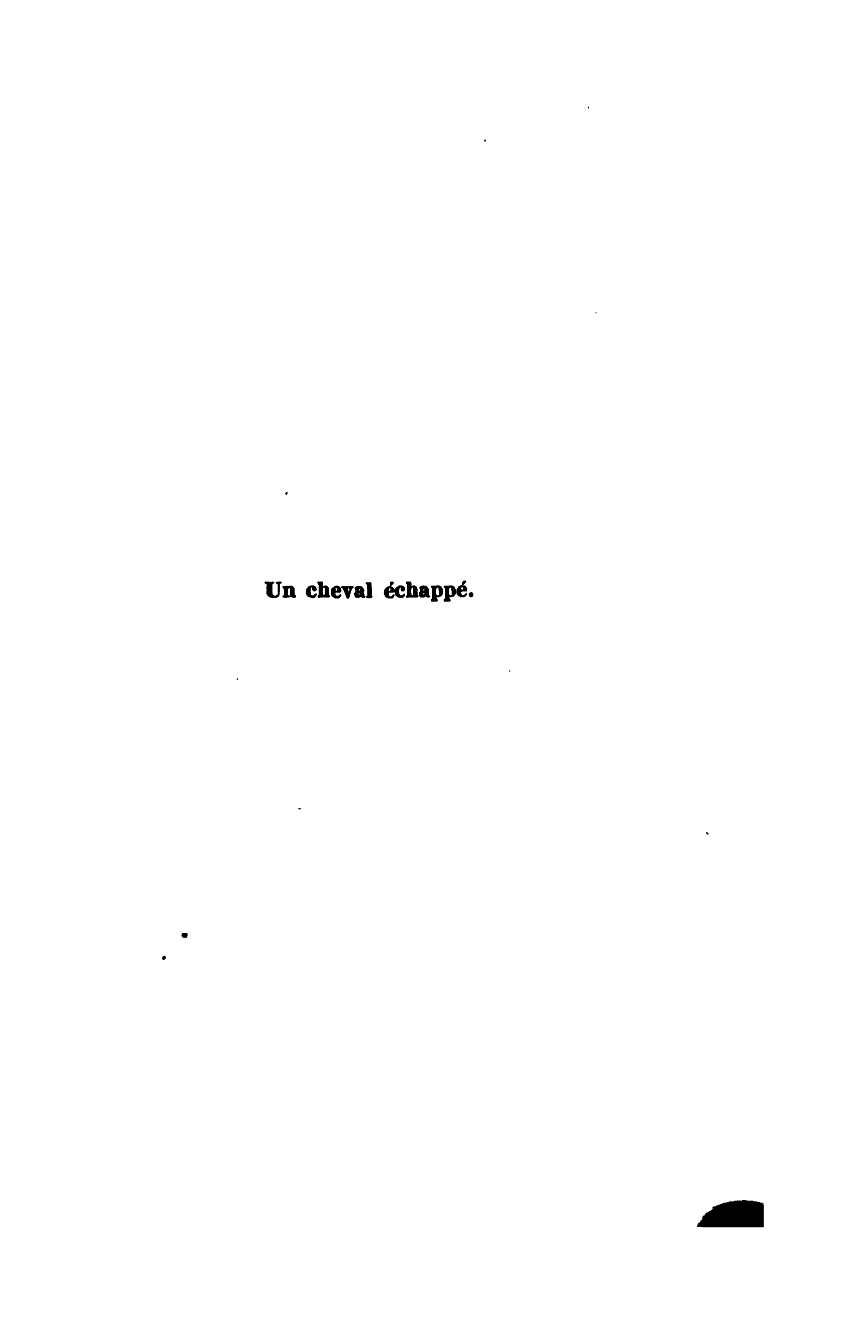
Quoiqu'il fût à peine six heures du matin, le nombre des fidèles était grand. Il regarde, cherche de tous côtés la jeune fille, et vainement. Après avoir fait le tour de la nef principale, embrassant d'un coup d'œil toute la population pieuse que renferme l'enceinte, passant en revue, rang par rang, toutes ces têtes saintement inclinées, il aperçoit cette légère chevelure blonde, dont l'éclat doré lui est si bien connu. Non sans peine, il se fraye un passage jusqu'au pilier qui l'avoisine. Là, il se tient debout, adossé au pilastre gothique, épiant l'instant favorable de se glisser près d'elle. Soudain, entre les mains de celle qu'il prend pour la cordière, il voit un livre d'heures richement imagié, relié de velours, aux coins et aux fermoirs d'or ciselé. Il s'étonne, il examine. La dame ou demoiselle était vêtue d'une robe verte, parsemée de violettes, et ce n'est certes point là le costume que portait

Odette. Confus de sa méprise, il tente de s'éloigner, mais la foule, qui augmente à chaque instant derrière lui, lui ferme le passage. Il essaye de se faire jour à travers, et durant ce mouvement, la dame à la robe verte tourne la tête vers lui, et reste quelques instants les yeux fixés de son côté.

C'était un lundi, le 6 avril de l'année 1327. L'histoire en a consacré le souvenir. François d'Arezzo, autrement dit Pétrarque, resta immobile, fasciné, saisi d'admiration devant la belle Laure de Noves. Il venait de rencontrer sa vraie Béatrix ; d'un même coup, l'amour et le génie lui entrèrent au cœur. Un seul regard avait fait de lui un autre homme ; sa tâche sur la terre lui était imposée. Grâce à ce regard, un poëte sublime était né ; le nom de Laure ne devait plus, dans l'avenir, se séparer de celui de Pétrarque, et la langue italienne que Dante Alighieri avait à peine fait sortir du chaos, venait de trouver son second créateur.

Que faisait pendant ce temps la pauvre cordière ? Toujours agenouillée non loin du porche

de l'église, elle attendait encore. Et comme elle attendait, vint se dresser devant elle un homme de haute stature, portant le costume de chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, et il la dévora du regard. Elle se leva aussitôt épouvantée, car elle venait de reconnaître un autre écolier de Carpentras, Guillaume de Montréal.



Un cheval échappé.

V

Longtemps après les événements que nous venons de signaler, dans une des plus fertiles provinces non plus de la France, mais de l'Italie, sur la route de Capoue à Naples, on voyait courir et s'agiter un homme qui soudainement s'arrêtait, pour respirer d'abord, puis aussi pour prolonger son regard curieux et interrogatif à travers des bouquets d'arbres, semés çà et là dans les vastes prairies qui s'étendaient à la droite de la voie publique.

A son costume de couleur sombre, à sa roupille à capuchon, à la nudité de la partie supérieure de sa tête, on l'eût pris pour quelque moine d'un couvent des environs, pressé par l'heure de la réfection. Il n'en était rien ; s'il guettait ainsi de l'œil et de l'oreille, c'était seulement à cause de la rencontre inopinée qu'il venait de faire d'un bel et bon destrier tout enharnaché, vaguant librement, la bride au cou, sans maître ni guide, à travers les prés qui bordaient la route.

Notre homme avait été soldat et quelque peu maquignon ; il se connaissait en chevaux, et celui qu'il poursuivait en ce moment lui paraissait le plus beau qu'il eût jamais pu voir de sa vie.

Confié à un valet ou à un écuyer maladroit, sans doute le cheval avait jeté bas son cavalier, et, prenant son essor, fier et joyeux d'être libre, il avait parcouru la route, l'allure haute, se pavanant, piaffant, caracolant, broutant aux arbres, et paraissant fort peu se soucier de rentrer jamais à l'écurie.

C'est alors que l'honnête Taddeo, notre voyageur, sans autre intention que de le restituer à son légitime propriétaire, essaya de le saisir par son licou; mais le destrier, tournant subitement à droite, d'un bond franchissant l'escarpement du chemin, avait été s'établir au milieu des prés en fleur, et se désaltérer aux clairs ruisseaux qui coupaient la plaine. De là, il semblait défier son poursuivant. D'un trot rapide, il s'était d'abord réfugié derrière d'épais massifs; mais bientôt, comme par manière de jeu, ou pour mieux faire la nargue au voyageur, d'un air d'humilité il se rapprocha de la route, et s'étendit même nonchalamment sur le gazon.

Taddeo s'y laissa prendre. Après avoir regardé autour de lui si quelqu'un ne se montrait pas pour réclamer le bel animal, toujours dans l'honorable intention de ne s'en emparer qu'au bénéfice d'un autre, il descendit, non sans peine, le talus de la route, décrivit doucement un cercle autour du fugitif, dans la crainte de l'effaroucher en l'abordant avec trop de brusquerie, et lorsqu'il fut près de lui, après l'avoir caressé du geste et

de la parole, il fit un mouvement pour le saisir. A ce mouvement, l'indocile destrier se redresse sur ses jambes, regarde quelques instants son adversaire d'un œil étonné, puis faisant volte-face, il part, non d'un bond rapide comme la première fois, mais en trottant menu et s'arrêtant de temps à autre pour faucher de sa dent les hautes herbes qu'il rencontrait sur sa route.

Alléché par cette marche indolente, Taddeo ne désespéra pas de l'atteindre. A plusieurs reprises, l'homme et le cheval se retrouvèrent en présence ; mais par une cabriole, par un écart inattendu, celui-ci échappait toujours à celui-là. Enfin, au moment où le voyageur essoufflé, courbé sous le triple fardeau de l'âge, de la chaleur et de la fatigue, allait renoncer à sa vaine poursuite, le cheval, embarrassé dans ses rênes, trébuche devant lui. Taddeo le saisit aussitôt par la bride ; et certain maintenant de rester vainqueur dans la lutte, il réfléchit au parti qu'il doit prendre.

Sa course obstinée l'a grandement détourné du chemin qu'il suivait d'abord. Il se trouve

maintenant à Pozzo-Nuovo, non loin de la mer, et dans le voisinage des montagnes de Pouzzoles qui s'élèvent à l'occident de Naples. Retourner sur ses pas pour essayer de trouver le possesseur du destrier, c'est courir grand risque de perdre son temps, et son temps est précieux. Taddeo s'était chargé d'un message dont il soupçonnait peu l'importance. Ce message, ostensiblement adressé par un officier du prince de Tarente au supérieur du couvent des Hiéronymites, n'était autre qu'une lettre du prince lui-même pour sa royale cousine, Jeanne de Naples. Des raisons, sur lesquelles nous reviendrons plus tard, forçaient le prince à la circonspection ; et pour que son courrier ne pût être intercepté, il avait exprès, de seconde main, fait le choix du bonhomme, honnête trafiquant, que ses affaires personnelles appelaient sur cette même route, où sa présence ne pouvait éveiller de soupçons.

Par goût et par besoin d'exercice, Taddeo avait d'abord résolu de parcourir pédestrement les quatre lieues qui le séparaient de la capitale des États napolitains ; mais réflexion faite et vu

la circonstance, il vient d'en décider autrement.

Il pense maintenant que ce qu'il a de mieux à faire pour rattraper le temps perdu, c'est de confisquer momentanément à son profit ce même cheval qu'il n'a d'abord si chaudement poursuivi que dans une louable intention. Il l'enfourche donc, après s'être aidé d'une borne équestre qui se trouvait à l'entrée du bourg de Pozzo, et prend le parti d'atteindre au but de son voyage, en tournant les montagnes et en traversant Marano, Polucia et San-Giuliano, où il rejoindra les faubourgs de Naples.

Ce plan était sagement conçu, mais il devait se modifier encore, non, cette fois, par le fait de l'homme, mais par le fait du cheval.

Taddeo était enchanté de sa monture, qui trottait doux, sans saccades, sans secousses. Il n'avait point failli dans son appréciation première : c'était là une bête précieuse et de haut prix; un barbe ou un genet d'Espagne, tout ou moins. Doucement bercé, reposé de ses fatigues de piéton, il se préoccupait moins de son message que du bon souper qui devait l'attendre

au couvent des Hiéronymites, lorsque, passant devant Nazaretti, tout à coup son coursier, redevenu indocile et fougueux, se précipite au galop vers une *cava* formée entre les embranchements de deux montagnes; et ni la voix, ni les cris, ni les efforts que tente son cavalier pour le retenir, ni les escarpements du terrain, coupé de ravins et de fondrières en cet endroit, ne peuvent modérer son essor.

Le bonhomme ne savait plus trop comment s'en tirer. Un instant l'idée lui vint de se jeter à bas et de continuer sa route comme il l'avait commencée; mais il avait alors à sa gauche des précipices profonds; à sa droite, des fragments de rochers qui sortaient de terre roides, anguleux, aigus. Il n'osa faire un choix. Puis il pensa que sans doute son compagnon avait l'habitude de cette route montueuse, et que, selon toute probabilité, il allait bientôt gagner Naples par le Pausilippe.

S'il était rassuré de ce côté, il ne l'était guère d'un autre. La nuit s'épaississait de plus en plus; de gros nuages noirs surchargeaient le ciel au-

dessus de sa tête ; la lune, dans sa dernière période de décroissement, ne projetait que de temps à autre sur la route escarpée qu'il suivait quelques pâles rayons de sa lumière blafarde. Le vent de mer commençait à souffler fort ; le bruit des grands bois qui couronnaient les montagnes du côté de Pouzzoles arrivait à lui comme de sinistres murmures.

Taddeo était savant, mais il était de son siècle ; et, dans cette circonstance, sa science n'était pas capable de calmer les terreurs secrètes qui le travaillaient sourdement. Au contraire, n'eût-il pas ajouté foi entière aux récits des moines, qui disaient ces lieux peuplés de gobelins et de méchants esprits ? Pouvait-il oublier ce que Virgile, Pétrone, Diodore et tant d'autres auteurs de l'antiquité avaient écrit du lac d'Averne, de l'antre de Cumes et des campagnes ardentes situées près de Naples ? Et ce sont ces campagnes ardentes, ces champs phlégréens, de temps immémorial le séjour favori des spectres, des lutins et des lémures, qu'il traverse en ce moment, sous un ciel noir, violemment emporté à travers

ces monts maudits par un coursier qui, à cette heure, lui paraît lui-même un être surnaturel.

Les bouleaux à l'écorce blanche, les chardons soyeux, balancés sous le vent au bord du chemin, semblent tendre les bras vers lui et suffisent pour redoubler son émotion sans cesse croissante.

Pâle d'effroi, se cramponnant à la selle, haletant, dans cette course rapide dont il ne prévoit pas la fin, il traverse une large voie toute bordée de tombeaux et de temples à moitié écroulés. Comme pour redoubler ses terreurs, à défaut de la lumière du ciel, des feux sortis de dessous terre courent devant lui et vont s'éteindre au milieu des mausolées en ruine, en laissant après eux une odeur nauséeuse et strangulante. La Solfatare, cet ancien Vésuve des Romains, s'illumine spontanément dans toute la circonférence de son vaste cratère, comme pour éclairer les danses nocturnes des sorcières ou des démons. Sur d'autres hauteurs, il voit, sous la sombre verdure d'une forêt, passer et repasser des ombres gigantesques devant d'immenses foyers.

Appelant à son aide son bon ange et surtout

sa résignation philosophique habituelle, Taddeo ferme les yeux et s'abandonne au destin. Le vent apporte à son oreille des cris, des articulations de voix confuses ; il n'essaye même pas d'en interpréter le sens et d'en chercher la cause, et, se laissant aller où son destin l'emporte, il se contente de serrer un peu plus les paupières.

Il les ouvre enfin et se trouve dans une obscurité complète ; un silence profond règne autour de lui. D'abord il se croit dans la grotte du Pausilippe, au terme de son voyage, et déjà il se réjouit d'être quitte à si bon marché de sa traversée des montagnes maudites, quand un bruit de feuillage l'avertit qu'il est en pleine forêt, au milieu d'une allée épaisse et sombre qui fait voûte sur sa tête.

Au même instant, son cheval, ce coursier apocalyptique qui semblait avoir volé plutôt que couru, et dont le souffle s'était fait ouïr à peine durant cette longue et rude montée, tressaille tout à coup des flancs, s'arrête court et fait entendre un hennissement aigu et strident auquel mille hennissements répondent de tous côtés,

comme multipliés par un écho prodigieux. Bientôt, un bruit sourd d'armures retentit; des lueurs recommencent à courir de çà, de là, à travers l'épaisseur des arbres, et notre homme, perplexe, alourdi, ahuri, sentant la pensée lui échapper, croit être en proie à quelque illusion magique ou continuer un rêve, quand le long de la double haie qui flanque la ténébreuse avenue, des figures hâves, barbues, effarées, se montrent inopinément, et cent bras, élevant tout à coup des torches de résine, éclairent cette scène, qui menace de devenir plus terrible encore que bizarre.

« Est-ce vous, comte Lando? » dit une voix, en s'adressant à Taddeo.

Celui-ci ne bougea pas et ne répondit rien : il croyait toujours dormir.

« Der-teufel! maugréa une autre voix, avec un de ces accents gutturaux du nord de l'Europe : le comte n'est pas revêtu d'une cuirasse à capuchon! Mais si ce n'est lui, par la mort-Mahom! c'est bien son cheval turc, Noureddin, revenu avec lui de la croisade! »

Toutes les voix s'élevèrent ensemble comme un vent d'orage ; tous ces hommes, comme un troupeau de daims, franchirent d'un bond la haie qui les séparait de Taddeo, et s'élançant d'un même mouvement vers le pauvre vieillard, plus stupéfait encore qu'épouvanté, agitant à la fois sous ses yeux leurs armes et leurs flambeaux : — Ton nom, Judas ? — Qui es-tu, mécréant ? — D'où viens-tu, sorcier ? — Qui t'a chargé de ramener ce cheval ? — Est-ce le comte ? —Est-ce le diable ? — Parleras-tu ?

— Il l'a volé ! cria un des chefs subalternes de la bande ; et saisissant brusquement le malencontreux cavalier par sa roupille, il le désarçonna, le fit choir tout de son long sur la terre et lui mit le pied sur la gorge.

— Maille-de-Fer, dit tranquillement un des compagnons, prends garde de l'expédier trop promptement, comme tu as fait du dernier ; tu sais que le maître aime assez à besogner lui-même.

— Aussi, répondit Maille-de-Fer, en aidant, sans y mettre plus de courtoisie que de coutume,

Taddeo à se relever, vais-je lui conduire ce vieux bouc à barbe blanche, tandis que justement il tient son tribunal de nuit. Holà ! Grippe-Mantel, ajouta-t-il en se tournant vers un des siens; conduis Noureddin à la tente du comte, et que trois hommes me suivent pour surveiller ce gibier de potence, en attendant que monseigneur de la corde lui danse une montferrine sur les épaules. »

Ils prirent un sentier de la forêt.

En route, Taddeo, que sa descente rapide de cheval avait réveillé et remis à peu près dans son bon sens naturel, songea à se tirer du péril. Il se rappela ces cris inarticulés qu'il avait entendus sur sa route; sans doute les qui-vive des sentinelles. Il était donc au milieu des soudoyés de l'une ou de l'autre puissance qui alors se disputaient le trône de Robert d'Anjou. Le voisinage de Naples lui donnait lieu de penser qu'il avait affaire aux hommes de la reine; mais en fait de guerres civiles, il avait des raisons à lui pour se défier des méprises. Il résolut de prendre d'abord des informations, bien décidé qu'il était

d'adopter franchement le parti de ceux qui le tenaient.

Se rapprochant d'un de ses sinistres surveillants, tandis que Maille-de-Fer était parti en avant pour annoncer sa capture à son chef :

« Seigneur soldat, lui dit-il à voix basse, j'ai été homme d'armes autrefois, et il me semble que votre figure ne m'est pas étrangère ; nous pourrions bien avoir guerroyé ensemble. Si je ne me trompe, vous comptiez parmi les plus braves. » Puis il ajouta, en façon de question secondaire : « Au service de qui êtes-vous maintenant je vous prie ? Tenez-vous pour le roi Louis de Hongrie ou pour la reine Jeanne de Naples ?

— Nous tenons pour *Frà-Moriale* et pour nul autre ! » lui répondit le soldat en le repoussant brutalement de la hampe de sa hallebarde.

A ce nom terrible de *Frà-Moriale,* dit *l'Impitoyable,* et qu'il croyait bien loin de là, occupé au siége de quelque ville, dans la Capitanate, le vieillard a senti son sang se figer dans ses veines et une sueur froide humecter son front chauve. Ce nom, c'était celui du plus célèbre *condottiere*

de toute l'Italie. Chef d'une grande compagnie d'aventure, composée du rebut de toutes les nations, de soldats empruntés à tous les champs de bataille, à toutes les révoltes populaires, *Frà-Moriale* ouvrait ses rangs même aux voleurs et aux meurtriers échappés au bourreau. Les récits, exagérés sans doute encore, sur sa justice expéditive, glaçaient de terreur les plus braves, et Taddeo n'était même pas de ces derniers.

Aussi, tâchant de s'armer de résignation à défaut de courage :

« Allons, se dit-il, si le comte Lando n'arrive pas à temps pour me justifier, je suis un homme mort. Par quel moyen me tirer de là ? Le sort ne m'a-t-il donc pas assez persécuté ? J'ai fait tous les métiers, passé par toutes les conditions et subi toutes les misères ; pouvais-je prévoir qu'après avoir vécu comme lépreux, une honte plus grande, une destinée plus cruelle encore m'était réservée ? »

Vous pouvez le deviner maintenant ; en effet, Taddeo n'était autre que le faux lépreux du mont Ventoux, toujours ballotté de catastrophe en ca-

tastrophe, et sur lequel allaient bientôt peser d'autres accusations plus graves que celle qu'il redoutait.

VI

Le tribunal de nuit.

VI

Une vaste châtaigneraie, jetée en amphithéâtre sur l'un des flancs de la montagne, est le lieu choisi par le célèbre bandoulier pour y tenir ses assises nocturnes.

D'énormes brasiers brûlent aux quatre points de cette immense salle de verdure, que les torches, portées par des hommes d'armes, ou fixées aux arbres, n'éclairent cependant encore que d'un jour crépusculaire et vacillant. Des faisceaux de piques et de lances, des trophées de cuirasses,

de casques et de boucliers, en sont les décorations. Un triple rang de soldats forme autour de l'enceinte comme une barrière infranchissable, excepté pour ceux qui, gardés à vue dans une tente voisine, liés, garrottés, doivent comparaître devant *Frà-Moriale.*

Quant à celui-ci, des tapis de haute lisse, suspendus aux rameaux vigoureux des arbres, sur une des pentes exhaussées de la châtaigneraie, lui composent un dais, sous lequel il siége, enveloppé dans un large manteau de velours noir qui cache son attirail de guerre. Un casque d'acier poli, avec simple mentonnière, et surmonté, comme en dérision, d'une branche d'olivier, complète ce costume, qui ne laisse voir de lui que l'extrémité supérieure de sa figure, c'est-à-dire un front pâle et deux yeux ardents.

A quelque distance devant lui, à sa droite, sur un escabeau, se tient un vieux routier, à longue barbe blanche, surnommé *l'Archevêque.* C'est le greffier de cette singulière cour de justice. Il a de plus pour office de recueillir les amendes auxquelles sont condamnés, pour des fautes

légères, les bandouliers eux-mêmes, qui, par ce moyen, payent la dîme du butin qu'ils ont fait. En raison de ces doubles fonctions, *l'Archevêque* porte pour insignes, avec le calemard de l'écrivain, la sébile du receveur fiscal.

En face de celui-ci, à la gauche du maître, est assis sur un billot un homme petit et trapu, au front bas, aux pommettes saillantes, au teint couperosé, au nez camard. Ses lèvres, gonflées et rayées de gerçures sanguinolentes, lui ont mérité le surnom de *Barbuquet*. Les bras nus, vêtu d'une casaque rouge, il tient d'une main une hache, de l'autre, une corde; un fouet court et noueux, terminé par des billettes de plomb, est à ses pieds : c'est le bourreau.

Derrière le dais, et sur un plan plus élevé encore que celui occupé par le chef, se montrent, encadrés par les pendants du tapis, les familiers et les lieutenants du *condottiere*. Un arbre abattu, qui, dépouillé de ses feuilles, mais non de ses branches principales, semble former plusieurs gradins et plusieurs étages, leur sert de siége. Avec leurs riches uniformes variés, aux couleurs

tranchantes, dans des postures diverses, perchés comme des singes, les uns en haut, les autres en bas, ils s'adossent, s'accoudent aux rameaux, s'en servent en guise de balustrades ou de sofas; et, dans cette demi-obscurité où ils se trouvent, quand les brasiers, surexcités par le vent, jettent tout à coup vers eux leurs flammes rougeâtres et leurs colonnes de fumée, tous ces personnages réels, pêle-mêle avec les personnages fictifs des tapisseries, paraissaient se balancer dans un nuage. On dirait d'une phalange de démons planant à demi-vol au-dessus d'un gouffre de l'enfer, en attendant les ordres de Satan, seul immobile et sombre, ses ailes noires repliées sur lui-même et plongé dans la méditation.

Parmi tous, on distinguait Gianni d'Ornich et Conrad Guilford, l'un dit *l'Orfraie* et l'autre *le Loup blanc*, à cause de ses yeux et de son poil d'albinos; car dans cette armée étrange, composée de gentilshommes aussi bien que de paysans, les officiers comme les soldats, par un reste de pudeur sans doute, ne portaient que leur nom de guerre.

Non loin d'eux, dans une des bifurcations de l'arbre, se tenait accroupi un petit homme dont le pourpoint noir contrastait avec les vêtements somptueux de ses compagnons. Son manteau, rejeté sur les branches latérales qui lui servaient d'appui, le faisait ressembler à une chauve-souris. C'était Jean-Pépin, comte de Minorbino, grand seigneur de date récente, plus connu par ses brigandages que par l'illustration de sa race. Après avoir langui trois ans dans les prisons de Naples, il s'était rallié, lui et les bandits qu'il tenait à sa solde, à la grande compagnie d'aventure..

Jean-Pépin, Guilford et Gianni, ainsi que le comte Lando, leur émule, devaient laisser trace dans l'histoire de ce temps, à la suite de *Frà-Moriale* (1).

Frà-Moriale ! Quel est donc cet homme qui, si près d'une cité populeuse et puissante, ose ainsi établir son tribunal sanglant? Cet homme

(1) Matteo Villani-Dominique de Gravina (*Chronique des événements qui se sont passés dans la Pouille*, *de* 1331 *à* 1350.)

est aujourd'hui l'arbitre du destin de Louis de Hongrie et de Jeanne de Naples. Il tient la balance entre eux, et quand il est venu inopinément de la Capitanate pour camper ses bandes dans les environs de Pouzzoles, il n'a fait que céder aux instances et aux prières de Jeanne, que menace une révolution populaire.

. . . .

A ce surnom de *l'Impitoyable* qu'il s'est donné vis-à-vis de ses ennemis, il ajoute celui de grand justicier vis-à-vis de ses propres soldats.

Pour donner à sa justice un appareil formidable, il a choisi les heures solennelles de la nuit, et, dans quelque contrée qu'il se trouve, quelles que soient les chances de la guerre, chaque semaine ramène invariablement une de ces terribles nuits judiciaires.

Aujourd'hui, déjà depuis deux heures, le tribunal tient séance; déjà la sébile de *l'Archevêque* est à moitié pleine; déjà le fouet de *Barbuquet* a perdu quelques-unes de ses billettes de plomb, et sa hache s'est cerclée d'un léger filet de pourpre.

Des soldats avaient contrevenu aux règlements du camp ou négligé l'entretien de leurs armes : ils ont payé l'amende. D'autres avaient été surpris maraudant et pillant sans ordre. Comme les premiers, ceux-ci ont payé l'amende ; mais en plus, selon la gravité du cas, les épaules nues, ils ont reçu un certain nombre de coups de fouet, laissant trace dans les chairs.

Un d'entre eux, au délit de maraude a joint le crime d'insubordination ; il a osé lever sa main sur son chef. Celui-là a payé l'amende, a reçu la flagellation, et sa main, posée sur le billot, abattue par la hache, est maintenant clouée à l'arbre près duquel s'élève le dais de Frà-Moriale.

Maille-de-Fer était venu rendre compte au maître de sa récente capture. Quand *Frà-Moriale* sut *Noureddin* arrivé au camp sans son cavalier, une profonde inquiétude s'imprima sur ses traits. Après quelques explications, échangées à voix basse avec Maille-de-Fer : « Où est cet homme ? » dit-il.

Au même instant, toujours escorté par ses hallebardiers, le pauvre Taddeo faisait son entrée

sous la châtaigneraie. Ébloui par la réverbération d'un de ces immenses foyers placé sur son passage, il ne distingua rien d'abord, et pénétra, toujours transi de frayeur, jusqu'au milieu de l'enceinte.

Introduit dans ce repaire de bêtes féroces, il se comparait en lui-même à ces martyrs de l'Église primitive, jetés dans des cirques à la voracité des tigres et des lions. Lorsqu'il osa enfin regarder autour de lui, au lieu des horribles figures, respirant le sang et le carnage, qu'il s'attendait à voir, il trouva sur toutes ces faces balafrées des sourires et des airs de jovialité qui ne leur allaient pas encore trop mal. Nul ne semblait faire attention à lui, ce qui le rassura d'autant plus.

Mais dès que Maille-de-Fer, venu à sa rencontre, lui eut fait gravir la pente du terrain, dès qu'il se trouva placé entre *l'Archevêque* et *Barbuquet* et vis-à-vis de *Frà-Moriale,* soucieux et sombre, ses idées changèrent brusquement de route.

Le *condottiere* l'interrogea, et sa voix résonna pour Taddeo comme un glas de mort. Cependant,

fort de son innocence, il se rassura peu à peu, et la façon naïve et franche avec laquelle il raconta sa trouvaille du cheval et comment, de bonnes intentions en bonnes intentions, il en était venu à se l'approprier, sans mauvais vouloir toutefois, sembla faire arriver la conviction jusqu'à l'esprit de son juge.

Le front de celui-ci s'éclaira d'une lueur moins sinistre, son regard se détendit : « Qu'allais-tu faire à Naples?

« J'y allais, *messere*, pour une affaire de commerce, comme mes papiers de passe ne peuvent faire foi. Dieu merci, je suis en règle; si j'avais su vous rencontrer, j'aurais pris de même un *libre passage* contre-signé de votre seigneurie; mais on vous disait bien loin, du côté des monts Gargano, et je pensais pouvoir voyager librement et sans crainte. »

Un léger sourire effleura les lèvres du *condottiere*. « Tu ne crois donc pas à mon équité? » lui dit-il; et revenant à sa préoccupation première : As-tu su par quel événement ce cheval se trouvait sans maître?

« Non, *messere*; nul sur la route ne s'est trouvé là pour me l'apprendre, sans quoi j'aurais bien volontiers laissé un autre se charger du soin de courir après ce maudit destrier, qui m'a emporté à travers les montagnes amoncelées où se trouvent l'Averne et l'antre de la Sibylle ; je me serais rappelé ces vers de Virgile, décrivant ces mêmes lieux :

..... *Procul*, *o procul*, *est profani*...

Ici, le bonhomme s'était interrompu subitement, tout confus d'avoir cité Virgile devant un bandoulier, quand, à sa grande surprise, celui-ci acheva la citation commencée, témoignant, par son habileté à scander le vers latin, que, lui aussi, il comprenait les beautés du grand poëte.

Taddeo ouvrait des yeux émerveillés :

« Tu ne nous quitteras pas encore, lui dit le juge, avec une voix qui semblait s'être adoucie par le contact de la poésie virgilienne ; mais demain, quand j'aurai reçu les nouvelles que j'attends, tu pourras partir sans doute. Jusque-là, je te retiens... comme mon hôte.

— Dieu se joue-t-il assez de nos projets ! pensa Taddeo ; moi qui devais être ce soir le commensal du supérieur des Hiéronymites, me voilà celui d'un chef de bandits ! N'importe ! le diable n'est pas si méchant qu'il est noir, et j'ai eu plus de peur que de mal. »

Il allait être reconduit vers les tentes, quand une sourde agitation se manifesta à l'extrémité de la salle de verdure, et de vives rumeurs éclatèrent simultanément de plusieurs côtés à la fois :

« Le comte Lando ! le comte Lando ! criait la la foule des bandouliers.

— Béni soit Dieu ! dit Taddeo en revenant sur ses pas ; voilà celui qui doit me justifier tout à fait ! »

A travers les rangs qui s'entr'ouvrirent, on vit alors le comte, s'appuyant sur l'épaule de deux soldats, s'avancer à pas lents, courbé et presque défaillant. Non sans effort, il alla s'asseoir près de *Frà-Moriale.*

« Qu'est-il donc arrivé, Giovanni ? dit celui-ci. Une chute de cheval t'a-t-elle mis en cet état ?

— Une chute de cheval, précédée d'une flèche

— Ces hommes, sous les ordres de qui servent-ils?

— Ils obéissent au prince de Tarente, un noble et digne seigneur, parent de la reine Jeanne, et qui pourrait lui-même, au besoin, vous certifier... »

Le pauvre Taddeo, sentant le péril renaître plus grand que jamais, cherchait des protecteurs partout, et croyait s'être mis à l'abri sous les noms illustres qu'il venait de citer, quand d'une voix retentissante *Frà-Moriale* s'écria : « Misérable! c'est toi qui as assassiné le comte Lando! »

Sous cette apostrophe foudroyante, l'accusé resta anéanti. Les bandouliers, que cette scène n'avait jusqu'alors que faiblement intéressés, resserrant tout à coup le cercle par un mouvement unanime, faisaient entendre un murmure menaçant, et Barbuquet, se penchant vers l'accusé, clignait de l'œil, en regardant tour à tour sa hache et Taddeo.

Celui-ci, essayant de surmonter son émoi : « Le fils de mon père un assassin! » exclama-t-il avec un noble mouvement d'indignation, que

paralysa bientôt la terreur qui le dominait, quoi qu'il fît. Malgré lui, effrayé de sa faiblesse, de son isolement, toujours dominé par cette même pensée qu'un bon répondant pouvait seul lui venir en aide : « Seigneur *condottiere*, reprit-il, certes, le supérieur des Hiéronymites est un saint homme et reconnu pour tel... »

A ce nom, *Frà-Moriale* se redressa, et le regarda fixement avec une attention profonde.

« Si j'étais ce que vous pensez, poursuivit Taddeo, aurait-on excité sa bienveillance en ma faveur, comme en fait foi la lettre...

— Quelle lettre ?

— Celle dont j'étais porteur.

— La lettre ! la lettre ! » cria le bandoulier.

L'Archevêque, à qui *Maille-de-Fer* avait remis les papiers saisis sur l'accusé, la fit aussitôt passer au maître. Elle portait pour suscription : « Au « révérendissime Valeriano Severino, humble « serviteur des pauvres et supérieur du couvent « des frères Hiéronymites. »

Frà-Moriale en rompit le triple cachet à la hâte, et, dès la lecture des premières lignes, son

front devint écarlate et ses yeux semblèrent sortir de leur orbite.

Taddeo s'évertuait à comprendre quel intérêt si vif il pouvait attacher à une lettre de recommandation adressée au saint homme en faveur d'un simple commerçant, par un officier du prince de Tarente.

C'est que ce saint homme, *Frà-Moriale* n'ignore pas qu'il est le confident de la reine et l'agent du prince; c'est que, sous son couvert, une missive du prince lui-même, adressée à Jeanne de Naples, se trouve renfermée; c'est que cette lettre n'est autre que celle-là que le comte Lando avait mission d'intercepter et d'enlever quand, sortant de son embuscade, une flèche l'avait atteint et renversé.

En la parcourant, ce chef, dont la volonté savait dominer tant d'autres volontés puissantes et terribles, paraissait ne plus se posséder lui-même. La sueur lui coulait du front; à la rougeur de son teint avait succédé une pâleur livide; ses tempes se marquetaient de teintes violettes. Son exaspération, visible pour tous, faisait

régner autour de lui une stupeur morne et silencieuse.

La lecture achevée, se levant de son siége, par un même et brusque mouvement de ses bras, il fait choir derrière lui son manteau de grand justicier, et se montre soudainement dans son costume de guerre, ceint de ses deux épées et portant au talon l'éperon d'or des chevaliers. Alors, il arrache de son casque la branche d'olivier qui lui servait de panache, il la brise, il la foule aux pieds, avec d'horribles imprécations contre la reine de Naples. Puis, lorsque chacun, en attachant sa pensée tout entière sur le juge, oubliait l'accusé, tout à coup désignant le malheureux Taddeo : « Qu'on s'empare de cet homme, s'écrie *Frà-Moriale*, et qu'à l'instant il soit branché, pendu, pendu haut et court, par la gorge, jusqu'à ce que mort s'ensuive, comme espion, comme voleur, comme assassin !

Maille-de-Fer et *Barbuquet* marchèrent droit à Taddeo, et tous deux, par un mouvement unanime, lui mettant la main à l'épaule, semblèrent prendre possession de lui.

Douze hommes d'armes, portant des torches, allèrent se ranger autour d'un vieux châtaignier, vers lequel d'avance tous les regards se portaient avidement. De la corde qu'il tenait, le bourreau lia les bras du patient, puis une autre corde, glissant le long d'une poulie cachée sous la branche principale de l'arbre, descendit...

En cet instant, sans que les regards se fussent détournés de la voie qu'ils avaient prise, un murmure circula de nouveau dans les rangs : « *La Donna! la Donna!* » se répéta-t-on de bouche en bouche.

Et dans le cercle de lumière tracé sous le sombre et vaste feuillage de l'arbre par les torches fumeuses, on la vit s'avancer comme une blanche apparition. C'était une femme, jeune encore, dans tout l'éclat de sa beauté, à cet âge où la beauté emprunte aux passions, et même aux malheurs éprouvés, un caractère mélancolique et solennel qui compense parfois amplement le charme de la première jeunesse. Ses cheveux, jadis d'un blond éclatant, maintenant légèrement brunis, encadrent un visage expressif, empreint

à la fois de douceur et de sévérité, et sur lequel le soleil d'Italie a jeté comme un reflet doré. Ainsi que ses cheveux, ainsi que son teint, naguère encore blanc et rose, ses yeux même ont pris une nuance plus foncée. Leur azur a semblé déborder sur les paupières, et, se mêlant à ses larmes, tracer le long de ses joues un sillon bleuâtre.

Fille des montagnes, initiée de bonne heure à la connaissance des vertus secrètes que recèlent les plantes, dès son jeune âge les occasions ne lui avaient pas manqué pour adoucir les souffrances. Aujourd'hui, contrainte par un arrêt du sort à vivre au milieu du bruit des armes, elle a, son cœur l'y poussant, acquis une heureuse expérience; à la science des simples unissant celle des métaux, elle cultive cette médecine si poétique, venue de l'Orient à la suite des croisades, et qui associe les influences du ciel aux produits de la terre pour calmer les douleurs des hommes et cicatriser leurs blessures.

La jeune femme sortait de la tente où le comte Lando avait été pansé par elle, quand tout à coup ses yeux sont attirés par la lumière subite qui

vient d'illuminer cette partie de la châtaigneraie. Émotionnée, tremblante, elle regarde, elle hésite; car jamais elle n'osa troubler par sa présence les arrêts de ces terribles nuits judiciaires. Elle s'élance enfin en poussant un cri : « Taddeo! Taddeo! mon père! » Elle tient dans ses bras le pauvre vieillard pâle, presque inanimé et qui, déjà la corde au cou, n'attendait plus que la mort. Elle-même, faisant glisser le nœud coulant, dégage le condamné, et de la main écartant le bourreau, sans le toucher cependant, elle fait signe à Maille-de-Fer de dénouer les liens dont le prisonnier est garrotté.

Maille-de-Fer reste immobile et refuse.

Un simple bandoulier sort des rangs :

« Elle m'a sauvé la vie, dit-il; quoi qu'il puisse m'avenir, je lui dois obéissance. »

Prenant alors par la main Taddeo, qui, hors de l'usage de ses sens, promène sur elle un regard vague, inerte, et ne semble même pas essayer de la reconnaître, *la Donna*, au milieu de mille rumeurs différentes, soulevées sur son passage, arrive jusqu'au pied de l'estrade où se

tient *Moriale*, muet de surprise et de fureur.

Sans s'effrayer du geste et de l'air menaçant de l'*Impitoyable* :

« De quelque crime que cet homme soit accusé, il est innocent, je le jure ! s'écrie-t-elle. Je le sais, je faux au serment par toi exigé qu'onc jamais mon pied ne foulerait semblable enceinte ; mais ce vieillard ne peut mourir par ton ordre : c'est Taddeo de l'Anciza ! mon bienfaiteur, celui qui, lorsque je n'étais qu'une pauvre et simple cordière, soutenait de ses dons ma famille et moi, qui m'aimait avec paternité, qui m'apprenait à lire, et, par ses devis et sages conseils, éveillait de tant douces lueurs dans mon esprit. C'est Taddeo de l'Anciza ! l'oncle de ton ami, de François d'Arezzo, du poëte Pétrarque, dont les vers donnent une seconde vie ! Ne m'entends-tu pas, et veux-tu briser d'un seul coup toutes tes affections, Guillaume de Montréal ? »

Guillaume de Montréal, autrement dit *Frà-Moriale*, dans la traduction italienne qu'on avait faite de son nom, se troubla d'abord et porta la main à son front.

« Très-digne, dit alors Jean Pépin, comte de Minorbino, si cé pauvre diable est l'oncle du poëte, je joins mes vœux à ceux de *la Donna*, de *la bella Cordiera*, car c'est à *messere Petrarca* que je dois d'être sorti des cachots de Naples, où, sans lui, mes frères et moi, nous serions morts. Je demande donc sa grâce, ou du moins un délai pour instruire l'affaire. »

Frà-Moriale ne lui répondit que par un regard furieux. Depuis qu'il tenait ses assises, c'était la première fois que le mot grâce avait été prononcé. Céder à une supplique, fût-elle la plus humble de toutes, lui semblait devoir ébranler sa puissance et compromettre à jamais l'infaillibilité de ses arrêts vis-à-vis de ses bandouliers.

Il resta quelque temps sombre et méditatif, n'osant tourner les yeux vers Odette silencieuse, mais qui ne cessait de supplier encore par ses regards et par ses larmes.

Enfin, après avoir paru en proie à mille volontés, étendant le bras vers Taddeo :

« A la solitaire ! » dit-il.

VII

Pouzzoles.

VII

Ceux que le *condottiere* envoyait à la Solfatare, à moins d'accident imprévu, n'avaient point à craindre la mort, malgré ce qu'en disaient les récits des Napolitains.

Dans les flancs du vieux volcan, des grottes, des chambres avaient été pratiquées, pour le service d'eaux thermales, déjà en vogue à cette époque. Depuis l'invasion subite de *Frà-Moriale* à Pouzzols, les baigneurs avaient disparu, et c'est dans ces grottes sulfureuses que

celui-ci faisait enfermer les prisonniers auxquels il voulait arracher des révélations. C'était une façon de torturer les gens tout comme une autre, moins violente, mais aussi sûre.

« Que doit-il m'arriver, seigneur Dieu! à moi qui n'ai rien à avouer? se disait Taddeo, tandis qu'on le conduisait vers la Solfatare. Serai-je donc forcé de me calomnier moi-même? ce qui ne me sauvera pas. Ah! pourquoi n'ont-ils pas achevé de me tuer, tandis que j'étais en train de mourir, et que, l'esprit en défaillance, je n'appartenais quasi plus à ce monde! Mais qu'est-il avenu pour que je sois encore vivant? N'ai-je pas senti sur mon cou le frottement de la corde quand cet homme hideux, aux lèvres crevassées, me riait d'un rire si lugubre?

Il ne se rappelait rien depuis ce moment.

On le fit entrer dans une des chambres creusées dans la montagne; mais celle-là, le fer l'avait fouillée inutilement : aucune source n'avait jailli du sol. En proie à ses perplexités, à ses terreurs, Taddeo n'en crut pas moins ressentir les premiers effets des miasmes pestilentiels.

Résolu d'en finir au plus vite, sans prolonger inutilement sa douloureuse agonie, après une courte prière pour demander à Dieu pardon du mensonge dont il allait souiller sa conscience, il appela les soldats qui le gardaient, bien décidé à leur déclarer qu'il était en effet l'assassin du comte Lando.

Au lieu des figures rébarbatives qui l'ont amené jusqu'au lieu de son nouveau supplice, il voit entrer un jeune compagnon, à peine armé, aux manières alertes et dégagées. C'est celui-là qui, sur un seul geste de la belle Cordière, l'avait, une heure auparavant, débarrassé des liens qui le retenaient. Il porte d'une main un flambeau, de l'autre un panier de provisions qu'il dépose devant le vieillard stupéfait.

« Allons, compère, lui dit-il avec un rire bien différent de celui de Barbuquet; vous avez eu de rudes secousses; voilà de quoi vous remettre de belle humeur! Soyez tranquille; celle qui vous protége a autant de force dans son bras mignon et délicat que notre redoutable chef lui-même, car il sait bien que l'étoile scintillante qui

brille dans le ciel pour lui se ternirait aussitôt, si jamais elle songeait à l'abandonner, ce dont saint Anselme nous préserve ! »

Taddeo ne comprit rien à ses paroles. Il repoussa le panier de provisions, témoignant seulement par un signe de tête qu'il n'y toucherait pas.

« Mille diables ! vous êtes dégoûté, bonhomme, dit le bandoulier. A votre aise ! Bonsoir et bonne nuit ! »

Il laissa le flambeau près du prisonnier, et regagnant l'entrée de la grotte, il prit une flûte à sept tuyaux, passée dans sa ceinture, au milieu de ses armes, et charma l'ennui de sa veille par des modulations variées.

Aux doux sons de l'instrument, Taddeo sentit ses frayeurs se calmer, et cédant aux fatigues de cette longue et cruelle journée, il ne tarda pas à s'endormir.

D'un coup d'aile, le génie des songes l'emportant loin de là, après de nombreuses traverses, il se retrouvait dans sa cabane du mont Ventoux, faux lépreux, mais vrai philosophe, jouissant en

paix de lui-même dans une solitude que charmaient la vue de ses fleurs, le bruit de sa source, les beaux vers du Dante et de Virgile, et que deux êtres, chéris de lui tous deux, venaient seuls interrompre parfois : son neveu et sa gentille provendière..

Son beau rêve se continuait, quand une main qui se glissait dans sa main l'éveille tout à coup.

La matinée suivait son cours. A la vive clarté qui pénètre dans la grotte, il voit devant lui une femme presque accroupie et qui le regarde avec un sourire de bonheur.

Encore entre la veille et le sommeil, entre le songe et la réalité, après un rapide examen : — C'est toi, Odette ? lui dit-il ; mais que t'est-il donc arrivé, mon enfant ? quel changement s'est opéré sur tes traits ? Dans ce moment, sa pensée redevint lucide, sa mémoire avec elle ; il se rappela non-seulement ses angoisses de la veille, mais le souvenir lui revint de cette figure de femme qui lui était confusément apparue à l'heure de son supplice ! c'était la même. Les paroles du jeune soldat, touchant cette protectrice

inconnue qui veillait sur lui, raisonnèrent de nouveau à ses oreilles. Il entrevit tout, mais sans rien pouvoir s'expliquer.

Bientôt, tous deux sortirent de la grotte. *Pifero*, le jeune soldat, suivait à distance.

Ils traversèrent les collines, les bois qui séparent la Solfatare de Pouzzoles; l'armée des bandouliers qui venait d'y camper avait déjà disparu; elle s'était mise en marche à la pointe du jour. On apercevait seulement, çà et là, des soldats faisant sentinelle devant la tente des chefs; d'autres, assis au pied des arbres, jouant aux dés ou à la *mora;* quelques postes placés en vedette sur les sommités de la montagne, et dans le lointain, le long des vallées, du côté de Naples, une longue file d'armures et de banderoles resplendissant au soleil et se dirigeant vers le Pausilippe.

Pauvre Taddeo! perdu dans une mer d'incertitudes, ne pouvant comprendre comment, après tant d'années, il retrouvait la belle Cordière, si loin de son pays et au milieu d'une bande de malandrins, il n'osait l'interroger; levant à peine les

yeux sur elle, il cheminait à ses côtés, rêveur, perplexe, et s'émerveillait de plus en plus en voyant les marques de respect avec lesquelles l'accueillaient les soldats échelonnés sur leur route.

Descendus jusqu'à la ville, à un signal de la jeune femme, la *guette* qui veillait sur les remparts fit résonner un timbre, et le pont-levis s'abaissa.

Occupée par une garnison de bandouliers, avec ses rues encombrées de chariots et de bagages de guerre, Pouzzoles, alors, ressemblait plutôt à une vaste forge, à un arsenal, qu'à une ville de commerce, de luxe et de plaisir. Dans les premières maisons devant lesquelles ils passèrent, partout le bruit des marteaux et des enclumes retentissait. Le fer rougi dans la fournaise s'épointait, s'allongeait, s'arrondissait sous les coups des travailleurs en piques dentelées, en épées, en haches. Non loin des forgerons, de jeunes garçons, ou les prisonniers et les otages, s'occupaient à préparer des carreaux d'arbalètes, des flèches à feu, à empenner des viretons ; d'autres

polissaient l'acier des cuirasses et des brassards ; d'autres travaillaient de longues tiges de tremble et de frêne, et tournaient les hampes des lances, les manches des maillets et des masses d'armes, Dans des salles séparées, des femmes même, sous la surveillance d'un vieux routier, confectionnaient des chemises de serge, piquaient des gambesons. Celles-ci brodaient des bannières ou décoraient le cimier des casques ; celles-là faisaient de la charpie et des bandages : enfin, tous les métiers utiles à la guerre marchaient à la suite de la grande compagnie d'aventure de *Frà-Moriale*, et témoignaient par quels moyens ce chef habile était parvenu à faire un peuple à part, un peuple armé organisé et administré régulièrement de ce ramas de bandits ralliés sous son enseigne.

La belle Cordière et le vieillard parvinrent ainsi à un bâtiment spacieux et de noble apparence. Après vingt détours, ils arrivèrent dans une salle tendue de nattes ; un lit, quelques escabeaux, une table, en faisaient presque toute la décoration ; mais une petite terrasse, garantie

sur les côtés des ardeurs du midi et des vents du nord par des treillis entrelacés de plantes grimpantes de toutes sortes, y aboutissait au dehors.

« Voici votre logement, dit Odette à Taddeo; pour combien de temps? je l'ignore; car ici, comme ailleurs, nous devons tous nous soumettre aux caprices du sort, comme à la volonté du maître. Mais rassurez-vous, ajouta-t-elle en lui tendant la main, votre liberté... parmi nous... ne sera gênée qu'à peine, et rien ne vous manquera. Ce jeune soldat, que déjà vous avez vu, sera votre compagnon, plus encore comme serviteur que comme gardien; et moi, chaque jour, je viendrai, tout ainsi qu'autrefois, vous visiter, mon père. »

Elle fit un mouvement pour s'éloigner, Taddeo la retint par cette main qu'il pressait encore. Dans l'endroit où il se trouvait maintenant, isolé, comme par enchantement, de tous ces objets, de tous ces spectacles qui l'avaient si fort troublé, n'entendant même plus le bruit de ces ateliers de guerre dont l'aspect seul avait suffi

pour prolonger ses émotions pénibles, il était rentré complétement dans le sentiment de son existence. L'abri sous lequel il se tenait, les murailles verdoyantes et fleuries de sa terrasse, la vue de la mer, qui alors, calme et immobile, reflétait l'azur du ciel et les rayons brisés du soleil, lui avaient rendu tout à coup son assurance et sa sérénité.

Après avoir regardé Odette, à son aise cette fois, et d'un air paterne :

« Vous me quittez déjà ! dit-il ; restez, restez encore près de moi, mon enfant ; vous êtes le seul être dans ce pays sur lequel je puisse arrêter mes yeux avec plaisir, dont le son de voix ne me soit pas étranger. Depuis tant d'années que nous ne nous sommes vus, n'avons-nous donc rien à nous dire ? Ne m'expliquerez-vous point comment, vous que j'ai laissée là-bas, si jeunette, si timide, au milieu des pauvres cordiers de Carpentras, je vous retrouve ici parmi les bandes d'un... *condottiere* ? Ce terrible *Moriale*, sur lequel vous semblez exercer un pouvoir si grand, comment l'avez-vous suivi ? Qui peut vous

forcer de vous associer à ses destinées aventureuses ? Seriez-vous sa femme ?

Odette tressaillit à cette question ; mais se remettant presque aussitôt et relevant la tête :

« Il est chevalier de St-Jean, dit-elle ; le pape lui seul pourrait le relever de ses vœux. Mais que la honte retombe sur qui de droit ! Mon sort, je ne me le suis pas fait ; il m'a été imposé ; peut-être afin que ce qui doit s'accomplir s'accomplisse. » Et comme le vieillard, craignant d'avoir trop brusquement réveillé en elle de fâcheux souvenirs, essayait par ses gestes et par ses paroles de se disculper, en invoquant la vieille et profonde affection qu'il lui avait toujours portée :

« Oui, vous avez raison, mon père, reprit-elle. A qui puis-je me confier, si ce n'est à vous ? Vous m'entendrez donc, et, après Dieu, vous serez mon juge ! »

Ils s'assirent sur un banc qui régnait le long de la terrasse, et Odette, reprenant sa vie depuis ce jour néfaste où le faux lépreux avait abandonné à la hâte sa cabane du mont Ventoux, commença son récit.

VIII

Une cour d'amour.

VIII

Nous allons résumer les faits, non tels absolument que la belle Cordière put les raconter à Taddeo, mais avec la déduction nécessaire à l'intelligence de cette histoire, en remontant jusqu'au 6 avril 1327 (1), jour décisif où nous

(1) *Mille trecento ventisette appunto,*
Su l'ora prima il dì sesto d'aprile.
(Pétrarque. Sonnet 178.)

avons laissé dans l'église Sainte-Claire, à Avignon, Pétrarque en extase devant Laure, Montréal immobile et sombre devant Odette.

Le nouveau chevalier de Saint-Jean de Jérusalem venait d'être admis au service du roi de Mayorque, seigneur de Montpellier, qui avait une résidence fixe dans la ville papale. Se promenant de grand matin sur la place Sainte-Claire, moins dans l'intention d'entrer à l'église, que de passer en revue les jolis minois qui s'y rendaient, il crut apercevoir sous le porche une figure qui ne lui était pas inconnue : c'était un beau jeune garçon portant plume noire à son béret et clous d'argent à sa ceinture.

« Mordieu ! se dit-il, ou je me trompe fort, ou c'est là mon très-cher et très-déloyal ami François d'Arezzo, avec lequel j'ai un ancien compte à régler relativement à la gentille fillette, mes premières amours. Réglons-le sur l'heure, vaut mieux tard que jamais. »

Il suivit donc la foule des dévots, coudoyant et rudoyant les hommes pour aller de l'avant, mais laissant courtoisement les dames prendre le pas

sur lui; d'où il résulta que, sa galanterie et sa rudesse mises en balance, il n'arriva qu'à son tour, sans pouvoir de prime-saut rejoindre celui qu'il poursuivait. Après avoir, de tous côtés, fureté des pieds et des yeux dans l'église, il se trouva, à son grand ébahissement, face à face avec la belle Cordière. Ainsi, par un jeu du hasard, ce grand pourvoyeur du destin, tandis que François d'Arezzo, en cherchant Odette, rencontrait Laure, Guillaume de Montréal, en poursuivant François d'Arezzo, venait de retrouver Odette!

Son premier mouvement fut de colère plus encore que de surprise.

« Il ne niera pas cette fois! murmura-t-il. Quoi! sous sa blanche et soyeuse enveloppe d'hermine, le compagnon n'était donc en réalité qu'un traître, trois fois fourbe et menteur, par le visage, par le cœur et par les lèvres! Mais il payera cher sa trahison. J'ai reçu les ordres, et point ne veux troubler le service divin, mais je vais l'attendre à la sortie, et malheur à vous, maître François! »

Il l'attendit en effet, rugissant tout bas et fer-

mant les poings. D'abord il vit Odette suivant humblement les dames Estéphanette de Gantelme et Laure de Sade; puis, à la suite d'Odette, venait immédiatement le félon ! Guillaume fendit la foule, sans courtoisie cette fois pour qui que ce fût, et s'avança vers lui, serrant de plus en plus les poings à mesure qu'il l'approchait. Dans cet instant, François d'Arezzo l'aperçut; poussant un cri de joie, il s'élança à son cou et l'étreignit si vivement et avec de telles démonstrations, que chacun se retourna, souriant, pour contempler ce couple de vrais amis.

Comme une mouche prise dans du miel, Montréal, à moitié paralysé, n'osa, devant tant d'honnêtes gens, accueillir à bras raccourcis celui qui semblait s'éjouir si franchement de sa rencontre; mais sur-le-champ il entama l'explication, et Pétrarque, après la lui avoir donnée claire et concise, autant que ses émotions récentes le lui permettaient, bénit le ciel qui venait de lui envoyer son meilleur ami pour être le confident de son nouvel amour.

Depuis ce jour, sur les bords de la Sorgue et

du Rhône, dans les promenades les plus fréquentées par la bonne compagnie d'Avignon, partout où la belle Laure se montrait, suivie de sa jolie camériste, on voyait deux jeunes hommes, les bras entrelacés, marcher sur leurs traces et, de temps à autre, pressant le pas, les devancer pour les regarder passer. Malgré sa riche toilette, malgré ses blanches épaules, sa taille élégante, ses yeux resplendissants et ses sourcils ressortant noirs comme ébène sous sa chevelure dorée, la dame cependant n'éclipsait pas encore la suivante. On se demandait laquelle des deux blondes devait être préférée ; on se demandait si ces deux jeunes hommes, rivaux inoffensifs, brûlaient pour la même, ou si chacune de ces belles avait à s'enorgueillir d'une conquête. Bientôt les premiers vers de Pétrarque parurent; le nom de Laure s'échappa sonore, vibrant, impérissable, de la lyre du poëte. Les curieux surent à quoi s'en tenir sur son compte. Dans le même temps, l'amour de Montréal pour Odette se ravivant avec plus de violence que jamais, les regards fixes, ardents, presque farouches, qu'il arrêtait sur la jeune fille décidè-

rent de même la question pour lui ; et l'on s'interrogeait de nouveau pour savoir lequel des deux savait le mieux aimer, du poëte aux rimes plaintives, à l'allure timide et mélancolieuse, ou du frère hospitalier, avec son air hardi, brusque, oriflant, et qui semblait mordre des yeux ?

Ne vous y trompez pas, ces distinctions subtiles préoccupaient vivement alors les habitants de la Provence, élevés à l'école de leurs vieux troubadours. Dans la ville des papes surtout, les questions amoureuses se traitaient avec non moins d'importance que les questions ecclésiastiques.

Les vers qui célèbrent sa beauté ont chatouillé la vanité de Laure. Elle se garde bien d'encourager hautement les élans du jeune homme vers elle ; elle lui tient sa maison fermée, et peut-être aussi son cœur ; mais cet amour qui doit durer vingt ans, aux mêmes conditions, elle connaît l'art d'en entretenir la flamme chaste et pure par un manége de vestale coquette. Tout en feignant de vouloir échapper aux poursuites de Pétrarque, elle sait habilement se trouver sur son

passage ; et le voile qui lui sert à dérober ses charmes aux regards du poëte, se soulève parfois pour lui payer un sonnet par un sourire.

Oh ! qu'il n'en est pas de même de sa demoiselle d'atours à l'égard de Montréal! Celle-ci a senti son aversion primitive croître de plus en plus. Les cheveux rouges du galant, ses regards convoiteux l'épouvantent, bien qu'à tout prendre il soit de belle et bonne apparence ; et, loin de vouloir l'attirer par des sourires, son visage n'a jamais pour lui que des airs de dédain et d'antipathie.

Mais notre chevalier n'en sent que plus vivement redoubler sa passion ; il n'est pas homme à se laisser abattre pour si peu ; il n'est pas homme surtout à s'aventurer dans la voie où marche devant lui son ami le poëte, les yeux au ciel et le cœur et la tête pleins d'un doux émoi. Chercher des rimes, compter les étoiles, rire aux anges, écouter lever les avoines et guetter le réveil des marjolaines, voilà le métier tel que le comprend notre bon François ; Guillaume l'entend bien autrement ! Il guette la Cordière ; il la guette aux

alentours de la maison qu'elle habite, à l'église de Sainte-Claire où il l'a revue, dans le faubourg des Cordeliers où l'a rencontrée Pétrarque. Une seule fois, il la trouve, non même seule, mais simplement en compagnie d'une autre demoiselle chambrière. Il les aborde, saisit d'abord par le bras Odette, dans la crainte qu'elle ne lui échappe. A l'effroi qui se peint sur la figure de sa compagne, l'autre jeune fille s'épouvante et se sauve en criant : A l'aide ! au secours ! Les archers de la ville arrivent ; Montréal les culbute et rentre chez lui tout ému de confusion et strangulant de colère et de rage.

Un instant après, Pétrarque vint le rejoindre rayonnant de bonheur. Il avait rencontré Laure abritée sous un arbre en fleurs que le vent secouait sur sa tête. A la vue de son idole lui apparaissant ainsi, comme au milieu d'un nuage de blancs pétales, comme à travers les flocons d'une neige odorante, son imagination s'est exaltée; il a, sur cette poétique rencontre, composé l'un de ses plus beaux sonnets, et son ami va l'entendre le premier.

Montréal l'envoya au diable, lui et tous les amoureux qui pouvaient se repaître de mets semblables. Un projet lui était né, projet dont la réussite lui paraissait immanquable et qu'il s'étonnait de n'avoir pas conçu tout d'abord. Il se présenta au logis de messire Hugues de Sade, le mari de la belle Laure, s'étayant, pour être admis dans sa maison, de son titre de chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem et de la protection spéciale dont l'honorait le roi de Mayorque. Une fois admis, les occasions ne devaient pas lui manquer pour rencontrer Odette tout à son aise.

Messire Hugues s'étonna d'abord du sans-façon de ce visiteur, qui lui arrivait ainsi sans parrain et sans patron; puis, reconnaissant le compagnon fidèle du poëte, sa jalousie s'éveilla; il crut à quelque manœuvre secrète, et le reçut si froidement et de telle sorte, que Montréal, furieux, le quitta, jurant que de sa vie il ne rentrerait dans cette maison, sinon pour y mettre le feu.

Dans Avignon alors habitait aussi une de nos anciennes connaissances, maître Convennole le grammairien, qui devait y finir ses jours, soutenu

par les bienfaits de son élève bien-aimé, François Pétrarque.

Un matin que nos deux amis s'étaient rendus près de lui, la porte s'ouvrit et donna passage à un jeune cavalier en pourpoint noir, en manteau gris, coiffé de feutre et botté d'un cuir à boucles. Couvert encore de la poussière de la route, il arrivait tout frais à Avignon, et sa mule haletante soufflait dans la cour : c'était le troisième écolier de Carpentras, Nicolas Lorenzo. Établi notaire à Rome, il ne vise maintenant à rien moins qu'à être nommé notaire apostolique, et c'est à cet effet qu'il s'est rendu à la cour pontificale.

Convennole et Pétrarque se levèrent à son arrivée et l'embrassèrent tendrement ; Montréal ne bougea de place, et se contenta de lui faire un salut de la main : il avait encore sur le cœur le souvenir de leurs anciens débats.

Nicolas Lorenzo connaissait l'art d'exploiter ses amis à son bénéfice. Il se fit conduire par Pétrarque chez le cardinal Colonna, protecteur du poëte, et, quinze jours après, quand on ne le croyait occupé que de ses intérêts et de son bre-

vet de notaire apostolique, non sans surprise, ses anciens condisciples apprirent que le cardinal Colonna, qui l'avait pris en grande considération, vu ses talents et son éloquence, venait de le présenter chez messire Hugues de Sade, où il avait été courtoisement accueilli.

A cette nouvelle, Montréal jeta feu et flammes, et il se disposait à lui faire un mauvais parti, quand l'ordre lui vint d'accompagner à la cour du nouveau roi de France, Philippe de Valois, le roi de Mayorque, son maître.

Bon gré, mal gré, la rage au cœur, il lui fallut quitter Avignon, laissant auprès de la belle Cordière son éternel rival, à qui son absence devait si bien profiter!

En effet, Odette, que l'habitude de vivre en bon lieu avait mise à même d'apprécier mieux qu'elle ne l'avait fait autrefois la faconde de maître Nicolas, ne tarda pas à prêter doucement l'oreille à ses belles paroles. Celui-ci, adroit et rusé, savait à propos faire naître mille occasions de la rencontrer seule, ou d'échanger du moins quelques mots avec elle. Elle recommençait pour

lui ses doux rêves, tout en se disant cependant qu'avec un mari semblable, la prédiction de la juive ne pourrait jamais s'accomplir. Le moyen de penser que d'un notaire on puisse jamais faire un roi, voire même un prince! Mais, après tout, s'il parvenait à se faire nommer notaire apostolique, comme bien elle espérait, la condition n'était pas encore à dédaigner.

Une année passa, puis une autre, pendant lesquelles le futur notaire apostolique fit plusieurs voyages d'Italie en Provence pour hâter la réalisation des espérances qu'il avait fondées, d'une part sur le saint pontife, de l'autre sur la belle Cordière. Des deux côtés, cependant, si l'avenir lui présentait des chances favorables, le présent était stérile, et ne lui offrait rien qui pût satisfaire à sa double soif d'amour et d'ambition.

Un matin, comme Odette se tient à l'église près de sa maîtresse, et que, prosternée, elle adresse des prières, qui toutes sans doute ne sont pas dans son livre d'heures, une lettre glisse sous ses yeux, qui alors touchaient presque les mar-

chez de l'autel, et le messager inconnu, mystérieux, disparaît.

Rentrée au logis, Odette s'enferme, et, le cœur battant à triple mesure, elle déroule cette épître par laquelle Nicolas Lorenzo lui apprend que les obstacles jusqu'alors opposés à leur union n'existent plus : avant peu, il sera près d'elle avec les étoffes et les joyaux qu'il lui destine. Il a l'espérance que le cardinal Colonna lui-même, son protecteur et son compatriote, leur donnera la bénédiction nuptiale.

A cette annonce si pompeuse et si positive, le cœur d'Odette s'ouvre à une joie immodérée. Mais après quinze jours d'attente vaine, au lieu de l'épouseur, c'est un nouveau message qui lui arrive. Nicolas est retenu à Rome pour sa mère, grièvement malade. Avant de mourir, la digne femme veut voir sa future bru pour la bénir. C'est donc Odette qui doit faire le voyage, si l'amour du fils lui est cher, si les dernières volontés d'une mourante sont sacrées pour elle. L'homme qui lui a remis le double message se chargera de l'accompagner en route, de veiller sur elle, et

ne la quittera que pour la laisser sous la protection de sa nouvelle mère.

L'épître, longuement développée, tournée avec cet art profond, cette dialectique passionnée que possédait le Romain, jeta d'abord Odette dans l'indécision et la perplexité. A force de la relire, comme elle avait fait de l'autre, la conviction lui vint. N'était-ce point cruauté que de résister aux supplications d'un époux, à la demande d'un fils? D'ailleurs, elle, pauvre servante, n'osera-t-elle rien pour celui qui ne craint pas de l'élever jusqu'à lui? Si elle a rêvé plus haut, doit-il en être responsable, et l'amour dont il lui donne si forte preuve en est-il moins dévoué et méritoire?

Elle a résolu d'en parler dès le lendemain à sa dame et noble bienfaitrice; mais le lendemain, dès l'aube, toute la maison de Sade, celle de Noves, et vingt autres des mieux famées d'Avignon, sont en rumeur de fête. Déjà la belle Laure est sur sa haquenée, richement caparaçonnée et blasonnée d'une étoile à huit rayons. Son mari et d'autres cavaliers, des premières familles de Provence, se disposent à lui faire escorte. Par faveur

spéciale, Odette est de la partie, et doit trouver place dans un chariot couvert. Au milieu des embarras, des affaires et des plaisirs de cette grande journée, peut-elle entretenir sa maîtresse de ses projets de mariage et de départ? Elle l'espère, toutefois.

On s'est mis en marche, traversant la ville et recrutant çà et là de nouveaux compagnons et de nouvelles compagnes de voyage. Le peuple, qui connaît le but de cette chevauchée, se met aux portes et applaudit en la voyant passer. A peine hors des faubourgs, la bande grossit encore de dames et de chevaliers venus des châteaux environnants.

Où tend ce noble et brillant pèlerinage? Qui donc préoccupe si vivement toute cette fine fleur de chevalerie, toutes ces beautés, perles précieuses de la contrée? Je l'ai dit; dans la ville pontificale d'Avignon, comme dans le comtat Venaissin, comme dans le reste de la Provence, les hautes questions d'amour et de galanterie étaient traitées avec une importance telle, que le peuple lui-même s'émouvait à la discussion, et

souvent y prenait part dans ses causeries de la *vesprée.*

Au milieu de cette époque rude et barbare, où la puissance politique, mal assise encore, sentait le sol s'ébranler sous elle ; où chacun pour soutenir son droit en appelait à l'Église, à la guerre, à la violence, jamais à la raison ; où le brigandage s'organisait avec régularité de ville à ville, de château à château ; où tant de crimes enfin passaient inaperçus, ou du moins impunis, des fautes, à nos yeux bien légères aujourd'hui, trouvaient leur châtiment. La galanterie avait son code, et malheur à qui osait enfreindre un seul de ses articles !

Dès le douzième siècle, une cour d'amour, *cour plénière et ouverte, ornée de nobles dames et de chevaliers du pays*, avait été instituée en Provence, sous la haute protection de la famille de Baux.

Une seconde lui a succédé : c'est la souveraine cour *des Dames de Romanin*, d'où ressortissent celles de Signes, de Die, de Pierre-Feu, de Tarascon, et dont la présidente n'est autre que

l'illustre Estéphanette de Gantelme, tante de Laure. Là se discutent, avec toute l'afféterie, la mignardise des plaidoyers de boudoirs et de ruelles, les hautes questions soumises à ces juges d'espèce à part, qui ne portent l'hermine que sur leur corsage; là se rédigent, en bonne et due forme, sous la plume d'un clerc, les arrêts qui doivent atteindre les amoureux félons, convaincus de foi mentie; arrêts exécutoires dans le plus bref délai, et qui ferment devant le condamné, soit pour un temps, soit pour jamais, toutes avenues conduisant au logis des dames dignes de ce nom. Hâtons-nous de le dire cependant, les *plaids sous l'ormel*, ces graves débats devant le *prince du Puy vert*, le *prévôt de l'Aubépine*, le *sénéchal des Églantiers*, tous officiers du *parlement des dames*, contribuèrent pour leur part à la civilisation précoce de la Provence.

Les troubadours, et les institutions nées d'eux, aidèrent à tempérer la violence des mœurs; ils imprimèrent à la France et à l'Italie, avec l'aide des croisades, ce mouvement littéraire et régénérateur que les fuyards de Constantinople, sous

un siècle entier de pédantisme, éteignirent plutôt qu'ils ne l'avivèrent. Ce qui maintenant nous paraît puéril et ridicule, pourrait bien avoir été alors une des causes premières de cet état de perfectionnement indéfini qui nous rend aujourd'hui si fiers de nous-mêmes, et parfois si injustes envers ceux-là à qui nous le devons.

Quoi qu'il en soit, c'est à la Cour d'Amour, c'est près d'Estéphanette de Gantelme que se rend maintenant, par cette belle journée de clair soleil, la noble caravane.

Le château de Romanin a vu lever son pont-levis sur le dernier des invités; l'entrée en est désormais interdite aux profanes, quoique le premier jour ne soit consacré qu'à l'examen préliminaire des causes soumises à la cour. Le lendemain comparaîtront les parties citées devant le tribunal, et, la messe entendue en commun, chacun songera à ses fonctions de rapporteur ou de juge.

Certes, si jamais la beauté, le talent, la noblesse, ont concouru à l'illustration d'une cour de justice, ce fut ce jour-là, à Romanin. Sans parler des gens d'église et des hauts bourgeois, qui,

décorés de la ceinture militaire tout aussi bien que les chevaliers, vivaient avec ces derniers sur un pied de parfaite égalité, nous citerons, parmi les plus nobles et les plus illustres, Hélion de Villeneuve, viguier de Marseille, nouvellement arrivé d'Italie, où il a commandé les armées du roi Robert; son fils Arnauld IV, qui devait plus tard mériter le surnom de Grand, au service de la reine Jeanne de Naples, petite-fille du roi Robert.

Après eux venaient le baron d'Agoult, grand sénéchal de Provence, mais moins fier de ce titre que de sa descendance du célèbre Guillaume d'Agoult, lequel avait été, en vers et en chansons, le rival de Thibaud, comte de Champagne; le seigneur de Blacas, Pierre Boniface, Bernard de Parasols, tous trois chevaliers, tous trois poëtes, et tous trois soutenant dignement leur double qualité.

Parmi les plus belles conseillères, on distinguait Blanche de Pontevez, surnommée *Blanche-Fleur*, Brillande d'Agoult, Huguette de Sabran-Forcalquier, Amable de Villeneuve, Douce de

Moustier, Rixande de Puyvert, la marquise de Saluces, la vicomtesse de Tallard, Antoinette de Cadenet, et Isoarde de Roquefeuille ; telles étaient celles qui, avec Laure de Sade, eussent reçu des mandats pour comparoir, au lieu d'en envoyer, s'il s'était agi, non de punir la médisance et la tromperie, mais de donner un prix à la plus belle.

Revêtues des habillements dont elles avaient eu soin de se munir pour entrer en fonctions, les unes, c'étaient les plus jeunes, portaient par-dessus leur robe un surcot qui leur couvrait modestement la poitrine, et remontait jusqu'au cou : leurs blanches mains se dérobaient sous des gants de soie, brodés à leurs armes ; une aumônière de velours, un chapelet de jayet, pendaient à leur ceinture, et, selon l'usage d'alors, et d'après les priviléges de leur naissance, une couronne d'argent encadrait leur front pur et gracieux.

Les autres, les matrones pour la plupart, au nombre desquelles figurait la dame Estéphanette de Gantelme, se montraient vêtues de

robes vertes ou amaranthes, coupées à la *grand'-gore*, c'est-à-dire découvrant amplement la poitrine. Pouvoir se montrer en dame *gorière* était aussi, à cette époque, faire preuve de noblesse. Elles avaient pour coiffure le *hennin*, haut bonnet pyramidal, derrière lequel descendait un voile, et les perles et les pierreries brillaient à leurs colliers et jusque dans leurs cheveux.

C'est dans cet équipage que, après avoir pris de nouveau connaissance du règlement, s'être instruites de la nature des causes à juger pour le lendemain, elles allèrent toutes, en compagnie de leurs cavaliers, visiter les salles, les terrasses et les courtils du château, pour faire honneur à leur hôtesse.

En parcourant les remparts, tournant les yeux vers le bourg de Romanin qui s'étendait au-dessous d'eux, Amable de Villeneuve, la première, fit remarquer à ses compagnes un amas assez considérable d'hommes à longues capes et à larges chapeaux, d'une tournure étrange et sinistre, qui se tenaient sur la place du marché, de-

vant les quelques échoppes que venaient d'y construire des marchands...

Mais de quoi pouvaient donc tant s'effrayer ces jolies peureuses? Ne se trouvaient-elles pas là, bien protégées par des remparts, par des fossés, par un pont-levis, et surtout par le courage et le dévouement éprouvés des nobles seigneurs, voire même des bons bourgeois qui les entouraient?

Elles n'y songèrent plus.

. . . .

Des voyageurs arrivés devant l'entrée principale du château ont fait retentir leur cor. Au *qui-vive* de l'homme chargé de la garde du pont-levis, ils répondent en arborant une bannière sur laquelle se lisent ces mots : *Consistoire du beau Verger*. Ce sont les sept mainteneurs de la gaie science de Toulouse, institution poétique qui, sous le nom de Jeux Floraux, devait se prolonger si longtemps, grâce aux bienfaits de Clémence Isaure.

Malgré la distance, bravant la fatigue et les périls même de la route, car depuis quelque

temps des bandes de malfaiteurs se sont montrées du côté de Nîmes et de Montpellier, ils viennent assister aux nouvelles séances de la Cour d'Amour, et ils arrivent à jour fixe.

Estéphanette de Gantelme, avec sa suite, s'empresse d'aller à la rencontre de ces dignes hôtes, dont la plupart sont connus d'elle, et estimés comme ils le méritent : leur présence la comble de joie et d'orgueil, et lui fait présager quel éclat doit environner ces glorieuses assises auxquelles elle va présider. Une nouvelle surprise de ce genre lui était encore réservée.

A peine venait-on de quitter la salle où le souper avait été servi sur plusieurs tables, vu le nombre des convives, qu'un bruit de *tabourins* se fit entendre au dehors, et l'on apprit que les quatre *Mamons* de la ville d'Aix, leur chef en tête, tous vêtus de jaune et de rouge, ainsi que l'exige l'ordonnance des syndics, demandaient gîte et réconfort, désirant, en leur qualité de poëtes, assister aux solennités du lendemain.

Les Mamons, rimeurs satiriques, nommés d'office et payés par la municipalité d'Aix, étaient

de simples artisans, sans instruction aucune, chargés de faire justice par leurs chansons des délits que la loi ne pouvait atteindre. Si un ménage querelleur troublait par ses cris le repos des voisins ; si une jeune fille, par trop frisquette, s'en laissait conter par deux amoureux à la fois ; si un jeune garçon, pris d'ambition, courtisait une vieille, douée seulement à ses yeux de terres ou de rentes, les Mamons se présentaient au logis des délinquants, lesquels étaient bien forcés de leur ouvrir la porte et de les entendre sans souffler mot, car si refus leur était fait de les recevoir, c'est dans la rue alors, sur les places publiques, au milieu d'un cortége affriandé par le scandale, qu'ils poursuivaient les coupables, et leur sanglaient à la face leurs vers moqueurs et grossiers.

A une époque où la licence de la presse ne pouvait exister encore, et pour cause, les magistrats eux-mêmes avaient cru devoir, dans l'intérêt des mœurs, créer l'abus de la parole (1).

(1) Il est vrai que, dans ce cas, le créer c'était le régler. Les Mamons recevaient une subvention.

La dame de Romanin, quoique flattée de voir les Mamons eux-mêmes accourir à son appel, ne crut pas devoir, pour le moment, les admettre dans sa société, toute composée de clergie et de chevalerie. Ils n'avaient demandé que le gîte et le réconfort ; elle leur fit porter un grand bassin plein de viandes diverses, entourées d'herbes aromatiques, du vin autant qu'ils en pouvaient boire sans arriver jusqu'à l'ivresse. Comme les lits commençaient à manquer, quoique les autres invités dussent coucher deux, trois, et même quatre sous la même couverture, on donna pour abri à ces derniers venus une grange, les laissant libres de se composer, au moyen du foin et de la paille, une litière autant épaisse et douce qu'ils le voudraient ou le pourraient. En outre, le valet chargé de les servir leur remit, de la part de leur généreuse hôtesse, douze écus d'argent, quatre pour le chef, deux pour chacun de ses acolytes.

Toutes choses ainsi ordonnées, Estéphanette de Gantelme a rejoint sa compagnie dans une grande chambre éclairée à la bougie de senteur,

car le soir est venu. Bientôt un page se présente, portant à la main un rameau de buis, orné de rubans, et, *de la part des dames*, il l'offre au seigneur de Blacas.

Au milieu de la rumeur de satisfaction qui éclate, le poëte gentilhomme se lève et débite des vers de circonstance sur les Cours d'Amour, vers où chacun des assistants trouve un éloge à son adresse, et que chacun applaudit par conséquent.

Son rôle terminé, le seigneur de Blacas, après avoir, d'un coup d'œil, consulté l'assemblée, dépose le rameau enrubané entre les mains de Pierre Boniface.

Celui-ci, s'étant recueilli quelque temps, prend d'abord la parole en prose humble. « Pardon, dit-il, mesdames ; en langue provençale, je trouverais trop bien ici mes maîtres. » Et il adressa un salut courtois au seigneur de Blacas, puis ensuite à Bernard de Parasols. « Mais, reprit-il, la langue italienne m'est familière aussi, comme à la plupart d'entre vous, et quoique peu façonnée encore aux muses, elle me fournira peut-être

quelque chose digne de l'auguste aréopage qui m'écoute. »

Avec âme alors, avec chaleur, d'une voix douce et pénétrante, il dit plusieurs sonnets qui remplirent tout l'auditoire d'attendrissement et d'admiration. Il ne s'agissait cependant que d'un pauvre amant qui, malgré plusieurs années de constance et de résignation, ne pouvait obtenir de sa dame que des regards glacés, des airs dédaigneux, et à peine un sourire deux fois l'an. Cette pensée revenait sans cesse, mais avec une forme si gracieuse et si inattendue qu'elle en semblait nouvelle. Le dernier sonnet surtout fit partir un cri de toutes les bouches, une larme de tous les yeux. Cette fois le poëte avait varié son motif. Son chant d'amour et de douleur s'était exhalé en voyant des lavandières laver au bord du fleuve le linge de sa bien-aimée, et de ce sujet, si misérable en apparence, un chef-d'œuvre était sorti.

Quand l'émotion se fut calmée, que les applaudissements frénétiques eurent cessé de se faire entendre : « Pardon encore, mesdames,

reprit Pierre Boniface; mais je vous dois une explication. Le troubadour Fabre d'Uzès fut autrefois, par un arrêt de votre cour, condamné à la flagellation pour s'être approprié l'œuvre d'un autre. Je ne veux pas, comme lui, me rendre, devant vous, coupable d'un tel crime. Je déclare donc ici hautement que les vers que je viens de prosodier tant bien que mal devant vous, et pour lesquels, de grand cœur, je joins mes applaudissements aux vôtres, ne sont pas de moi, et n'ont pour unique auteur que mon maître et mon ami, François Pétrarque d'Arezzo! »

A cette annonce imprévue, tous les regards se tournent spontanément vers la belle Laure, qui, ne sachant comment déguiser son trouble, prend à part le petit page et le charge d'aller remettre le rameau de buis à Bernard de Parasols.

Dans ces doux passe-temps, l'heure s'écoulait; le couvre-feu avait déjà sonné au village de Romanin, et nul au château ne songeait encore à se retirer, quand un bruit effroyable s'y fait entendre.

Comme si un vent furieux se fût déchaîné tout à coup, les portes s'ouvrent, se ferment violemment, avec un craquement sourd et prolongé. Par un élan unanime, l'assemblée entière se lève. Les deux Villeneuve, les premiers, font un mouvement pour se précipiter hors de la salle, afin de connaître la cause de ce vacarme, quand, près de franchir le seuil, ils s'arrêtent. Le gardien du pont-levis, pâle, sanglant, hérissé, ses vêtements en lambeaux, s'avance en chancelant au milieu de tous. Il veut articuler quelques mots; un râlement entrecoupé seul s'échappe de sa poitrine; ses yeux se ferment, ses membres s'agitent sous un frisson convulsif; il tombe à la renverse, laissant voir à son cou l'horrible entaille béante par laquelle sa vie vient de s'échapper.

Les écuyers du baron d'Agoult arrivent aussitôt. « Vite! vite! alerte! s'écrient-ils; le pont du donjon est resté libre, et l'on peut se frayer un passage de ce côté; les autres abords du château sont tous au pouvoir de ces chiens, de ces mécréants! « Et ils jettent sur le parquet, encore jonché de fleurs et de verdure, un faisceau d'ar-

mes, dont ils se sont munis à la hâte. Prêtres, bourgeois ou chevaliers, les hommes s'en emparent, et plaçant les dames au milieu d'eux, tout en adressant aux écuyers mille interpellations confuses sur les ennemis auxquels ils ont affaire, ils se dirigent vers les cours, marchant serrés, les yeux aux aguets, l'arme au poing.

Une flèche, décochée par un bandit caché dans l'obscurité, après avoir enlevé le voile qui couvrait la tête d'Amable de Villeneuve, va percer le bras de Bernard de Parasols. « Par saint Jean! dit le poëte chevalier, toujours commandant à son esprit malgré le péril, merci au bandit qui, avec la blessure, m'envoie si douce compresse; je conserverai longtemps la cicatrice, sans doute, mais le voile aussi! »

Ils atteignent enfin le donjon, et à peine y sont-ils en sûreté, que l'homme qui avait envoyé la flèche, sortant de sa cachette, s'approcha. « Dame de Romanin, cria-t-il alors, recevez nos remercîments et tenez-vous pour glorieuse : non-seulement vous avez aujourd'hui donné généreuse hospitalité à des clercs et à des chevaliers, aux

Mainteneurs du Gai Savoir et aux Mamons, mais aussi à la joyeuse bande des Vieux-Pastoureaux ! »

A la faible clarté du ciel, ceux du donjon reconnurent, à son vêtement bariolé de rouge et de jaune, le chef prétendu des Mamons d'Aix.

C'est, en effet, sous ce costume que cinq brigands se sont introduits dans le château, dont ils ont livré l'entrée aux autres, après avoir surpris et frappé à mort le gardien du pont-levis.

Pendant que ces événements se passaient, Odette, retirée dans la chambre où elle attendait sa maîtresse, toujours obsédée par sa même pensée, rêvant à Nicolas Lorenzo et à la vie nouvelle qui l'attendait à Rome, s'irritait d'impatience en ne voyant point la belle Laure de Sade arriver. Certain bruit alors, loin de l'effrayer, fit naître en elle un sentiment de satisfaction. Des pas lourds et pesants résonnaient dans les corridors, et, quoique le côté qu'elle occupait fût exclusivement réservé aux dames, elle s'expliquait ces pas en se disant que sans doute quelques-uns des galants seigneurs faisaient la conduite à leurs femmes, quand elle entendit la voix étouffée et

balbutiante d'une chambrière répéter : « Grâce! pitié! pitié!... » Puis la voix lamenteuse s'approchant de plus en plus, ajouta : « Celle que vous cherchez, seigneur soldat, c'est là qu'elle loge. »

Dans cet instant, le bruit redoubla, d'horribles clameurs remplirent le château ; les valets fuyaient de tous côtés en poussant des cris de détresse. Odette vit sa porte s'ouvrir ; un homme entra. Elle songea d'abord à se jeter à ses genoux et à lui crier à son tour : « Pitié ! pitié ! » Mais cet homme, c'était Montréal ; elle le reconnut et s'évanouit. Quand elle revint à elle, un crime était consommé : où l'amour ne pouvait, la violence avait prévalu.

A cet endroit de son récit, la belle Cordière s'interrompant, évitant le regard de Taddeo, cacha entre ses mains son front couvert de rougeur.

FIN DU PREMIER VOLUME.

HISTOIRE

DE

LA BELLE CORDIÈRE

ET

DE SES TROIS AMOUREUX

PAR X.-B. SAINTINE.

—

TOME II.

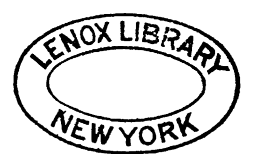
BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN ET Ce.

—

1844



Odette et Jeanne.

IX

A partir du jour où cette invasion subite de bandits termina si brusquement les assises de Romanin, l'histoire de la belle Cordière n'avait plus été que la conséquence de celle de Guillaume de Montréal.

Celui-ci, après avoir accompagné Jacques de Mayorque à la cour de France, apprenant que la guerre s'émouvait du côté du Nord, avait obtenu de son maître la permission d'aller rejoindre les drapeaux du roi de Hongrie.

Dans le siècle précédent, Charles II d'Anjou,

dit le Boiteux, s'était vu, par droit d'héritage et par alliance, possesseur à la fois du comté de Provence et des royaumes de Naples et de Hongrie. Aujourd'hui, son fils Robert, déjà vieux, gouvernait Naples et la Provence ; son petit-fils Charobert, la Hongrie. Ce fut donc près de ce dernier que Montréal se rendit. Pendant trois ans, il se signala par de tels actes de bravoure expérimentée, de témérité sagace, que Charobert, par un honneur insigne, lui confia la garde de ses deux fils, Louis et André, afin que ces deux jeunes princes, encore adolescents, fissent près de lui leur apprentissage des armes.

Mais cette distinction excitait contre Montréal la haine et la jalousie des seigneurs hongrois, qui bientôt ne tardèrent pas à lui en donner des preuves publiquement, par des menaces ou des railleries. Aux railleries Montréal répondit par des injures ; aux menaces, par des coups d'épée.

Le roi crut se montrer généreux envers lui en le renvoyant de ses États sain et sauf, mais sans accorder à ses services la plus minime des récompenses.

Irrité, dépité, maudissant la Hongrie, ses grands seigneurs et son souverain, notre chevalier s'orienta vers la France, et les projets qu'il caressa durant sa route eurent bientôt effacé le souvenir de ses mésaventures. Ils allait d'abord rejoindre son père afin de remonter ses finances. Une fois sur un bon pied de gentilhomme, il irait demander un commandement au roi Robert ou au pape; à nul autre! car, autant que faire se pourrait, il désirait séjourner en Provence, où l'attirait encore cet amour obstiné que le temps n'avait pu vaincre.

Arrivé dans sa ville natale, il apprit la mort de son père. Celui-ci avait partagé ses biens entre ses deux autres fils, nés d'un second lit; le roi Robert était à Naples, où il présidait aux fiançailles de son petit neveu André et de sa petite-fille Jeanne. Quant au pape, pour élever la prétention d'entrer à son service, avec titre et office, il fallait, avant tout, déposer cent écus d'or entre les mains du trésorier de la daterie. Débouté ainsi de toutes ses espérances, Montréal, sous la malédiction déjà lancée par lui contre la

Hongrie et son souverain, est tenté de faire passer à la Provence, l'État d'Avignon, le roi Robert, le pape, et jusqu'à son père lui-même, mort si mal à propos.

Une seule douce lueur lui reste dans l'esprit : il va revoir Pétrarque, il va revoir Odette ! Il court au logement du poëte : celui-ci n'habite plus Avignon, mais Vaucluse, à six lieues, du côté de la Durance, aux sources de la Sorgue. Sa première pensée est de s'y rendre sur-le-champ ; mais une autre pensée, plus puissante, jette celle-là de côté. Il veut auparavant réjouir ses yeux de l'aspect de la belle Cordière. Il la guette, il la cherche ; il la trouve enfin, comme naguère. à la promenade des remparts, toujours en compagnie de sa dame. Odette s'est-elle déjà aperçue de sa présence ? Il l'ignore, il en doute, il l'espère ! car sur les traits de la Cordière un gracieux sourire a passé ; une douce préoccupation a semblé s'emparer d'elle. Pourquoi n'en serait-il pas l'objet ? Quelle femme peut être insensible à un amour qui résiste à trois années d'absence, surtout lorsque cet amour part d'un

homme qui n'est plus sans quelque illustration?

Le cœur et l'esprit réconfortés, Montréal regagne son hôtellerie, désireux de souper, et de bien souper, car son imagination est en fête maintenant. Dans la disposition où il se trouve, grâce à ses nouvelles idées, il lui fâche même de ne pas avoir un compagnon. Ne s'en servît-il que pour se mettre au courant des petits événements survenus dans Avignon durant son absence, il payera double écot bien volontiers.

Il parcourt donc les divers groupes qui peuplent la grande salle commune de l'*ostel*. Ici des pèlerins, des colporteurs, des porte-balles, des patenôtriers, partis de vingt villes différentes pour quémander des indulgences, vendre leur marchandise ou faire bénir par le pape leurs chapelets et leurs scapulaires, ne causaient que des affaires de l'Église : Montréal passa. Plus loin, un autre groupe, composé de gens de métier, discutait la place que devait occuper chaque corporation à la procession prochaine : il passa encore. Enfin, dans un troisième cercle, un peu mieux nippé, où la plume surmontait le chape-

balbutiante d'une chambrière répéter : « Grâce! pitié! pitié!... » Puis la voix lamenteuse s'approchant de plus en plus, ajouta : « Celle que vous cherchez, seigneur soldat, c'est là qu'elle loge. »

Dans cet instant, le bruit redoubla, d'horribles clameurs remplirent le château ; les valets fuyaient de tous côtés en poussant des cris de détresse. Odette vit sa porte s'ouvrir ; un homme entra. Elle songea d'abord à se jeter à ses genoux et à lui crier à son tour : « Pitié ! pitié ! » Mais cet homme, c'était Montréal ; elle le reconnut et s'évanouit. Quand elle revint à elle, un crime était consommé : où l'amour ne pouvait, la violence avait prévalu.

A cet endroit de son récit, la belle Cordière s'interrompant, évitant le regard de Taddeo, cacha entre ses mains son front couvert de rougeur.

FIN DU PREMIER VOLUME.

HISTOIRE

DE

LA BELLE CORDIÈRE

ET

DE SES TROIS AMOUREUX

PAR X.-B. SAINTINE.

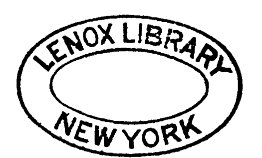
TOME II.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN ET Ce.

1844



Odette et Jeanne.

cien professeur. L'un ne jouit que d'une fortune médiocre, et partage le peu qu'il a avec l'autre, qui ne possède rien. Espérer en eux serait folie et lâcheté, car je les connais ; ils seraient capables de faire plus qu'ils ne peuvent. Ce moyen, écartez-le donc ; je n'y souscris pas. Mais il me reste deux propositions à vous faire ; si aucune des deux ne vous va, n'attendez pas la huitaine, finissez-en avec moi sur-le-champ ; peu m'importe ! Je ne vous demanderai que le temps de faire ma prière et de me confesser à l'un de vous, faute de mieux, puisque notre sainte mère l'Église, dans les circonstances critiques et pressantes, veut bien se contenter d'une confession pareille. »

Le chevalier leur tenait ce discours, non plus près du bois de la Colombière, mais dans un endroit où il avait été transporté après sa capture. C'était une cavée située au milieu des montagnes et loin de tout chemin abordable. Les bandits, en l'entendant, se regardaient les uns les autres d'un air étonné. L'insouciance du prisonnier devant un danger qu'il n'ignorait point, son air

franc et délibéré, leur disaient qu'ils n'avaient point affaire à un homme d'une trempe commune, et, rangés en cercle autour de lui, tous lui prêtaient attention.

Sommé de s'expliquer sur sa double proposition, Montréal reprit : « On ne peut en bonne justice demander à chacun que ce qu'il est en son pouvoir de donner. C'est la loi de Dieu, et même la loi féodale : ainsi, pour les impôts et péages, on exige de la mendiante une révérence seulement, du moine une bénédiction, du jongleur une chanson ou une cabriole, de chacun parmi les pauvres enfin un tour de son métier. Moi, quoique appartenant un peu à l'Église, je suis soldat avant tout ; vous, quoique larrons, vous êtes braves sans doute. Voici donc ce que je vous offre d'abord pour mon rachat. Vous me rendrez mon épée, et, tous autant que vous êtes, vous pourrez tour à tour vous présenter devant moi comme adversaires. Notez que c'est grand honneur pour votre compagnie ; car je suis chevalier de Saint-Jean, et vous n'êtes, vous, que des chevaliers de grande route. Si je succombe,

vous me jetterez dans le ravin en faisant rouler sur mon corps des cailloux, et tout sera dit; mais si je parviens à en tuer trois d'entre vous, dès ce moment, blessé ou non, je suis libre! L'affaire vous convient-elle ainsi? »

Une rumeur menaçante éclata après ces paroles, que plusieurs de la bande interprétèrent dans le sens d'une moquerie, quoique le prisonnier eût de bonne foi et de franc jeu songé à ce singulier arrangement. Un de ceux qui l'approchaient le plus le frappa même du pommeau de son épée; Montréal, toujours garrotté, lui cracha à la figure. Le tumulte redoubla, tous se levèrent en vociférant, et c'en était fait du frère de Saint-Jean de Jérusalem, s'il n'eût aussitôt, formulant sa seconde proposition, élevé la voix plus haut qu'eux et crié : « J'offre cent écus d'or pour ma rançon! »

A ces mots, le silence se rétablit comme par enchantement; les poignards levés sur sa tête restèrent un instant suspendus, puis rentrèrent l'un après l'autre dans leur gaîne, au bruit d'un murmure décroissant.

« Voici mes conditions, poursuivit Montréal, sans témoigner plus de trouble et de crainte qu'auparavant : « Ces cent écus d'or, si je les avais possédés, j'aurais sans doute aujourd'hui un commandement dans les troupes de l'Église Par saint Guillaume, mon patron, au lieu de servir le pape, c'est vous que je servirai ! Chacun ici doit avoir le bénéfice de son droit de prise, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! je m'engage, sur mon honneur de gentilhomme, à rester au milieu de vous, à vous aider, à vous seconder dans vos entreprises, jusqu'au jour où ma part à moi se montera à la somme que je vous alloue d'avance. Jusque-là, je vous prête serment d'allégeance, je consens à vous suivre, à vous obéir, à partager votre bonne et mauvaise fortune, voire même, si le cas échoit, à me faire pendre comme un simple larron, sans vous renier, sans dire mot pour réclamer le privilége de ma naissance ! Maintenant, décidez ! »

Les bandits se retirèrent à l'écart durant un quart d'heure ; puis, le conciliabule tenu, leur chef revint vers Montréal, dénoua les cordes qui

le retenaient, et lui dit : « Songe à ton serment ! Dès ce moment, tu prends place parmi les Vieux Pastoureaux ! »

Telle était la qualification de ces bandes, qualification empruntée à cette multitude sans frein et sans lois, qui, vers le commencement du siècle, sous prétexte de croisade, s'était répandue dans diverses provinces de la France, comme un essaim de sauterelles, pillant, ravageant tout sur son passage.

Le chef de ces Vieux Pastoureaux, Jean Renaud, ancien receveur des tailles à Marseille, chassé, non sans avoir été préalablement fouetté en place publique, pour crime de prévarication, était ce même homme qui, dans la troupe de *Frà-Moriale*, exerçait encore des fonctions à peu près semblables, sous le surnom de *l'Archevêque*. *Maille-de-Fer* et *Barbuquet* faisaient aussi partie de cette bande qui, dix ans plus tard, après avoir changé de chef et de dénomination, après mille accroissements successifs, devait devenir la Grande Compagnie d'aventure.

Depuis quinze jours à peine Montréal s'y est

incorporé volontairement pour le rachat de sa liberté, lorsque le bruit lui arrive des cérémonies qui vont avoir lieu à Romanin. Il ne doute pas que Laure de Sade n'y figure près de sa tante Estéphanette, et qu'Odette n'y suive sa maîtresse. L'idée d'une triple vengeance contre Lorenzo, son éternel rival, contre messire de Sade, qui a refusé de l'admettre chez lui, et surtout contre la belle et dédaigneuse Cordière, lui entre aussitôt dans l'esprit. Son projet est formé, projet audacieux qu'il communique à ses nouveaux compagnons, sans leur faire part, bien entendu, des motifs qui le lui ont inspiré, mais en leur exaltant les résultats fructueux de l'entreprise.

Quelques-uns s'effrayent d'un pareil coup de main; il les rassure, il les ranime. Il prévoit, il combat, il surmonte toutes les difficultés.

C'est ainsi qu'entraîné par son caractère ardent et aventureux, aigri, dépravé par l'injustice et le malheur, poussé par la haine, par l'amour, il s'introduit avec le pillage et l'incendie dans ce château, dernier asile des nobles

croyances, lui, gentilhomme ! C'est ainsi qu'au milieu d'un ramas de voleurs et d'assassins, il se présente devant l'objet aimé, et que, par un acte de brutalité lâche et féroce, il lui impose sa tendresse, lui chevalier de Saint-Jean, lui soldat de l'église militante !

A la nuit noire, abandonnant le château à moitié dévasté, une partie de la troupe s'était encore ruée sur le bourg, où les étalages des marchands forains avaiént à l'avance alléché leur cupidité. Dès le lendemain, des juifs et des Lombards, apostés dans les îles de la Camargue, échangeaient ces richesses contre de bons florins, emportaient le tout dans leurs barques, et de cette grande curée il ne restait plus de vestiges sur la terre provençale.

Montréal ne réclama point sa part du butin ; il se l'était faite. Odette était sa prisonnière. Paralysée dans toute tentative d'évasion par un simple ruban qui lui attachait les pieds l'un à l'autre, elle voyageait en croupe derrière lui, rêveuse, dolente, et pleurant sur ses beaux projets de la veille.

De son côté, l'apprenti voleur ne laissait pas que de se livrer à de fâcheuses réflexions. Sous les yeux de sa belle Cordière, il rougissait de son nouveau métier ; il s'irritait de n'avoir à combattre que contre des hommes isolés ou contre des marchands, à peine défendus par leurs archers d'escorte, qui souvent prenaient part eux-mêmes au pillage de la caravane.

Une occasion se présenta de changer cette situation, ou du moins de la revêtir de quelque noblesse.

Le sac de Romanin a d'abord produit dans la contrée une sorte de stupeur inerte; mais bientôt, quittant le donjon où ils s'étaient enfermés, le baron d'Agoult, Hélion de Villeneuve, le sire de Blacas, tous enfin, après avoir mis leurs dames en sûreté, secondés par leurs vassaux, par les gardes des prévôtés, par les compagnies d'arbalétriers des villes environnantes, battent la campagne de tous côtés, à la poursuite des bandits.

Quoique ceux-ci, s'écartant des bords de la Durance, se fussent déjà retirés vers les rives du Verdon, entre Digne et Draguignan, intimidés

par cette chasse générale, ils crurent devoir se diviser momentanément et gagner les Alpes par petits détachements.

Arrivé au rendez-vous l'un des premiers, Montréal y fit la rencontre d'une foule d'aventuriers suisses, allemands, français, provençaux, se rendant isolément dans les États ultramontains, pour y prendre du service. Il leur fit comprendre qu'en se réunissant et en se présentant comme une force déjà organisée, ils y obtiendraient des conditions plus favorables. Ils goûtèrent ses avis, et recrutèrent des compagnons dans tous les passages des Alpes. Lorsque Jean Renaud arriva avec le reste de sa bande, à la vue de ces hommes, presque tous jeunes, alertes, pleins de vigueur et d'espérance, il comprit qu'il valait peut-être mieux risquer de mourir sur un champ de bataille que sous une potence ; il comprit encore qu'un chef de voleurs, ancien receveur des tailles, ne suffisait plus pour commander cette nouvelle troupe. Il fallait un homme d'expérience, un homme habitué au commandement et au maniement des armes. Dans cette tourbe de mendiants et de lar-

rons, dans ce rebut de tous les métiers et de tous les pays, Montréal ne pouvait guère trouver de concurrent digne de lui être opposé. Ses guerres de Hongrie, son nom, son titre, son audace lui comptèrent, et il fut élu capitaine de la nouvelle compagnie des Quatre-Nations.

Il ne nous appartient pas de tracer ici une histoire complète de ce célèbre *condottiere*, histoire à faire, qui vaut d'être faite, et dont nos meilleurs biographes eux-mêmes n'ont cependant esquissé que quelques traits, sans se donner la peine d'aller la chercher dans les vieilles chroniques italiennes, où elle est enfouie encore (1).

Qu'il nous suffise de dire qu'après avoir combattu tantôt avec les Guelfes contre les Gibelins, tantôt avec les Gibelins contre les Guelfes, dénominations vaines alors et n'indiquant plus que certaines divisions, tracées par la haine, entre les principales familles de la Péninsule; après avoir, dans cette grande confusion politique de

(1) Jean et Mathieu Villani, ANNALES ECCLÉSIASTIQUES DE RAYNALDUS.—Dominique de Gravina, HISTOIRE DE BOLOGNE.—CHRONIQUE DE PISTOIE.—MÉMOIRE SUR PÉTRARQUE, etc.

l'Italie, assisté, aidé à la résurrection ou à l'écroulement d'une foule de républiques naines et de monarchies éphémères ; après avoir vu à la seule cour de Mastino della Scala, tyran de Parme et de Vérone, vingt-trois princes dépossédés, dont la plupart l'avaient été par lui, Montréal répudia soudainement son rôle de soldat mercenaire, de destructeur ou de bâtisseur de trônes aux ordres d'autrui. Une grande révolution s'accomplit dans ses idées. Quelle en fut la cause ?

Odette, subissant sa destinée, ne pouvant plus appartenir qu'à celui qui l'avait conquise si violemment, presque désarmée par les égards que lui témoignait son ravisseur, avait d'abord courbé la tête, s'efforçant d'ensevelir sous une froide résignation toutes ses douces espérances, dont rien jamais ne pouvait éclore ! Mais quand elle voit la fortune de Montréal grandir ; quand elle voit, sous la lance de ses soldats, les couronnes se briser ou rouler devant eux, comme un disque égaré qui devient la proie du plus agile ou du plus habile, une fois encore les prédictions de la juive lui reviennent à la mémoire ; les idées ambitieuses

lui renaissent au cœur! Bientôt le *condottiere,* en se rappelant avec elle les paroles de la prophétesse du pont de l'Ausson, subit peu à peu l'influence de ces mêmes idées. Il lui semble que ce rêve effacé de sa première jeunesse commence à s'accomplir. Dès ce moment, ses désirs, ses instincts, son caractère se modifient sous une impulsion régénératrice. Il croit à sa prédestination; dans cette croyance, et sous l'inspiration incessante de la belle Cordière, il se réforme, il s'améliore, il s'ennoblit; il respecte en lui ce sceau divin dont il se sent marqué, et dans ces bandes de pillards qu'il commande, il voit déjà l'armée, future conquérante du trône qu'il doit occuper un jour.

Ses soldats ne tardèrent pas à deviner la cause première du changement opéré en lui. Dès ce moment, Odette, que quelques-uns d'entre eux avaient accompagnée dans les montagnes, où elle allait recueillir des plantes, en consultant le cours des astres et les phâses de la lune, devint pour ces hommes grossiers et superstitieux une sorte de puissance mystérieuse, la nouvelle Égérie

d'un autre Numa. Ils la crurent en rapport avec les habitants des mondes mixtes qui servent de correspondants entre le ciel et la terre, et, pleins de confiance dans les connaissances astrologiques qu'ils lui supposaient, il se regardèrent, grâce à elle, comme désormais invincibles.

Leur croyance résista même au démenti que les événements vinrent bientôt lui donner.

Endoctrinés par Montréal, les chefs principaux des aventuriers allemands et français, las de combattre les uns contre les autres pour des intérêts qui leur sont étrangers, associent leurs forces et forment une grande confédération sous le nom de Compagnie de Saint-George. A l'imitation des anciennes bandes catalanes et aragonaises qui, au commencement du siècle, avaient été en Grèce et en Sardaigne se créer des souverainetés, ils ont résolu de s'établir en maîtres dans quelques parties de l'Italie septentrionale. Après des miracles de valeur, ils succombèrent dans la journée néfaste de Parabiago, durant laquelle les plaines du Milanais furent témoins de cinq combats successifs, acharnés.

Blessé, fugitif, poursuivi, Montréal se retira dans l'Apennin où, volontairement cette fois, Odette le suivit. Elle pansa ses blessures, calma ses regrets, lui rendit jusqu'à ses rêves ambitieux, et là, un matin, comme il s'éveillait près d'elle, abrité par une roche sous laquelle ils avaient passé la nuit, la main étendue vers le soleil levant, ce proscrit sans asile, ce chef sans soldats, lui jura que, dès que le bon destin reviendrait à lui, relevé de ses vœux, il la prendrait pour femme et lui donnerait en cadeau de noces une couronne de duchesse, tellement lourde de pierreries, qu'un page seul ne la pourrait porter.

Son bon destin était revenu; un tronçon, un lambeau de cet étendard brisé à Parabiago lui avaient suffi pour rallier non-seulement la plus grande part de ses anciens soldats, mais encore une foule d'autres mercenaires, dispersés par la captivité de leur plus illustre général (1). Montréal, ou plutôt *Frà-Moriale,* imposait la terreur autour de lui; une reine implorait sa protection;

(1) Lodrisio Visconti.

un roi puissant le chargeait des intérêts de sa vengeance ; dans aucun temps il n'avait vu sa fortune monter si haut, et cependant, oublieux en apparence de la sainte promesse faite à la Cordière, quand celle-ci essayait de la lui rappeler, il détournait la tête et gardait un silence obstiné.

De ce silence, de cet oubli, il fallait chercher l'explication dans les graves événements survenus alors dans le royaume de Naples.

Le vieux roi Robert était mort, laissant le trône à sa petite-fille, Jeanne. Le mariage de celle-ci avec le jeune André, son cousin, annonçait de prochains orages. Jeanne, belle, gracieuse, passionnée, amie des arts et des lettres, Française par l'esprit, Italienne par le cœur, n'avait pu s'habituer au caractère brusque et demi-sauvage du prince hongrois. Dans cette cour, où la civilisation de la Provence avait été transportée pour y mûrir sous les chauds rayons du soleil de Naples, André, par ses habitudes, par son langage, par son costume même, opposait un contraste vivant avec tout ce qui l'entourait.

Les Hongrois qui l'avaient suivi croyaient devoir prendre modèle sur lui, et leurs mœurs, leurs allures sarmates semblaient d'avance jeter une menace aux mœurs voluptueuses et corrompues des grands seigneurs napolitains. Deux partis distincts et tranchés existaient donc à la cour. La lutte ne pouvait tarder, lutte terrible et qui promettait d'être sanglante. Elle devait éclater, disait-on, lorsque le mari de la reine, qui ne portait encore que le titre de duc de Calabre, prendrait celui de roi, en accomplissant sa vingt-deuxième année. Ainsi l'avait décidé le testament de Robert. Mais André devait mourir duc de Calabre.

Une nuit, comme il se dispose à prendre sa place dans le lit de sa femme, on vient le prévenir que des nouvelles importantes sont arrivées, et que son conseil l'attend. A peine a-t-il fait quelques pas hors de la chambre de la reine, qu'un lacet de soie lui est jeté au cou, et il meurt étranglé.

On accusait de ce crime la reine, ses confidents, ses familiers et ses deux cousins, l'un,

Louis de Tarente, son amant, et l'autre, Charles de Duras, le mari de sa sœur. Ce dernier se justifia en poussant un cri de vengeance contre les meurtriers.

La nouvelle de cette royale catastrophe venue jusqu'à lui, Montréal s'émeut au souvenir de ce jeune prince, dont lui-même il a dirigé les premiers pas dans la carrière des armes ; aussitôt, s'associant comme vengeur à Charles de Duras, il consent que celui-ci soit la voix qui commande, et lui, Montréal, le bras qui frappe.

A son arrivée sous les murs de Naples, secondé par l'indignation du peuple et même par le grand justicier du royaume, Bertrand de Baux, il s'empare de Raimond de Catane, maréchal de la reine. Il ose ensuite se présenter devant le château de l'OEuf, habité par les principaux accusés et par la reine elle-même. Jeanne ordonne que les portes lui en soient ouvertes ; et comme, accompagné seulement de quelques-uns des siens, il parcourait le palais, au détour d'un sombre corridor, une femme effarée, entièrement vêtue de blanc, belle, mais de cette beauté qui inspire à

la fois le respect et l'amour, passe rapidement devant lui, traverse une étroite zone de lumière projetée par une lucarne en ogive, et elle disparaît aussitôt dans l'obscurité du corridor qu'il vient de quitter.

Depuis longtemps plus occupé de guerre que de galanterie, Montréal s'étonne d'éprouver tout à coup un ébranlement passionné, tel qu'il n'en avait jamais ressenti à l'aspect d'aucune femme. Silencieux, taciturne, il prolonge ses recherches, espérant une nouvelle rencontre; et quand il a livré à Bertrand de Baux tous ceux-là que les juges réclament, pour ne point quitter encore ce lieu dont les portes lui seront désormais fermées, il demande à se présenter devant la reine; il veut s'excuser près d'elle d'avoir ainsi violé la sainteté de son asile; ou plutôt, parmi cet essaim de femmes incomparables qui, dit-on, composent l'entourage de la jeune souveraine de Naples, il espère retrouver cette rare beauté qui l'a ébloui, fasciné.

De même qu'elle avait ouvert son palais au *condottiere*, Jeanne n'hésita pas à lui donner ac-

cès jusque dans ses appartements. Elle le reçut comme elle eût fait de l'envoyé d'un roi son égal. Avec un doux flux de paroles emmiellées, après lui avoir dit dans quelle haute estime elle tenait un illustre capitaine tel que lui, après s'être glorifiée de pouvoir le compter au nombre de ses sujets, puisque la Provence était sa patrie, elle descendit jusqu'à vouloir se justifier à ses yeux de l'affreuse complicité dont quelques-uns l'accusaient dans le meurtre du prince son époux.

Des serviteurs, égarés dans leur zèle, témoins des emportements, des menaces incessantes d'André, et tremblant pour elle, avaient agi contre sa volonté en croyant la servir. La faute en devait retomber sur eux seuls; elle ne prétendait point les défendre. Aujourd'hui ses deux beaux-frères, l'un le duc de Duras, mari de sa sœur, l'autre le frère de son mari, Louis de Hongrie, tous deux convoiteux de son trône seulement, sous prétexte de vengeance, appelaient ses sujets à la révolte. Qui la défendrait, qui la protégerait contre ses ennemis?

Tandis qu'avec une adresse singulière elle développait ce texte devant Montréal, accompagnant chaque phrase d'un regard dolent, tantôt adressé au ciel, tantôt à son auditeur, celui-ci l'écoutait frappé d'extase, comme Moïse sur le mont Sinaï en entendant les paroles de Dieu ; il s'enivrait du son de sa voix ; il inclinait son front devant l'éclat de ses yeux ; car dans la reine Jeanne de Naples il avait retrouvé son inconnue, plus belle encore maintenant, car sur sa beauté rayonnait l'auréole de la puissance.

Quand elle eut cessé de parler, il mit un genou en terre : « Madame, lui dit-il, déjà je sers deux maîtres, monseigneur de Duras et monseigneur le roi Louis de Hongrie, qui, n'espérant point amener à bonne fin une armée jusqu'ici, préfère en acheter une, d'avance transportée sur les lieux. Il s'est adressé au *condottiere* Guarnieri et à moi. Tous deux nous avons accepté ; mais vous venez de me le rappeler, madame, vous êtes comtesse de Provence, et je suis votre sujet. A ce titre et pour l'amour de vous, je garderai la neutralité. »

Heureuse d'avoir enlevé à ses ennemis leur plus redoutable auxiliaire, Jeanne sourit bientôt à l'espoir de s'en faire un allié. Menacée dans l'intérieur de ses villes, osant compter à peine sur ses troupes, livrées à l'insubordination depuis la mort violente d'André, elle voit dans Montréal un sauveur. La terreur seule qu'il inspire est capable de tout faire rentrer dans l'obéissance autour d'elle. Sa résolution est prise, et pour l'attacher à sa cause, si l'or, si les dignités ne peuvent suffire, elle tient en réserve des moyens plus certains peut-être, et qui ne lui ont jamais failli.

Sous de vains prétextes d'avis à lui donner sur la sanglante procédure qui va s'instruire, la nuit close, elle le reçoit mystérieusement dans ce château de l'OEuf, où il s'était d'abord présenté au grand jour et d'une façon si menaçante. De ses blancs vêtements de deuil, Jeanne avait su se faire une parure capable de rehausser ses charmes naturels, déjà si séduisants ; mais dans la disposition de cœur où se trouvait le *condottiere*, ces manœuvres de coquetterie étaient superflues, et elle ne

tarda pas à s'en apercevoir. Son adresse alors consista bien plus à feindre l'amour qu'à l'inspirer.

Plusieurs conférences semblables se succédèrent. Inexpérimenté sur ce nouveau terrain, perdu d'étonnement dans l'immensité de son bonheur, Montréal, dans ses rêves, dépassait encore la limite que Jeanne avait voulu lui imposer. Le cerveau rempli de toutes ces idées de grandeur future, de puissance, qu'Odette a si bien pris soin d'entretenir en lui, il se laisse aller à de folles visions et se croit appelé, non plus à venger le roi André, mais à le remplacer, non-seulement dans la couche royale, mais encore sur le trône de Naples. La reine l'aime; ne peut-elle pas un jour lui devoir la conservation de ses États? et alors qui sait jusqu'où pourront l'entraîner l'amour et la reconnaissance?

C'est ainsi qu'il prétend interpréter la prédiction de la sorcière. Pour lui, peut-être, cette prédiction a-t-elle déjà reçu son accomplissement; *il avait touché à la couronne!*

Pour le service même de la reine, quand il

dut s'éloigner de Naples, il fut décidé entre elle et lui qu'il ne romprait point d'abord ouvertement avec Louis de Hongrie, ce qui ne pouvait avoir qu'un résultat fâcheux, en lui faisant appeler d'autres secours pour l'exécution de ses desseins. N'en était-ce pas assez du terrible *condottiere* Guarnieri, surnommé *l'Ennemi de Dieu*, qui déjà s'avançait du fond de l'Italie, en levant des hommes le long de sa route? Ensuite Montréal exigea de la reine une promesse formelle que jamais, soit par message, soit autrement, nulle relation n'existerait plus entre elle et son beau cousin le prince de Tarente, véhémentement soupçonné d'avoir ourdi le complot à la suite duquel André avait perdu la vie; soupçonné encore d'un crime bien plus grand aux yeux de Montréal, mais dont il n'osa faire mention.

Puis au moment de se séparer de lui, Jeanne cueillit un rameau d'olivier, et le lui présentant : « Portez-le en souvenir de moi, mon chevalier, lui dit-elle. C'est un emblème de paix et de concorde, et tant qu'il sera porté par vous, je croirai que vous m'êtes fidèle ! »

Elle accompagna ces derniers mots d'un long regard d'adieu ; une larme furtive brilla sur le bord de sa paupière, et elle rentra précipitamment comme pour cacher son émotion.

Montréal n'avait pas atteint la porte secrète par laquelle il devait sortir de ce château, que déjà Jeanne écrivait au prince de Tarente. Le lendemain, celui-ci, alors enfermé dans Capoue, recevait la lettre des mains d'un frère hiéronymite.

Malgré la foi jurée, la correspondance se poursuivit ainsi mystérieusement.

Le *condottiere* campait dans la Capitanate où, sous un vain prétexte de collision entre les bourgeois et ses soldats, il s'était emparé par un coup de main de la ville d'Ascoli, toute dévouée à la cause d'André, quand la reine, menacée à la fois par une sédition et par Guarnieri, qui venait de franchir les Abruzzes, le rappela près d'elle. Mais la nouvelle était parvenue en route à Montréal des intrigues secrètes renouées entre Jeanne et son ancien amant.

Il jura d'avoir bientôt raison du fait, et l'on

sait comment le message du prince de Tarente, guetté par le comte Lando, arriva providentiellement entre les mains de *Frà-Moriale*, grâce au pauvre Taddeo et au cheval apocalyptique *Noureddin*.

Cette lettre du prince avait révélé à Montréal non-seulement une liaison d'amour, malgré une légère diversion, se prolongeant encore entre la reine et son beau cousin, mais aussi des projets de mariage qui, en s'accomplissant plus tard, devaient éternellement peser sur la mémoire de Jeanne. C'est alors que furieux, indigné, tout à coup précipité du haut de ses rêves brillants, à la tête de ses hommes, il a, presque au sortir de sa séance nocturne, pris le chemin de Naples. Soutenu par les séditieux qui le regardent comme le représentant de Louis de Hongrie, il pénètre jusqu'au cœur de la ville. Là, mandant le grand justicier Bertrand de Baux, il remet entre ses mains la lettre du prince de Tarente, et dans le même instant un envoyé secret dépose entre celles de la reine, de la part du *condottiere*, un rameau d'olivier flétri et brisé. Puis, laissant

Naples livrée à l'émeute, il en est sorti, enseignes déployées, en annonçant son prochain retour.

Tandis que cette dernière scène se passait, Odette se tenait encore sur sa petite terrasse, près de Taddeo. Son récit achevé, elle lui demandait ses conseils et ses consolations, lorsque ce calme si doux, qui avait jusqu'alors régné autour d'eux, fut soudainement interrompu par d'immenses clameurs. Les soldats rentraient dans Pouzzoles ; on chargeait les chariots, on repliait les tentes ; travailleurs et bandouliers, tous se réunissaient au bruit des trompettes et à la voix des chefs. De tous côtés le cri du départ se faisait entendre.

Pour renverser Jeanne de Naples, Frà-Moriale, *l'Impitoyable*, allait rejoindre Guarnieri, *l'Ennemi de Dieu !*



X

Une ambassade.

X

Avant d'être entièrement décidée par la guerre, la querelle entre Jeanne de Naples et Louis de Hongrie devait être soumise à l'arbitrage d'un homme qui, lui aussi, présidait un tribunal, tribunal auguste auquel on en appelait de toutes les parties de l'Italie, et devant lequel les rois eux-mêmes ne dédaignaient pas de comparaître par ambassadeurs.

Cet homme, on le nommait Rienzi; il était tribun de Rome. Sorti des rangs du peuple, aimé

du peuple, qu'il avait su séduire par l'humilité de son maintien, la simplicité de ses mœurs et le faste de son éloquence; adroit, ambitieux, profitant de l'abandon où les papes laissaient l'ancienne métropole de l'Italie et du monde, il avait eu l'art de réveiller dans le cœur de ses concitoyens dégénérés les vieux souvenirs de la ville éternelle.

. . . .

. . . .

Un jour que le gouverneur de Rome s'en était absenté avec la plus grande partie des troupes pour assurer un transport de grains, les crieurs publics, à son de trompe, invitent les gens de tous états à se rendre, sans armes, sur la place du Capitole. Là, les curieux, les oisifs, arrivés les premiers dans l'attente d'une fête, d'un spectacle de baladins, ou de toute autre joyeuse surprise, trouvent Rienzi monté sur le perron du Lion, dont il s'était fait une tribune. Il parle, on l'écoute; dans un discours pompeux, il rappelle à ses auditeurs la gloire de leurs ancêtres : on l'applaudit. Empruntant à Lucain sa belle prosopopée de la patrie en deuil aux pieds de César,

il montre Rome épuisée, haletante, implorant en vain le secours de ses enfants, qui n'osent la tirer ni de sa détresse ni de son avilissement. On pleure, on sanglote. Alors Rienzi arbore un gonfanon sur lequel est écrit : Liberté !... et l'agite devant la multitude, qui s'est accrue de minute en minute ; la multitude crie aussitôt : Liberté ! Les transports succèdent aux cris, comme les cris ont succédé aux pleurs et les pleurs aux applaudissements. Un ferment d'enthousiasme circule dans cette foule, atteignant même les nou veaux accourus avant qu'ils aient eu le temps de s'enquérir de ce dont il s'agit, et dans un mouvement unanime, le peuple romain, par sa libre et souveraine volonté, reconnaît Nicolas Lorenzo, dit Rienzi, comme son défenseur et son tribun, et l'établit au Capitole.

C'est ainsi que par la puissance de sa parole, comme Guillaume par la puissance de son épée, Nicolas s'avançait vers le but qui lui avait été marqué.

Il le faut avouer, cet autre écolier de Carpentras ne manquait pas non plus de génie et de ré-

solution, et il y joignait le savoir et l'éloquence. Maître Convennole était bien, ainsi que le disait son plus cher élève, comme la pierre bonne à aiguiser les couteaux, mais qui ne coupe pas par elle-même.

Quand Rienzi entra si brusquement au pouvoir, les grands opprimaient le peuple et le ruinaient. Chaque citoyen devait donner un quart de son revenu à l'Église, un autre quart à son seigneur, et le vol, organisé au dedans comme au dehors, prélevait encore un impôt forcé sur les habitants des villes et des campagnes. Il mit fin à ce brigandage. Tous les gens souillés de meurtres et de rapines, nobles ou roturiers, sont saisis et exécutés sans miséricorde. Menacés dans leurs priviléges, les nobles s'arment contre le nouveau tribun : il fait sonner la grosse cloche du Capitole, appelle le populaire à son aide, les chasse de la ville, et les force de se renfermer dans leurs châteaux. De là, ils interceptaient les chemins et menaçaient encore la ville : il improvise une armée, l'arme avec les deniers de l'Église, dont il se trouvait détenteur, — car il

était enfin parvenu à se faire nommer notaire apostolique, — et les maîtres d'hier, les rebelles d'aujourd'hui, soumis par peur, comparaissent devant son tribunal pour y reconnaître l'autorité légitime du peuple.

Cette révolution fut si prompte, que le pape, en même temps qu'il apprit l'usurpation de Rienzi, en connut les heureux résultats, et crut n'avoir rien de mieux à faire que de confirmer l'élection, quoiqu'elle heurtât un peu fort les prérogatives du saint-siége.

Le calme était venu, le pouvoir du tribun grandissait; son nom retentissait d'un bout à l'autre de l'Italie; ses courriers, armés de leur baguette argentée, parcouraient librement, pour porter ses ordres, les routes, les montagnes, autrefois infestées de malfaiteurs, et, sur leur passage, les habitants des villes et des hameaux battaient des mains en bénissant le nom de Rienzi.

Ce fut alors que, pour mettre le comble à sa gloire et à son orgueil, une double ambassade lui arriva, chargée des pleins pouvoirs de Jeanne de Naples et de Louis de Hongrie, qui daignaient

en appeler à son équité pour décider de leurs différends.

A partir de ce moment, de malfaisantes vapeurs montèrent à la tête du tribun, et lui jetèrent au cerveau mille germes de vanités puériles. La peau du lion commençait à se détacher des épaules du renard. Là où la franchise et la force étaient nécessaires, il substitua la finesse et la ruse. Résolu à l'avance de se soustraire au rôle qu'on voulait lui donner et qui le mettait en danger de mécontenter l'une ou l'autre partie, il l'accepta cependant; il l'accepta pour lui, non pour ses nobles clients; il l'accepta pour en faire parade, pour trôner devant le peuple et les envoyés des rois.

Outre sa glorieuse demeure légale, Rienzi possédait un palais au quartier de Ripa, vers le mont Aventin. Ses vastes jardins, décorés avec magnificence de bassins de marbre, de statues et de vases précieux, s'étendaient sur les bords du Tibre, le long de l'île de Tyberne, entre le pont du Sénateur et le pont des Quatre-Chefs. Le tribun était déjà bien loin de sa simplicité première.

Aujourd'hui, sous les portiques de ce palais, sous les larges allées verdoyantes de ces jardins, s'agite, dès la naissance du jour, une foule vêtue de soie, bardée de fer, mélangeant tour à tour dans chacun de ses mouvements les casaques de laine et les robes de lin, les manteaux de pourpre et les sayons dorés. Dans la confusion de tous ces personnages, portant mille costumes différents, de toutes couleurs, de tous les genres, de toutes les époques, on eût pu se croire à une grande réunion carnavalesque, à une mascarade nocturne que le soleil est venu surprendre à l'improviste. Il n'en était rien pourtant, et cette nombreuse assemblée avait un but autrement grave.

Le tribun a résolu de recevoir ce jour même les envoyés de Jeanne et de Louis, et c'est là le cortége qui doit l'accompagner ; mais le cortége à rangs rompus, encore à l'état de chaos. Tout à l'heure ce merveilleux serpent diapré, bariolé, va réunir ses tronçons épars, pour se dérouler majestueusement à travers les rues de Rome.

Cependant, déjà les sept églises principales ont sonné à grandes volées pour annoncer le

commencement de la cérémonie ; déjà, depuis plus d'une heure, la cloche du Capitole a répondu aux appels des sept églises, et les innombrables acteurs de la scène qui se prépare s'agitent encore, impatients, confondus, sous les portiques et dans les jardins. Déjà, par trois fois, les ambassadeurs de Naples et de Hongrie ont député vers le tribun, à cette fin de lui faire savoir qu'ils sont prêts à se mettre en route pour se présenter devant lui, et nulle réponse ne leur a été faite.

Sorti bien avant le jour de son palais, Rienzi n'y a pas reparu.

Quels soins le préoccupent ? où est-il ? que fait-il ? Prosterné au pied de l'autel de Sainte-Marie-en-Cosmédin, il y a passé une partie de la matinée ; il y a prié, il y a communié, il y a entendu douze messes, afin de s'inspirer de Dieu et de se bien préparer aux augustes fonctions qu'il est irrévocablement décidé à ne pas remplir.

C'était par ces faux semblants d'une dévotion exagérée que Nicolas Lorenzo imposait aux Romains, qui n'admiraient pas moins en lui le saint homme que le grand homme.

Enfin, il s'est montré ; ses ordres sont donnés ; le cortége s'ébranle. Mais le pont du Sénateur franchi, au lieu de passer par Saint-Blaise et les arcs de Janus et de Septime Sévère, pour se rendre directement au Capitole, Rienzi, après avoir tourné l'île de Tyberne et le quartier des Juifs, marque, comme points principaux de la route à prendre, la colonne Trajane, le *Mont Quirinal*, l'église de *San-Lorenzo*, son patron, où il stationnera pour entendre une messe, sans s'inquiéter autrement des nobles envoyés qui attendent ; puis, parcourant les voies de Sainte-Marie-Majeure et du Colisée, il achèvera ce cercle immense, à travers lequel du moins toutes les splendeurs de son escorte auront pu se développer.

Quand le cortége déboucha sur la place du Capitole, déjà, depuis trois heures, les envoyés de Naples et de Hongrie attendaient, et c'est peut-être ce qu'avait voulu le tribun dans une pensée d'orgueil impérial.

Ils furent enfin introduits dans la grande salle où, sur une haute estrade, tapissée de pourpre,

se tenait assis Rienzi, entouré de ses assesseurs et de ses conseillers: le vicaire du pape était à sa droite, sur un siége plus bas; les nobles, les chevaliers formaient rang derrière lui, et ses licteurs, accroupis, les jambes croisées, appuyés sur leurs faisceaux, occupaient la dernière marche de l'estrade.

Les députés ayant sommairement exposé l'affaire, Rienzi se lève. Après une invocation au Saint-Esprit, il commence un discours longuement préparé, où toutes les ressources, tous les trésors de son éloquence ont été soigneusement mis en réserve pour se glorifier lui-même.

Sous prétexte de rechercher s'il est vraiment digne de la confiance dont l'honorent ses augustes clients, il vient de tracer un tableau de l'état misérable où se trouvait Rome avant son arrivée au pouvoir, et il entreprend maintenant de dire les inespérés changements opérés par lui.

Au bruit des applaudissements, son éloquence reprenait un vol plus hardi encore et plus sûr, quand soudain, comme frappé de vertige, il hésite, il balbutie, il se trouble.

Malgré lui, ses yeux, attirés vers un des coins de la salle, se fixent sur un homme de haute taille qui, debout, les bras croisés sur sa large poitrine, dans une attitude de défi, n'a pas cessé, depuis qu'il parle, d'attacher sur lui un regard d'ironie, un sourire méprisant, incrédule, moqueur. L'assemblée, qui s'étonne de l'hésitation, du trouble manifesté par son puissant orateur, en suivant la direction indiquée par lui-même, se tourne bientôt tout entière vers cet inconnu dont la présence a suffi pour jeter ainsi la perturbation dans les idées de Rienzi. On se demande quel est cet homme dont, à défaut de costume, la physionomie trahirait les habitudes guerrières. Cet homme, qui reste ainsi calme, impassible, dédaigneux, sous l'attention qu'il vient d'éveiller, et dont le regard fascinateur semble faire chanceler encore le tribun sur son estrade, d'où vient-il? quel est son nom? Ce nom, on se le répète à voix basse, de proche en proche, et en l'entendant, les uns se lèvent, dominés plus encore par un instinct de terreur que par un mouvement de curiosité; les autres, le corps penché en avant,

semblent vouloir lire sur les traits de l'étranger les incroyables récits dont il est le héros. A sa vue, au souvenir de ses hauts faits, dont jamais les Romains n'ont eu à souffrir, une légère rumeur s'élève, grandit, se propage aux quatre points opposés de la grande salle ; et bientôt, les nobles et les chevaliers donnant l'exemple, un applaudissement universel, frénétique, plus retentissant que celui qui vient de se faire entendre en faveur du tribun, éclate et salue le grand capitaine, le vaillant général du roi Louis de Hongrie, l'illustre *condottiere* Frà-Moriale !

C'était lui ! Dans les loisirs que lui laissait la trêve, il s'est senti le désir de voir Rome, Rome gouvernée par son ancien condisciple, son ancien adversaire Nicolas Lorenzo. A la tête d'une petite troupe d'élite, que commande sous lui Jean Pépin, comte de Minorbino, il a donc accompagné les envoyés du roi Louis. Ses dispositions envers le tribun n'étaient d'abord ni haineuses, ni violentes ; le temps avait adouci ces vieilles rancunes de jeunesse. D'ailleurs ne s'était-il pas suffisamment vengé en lui ravissant Odette, cette proie

si désirée que le cauteleux Nicolas retenait déjà aux trois quarts dans ses piéges? Mais durant les trois longues heures d'attente que l'insolence du tribun imposait aux ambassadeurs d'un roi, il a senti son aversion qui revenait; elle était revenue tout à fait lorsqu'il l'avait entendu, du haut de son estrade, en présence de cette noble assemblée, et en réponse à des paroles graves et solennelles, se pavaner complaisamment dans son propre panégyrique.

De son côté, Rienzi a ressenti le contre-coup de ces mêmes sentiments d'antipathie, plus profonds, plus tenaces chez lui, comme chez toutes les natures sournoises, où l'émotion se concentre, se resserre, s'ossifie, au lieu de se vaporiser au dehors, ainsi qu'il arrive aux hommes de franchise et d'emportement. Cette antipathie s'est envenimée encore sous le regard de basilic du *condottiere*, et surtout au bruit de cette ovation qui vient de lui être décernée.

Sa vengeance à lui ne se fait pas attendre. Son arme la plus puissante, c'est la parole. Il la tient en ce moment; il s'en sert pour frapper.

Inspiré par ses ressentiments de toutes les dates, malgré les distractions de son auditoire, il reprend obstinément son discours interrompu. Les grandes images, les mots sonores et pompeux lui reviennent et suspendent de nouveau l'attention à ses lèvres. Alors, au nombre des fléaux dont Rome régénérée doit un jour délivrer l'Italie, il signale ces mercenaires, ces bandes d'aventuriers venus de France et d'Allemagne, comme une nouvelle invasion de barbares; ces gens de proie, sans croyance comme sans patrie, soutiens gagés de tous les tyrans, ne vivant que de pillage, de désordres, de meurtres, et qu'on avait pu croire un instant ensevelis sous leurs armes brisées dans les champs de Parabiago.

Par des traits plus incisifs, plus directs encore, il signale le *condottiere,* et, sous l'impression de ses paroles entraînantes, la plus grande partie de cette même assemblée qui vient d'applaudir à Frà-Moriale, tourne de nouveau vers lui ses regards, où cette fois il ne peut plus lire qu'une sorte de réprobation dont il est devenu l'objet.

La tête haute, Montréal, négligemment appuyé

sur l'épaule du comte de Minorbino, avait d'abord semblé ne pas vouloir comprendre vers quel but étaient dirigées les foudres éloquentes du tribun ; mais peu à peu son œil s'assombrissait, les muscles de son visage se contractaient, le sang refluait à son front, devenu plus rouge que ses cheveux même. Tout à coup, il se redresse en poussant un cri, écarte brusquement ceux qui l'avoisinent, et, la main à son épée, il fait trois pas au milieu de la salle ; puis, s'arrêtant subitement, après avoir, sous une brusque pression, rejeté dans le fourreau son fer à moitié tiré :

« Notables et chevaliers, dit-il, pardon ! J'ai pu oublier un instant que j'étais au milieu d'un peuple hospitalier. Pardon ! répéta-t-il encore, en essayant vainement de contenir la violente émotion qui le dominait ; mais je ne suis pas un trafiquant de belles paroles, moi, et je n'ai jamais connu qu'une seule manière de répondre à l'outrage. »

Se tournant alors vers le tribun :

« Nicolas, reprit-il d'une voix haletante et entrecoupée, ce qui peut avilir l'homme, ce n'est

point de vendre son sang ; tout sang est noble, répandu sur un champ de bataille ; ce qui nous met au front un signe de honte, c'est la lâcheté, entends-tu bien ?... et tu es un lâche, toi qui, entouré de tes licteurs et de tes gardes, viens d'insulter à un étranger, l'hôte du peuple dont tu te crois le protecteur ; tu es un lâche, parce que tu m'as traîtreusement pris à partie sur un terrain où la défense m'est impossible ; trop prudent que tu es, maître jongleur, pour m'attaquer sur un autre ! Mais rassure-toi ; ce n'est point un défi que je t'envoie ici. Le fils de mon père sait trop bien ce qu'il doit au nom qu'il porte pour vouloir descendre dans la lice avec le fils d'un misérable cabaretier de Rome ! Que ton patron te préserve de me revoir jamais ! Adieu ! »

Suivi de Jean Pépin et des envoyés de Hongrie, il sortit au milieu d'un tumulte croissant et de cris d'indignation, qui ne se dirigeaient pas tous contre lui.

Uu pareil incident ne pouvait qu'entraver les conférences. Elles furent bientôt rompues sans avoir amené une décision soit en faveur de Jeanne,

soit en faveur de Louis, et ce grand procès que Rienzi avait été appelé à terminer par un jugement, ce fut *Frà-Moriale* qui le décida par son épée.

Quelques temps après, une voile fugitive, sortie du port de Naples et rasant les îles d'Ischia et de Procida, emportait, à la faveur des ombres du soir, Jeanne et son nouvel époux vers leur comté de Provence.

XI

Revirements de fortune.

XI

Après le départ des ambassadeurs, inquiet de l'effet qu'avaient pu produire en cette circonstance les paroles flétrissantes de Montréal, Rienzi, pour se rehausser dans l'esprit du peuple, résolut de l'éblouir par de nouvelles pompes et de se grandir lui-même par de nouveaux titres. Il se fit armer chevalier, satisfit, comme il l'entendait, aux preuves de noblesse exigées en pareil cas, en se déclarant issu d'un bâtard de l'empereur Henri VI. Les malheurs du temps avaient

seuls empêché son père, le cabaretier, de soutenir dignement cette origine illustre qui le faisait descendre en ligne *indirecte* du grand Frédéric Barberousse. L'usage voulait encore que le candidat fût conduit au bain avant d'être armé chevalier ; Rienzi, malgré les réclamations du légat, se plongea dans la cuve de porphyre où le grand Constantin avait été baptisé par saint Sylvestre. Puis, ayant chaussé les éperons d'or, il ajouta, par surcroît, à son titre nouveau, celui de Libérateur de Rome, de Zélateur de l'Italie, d'Amateur de l'Univers, de Tribun-Auguste.

Sa part faite pour le moment, il fit celle du peuple, large et grande aussi.

Un décret émané de lui déclara que la ville de Rome redevenait la capitale du monde ; que le peuple romain rentrait de plein droit dans l'autorité qu'il avait eue sur toute la terre, et qu'à lui seul appartenait le droit d'élire un empereur.

Trois jours de fête suivirent ; les fontaines jetèrent du vin au peuple-roi, le Tribun-Auguste lui jeta de l'or. Les nobles s'armèrent de nouveau contre lui, et de nouveau il les abattit. Le pape

protesta contre ce pouvoir menaçant qui marchait d'usurpation en usurpation, et malgré les censures du sacré collége, Rienzi parut plus fort que jamais.

C'est qu'à travers toutes ses extravagances, une idée éminente perçait, et de tous côtés lui créait des partisans et des défenseurs. Cette idée qui, au XIVe siècle comme de nos jours, préoccupait déjà tous les patriotes de la péninsule, c'était l'unité de l'Italie, ce rêve de toutes les âmes généreuses, que vient sans cesse faire évanouir la loi du despotisme, et la loi plus invincible, plus impitoyable encore, de la nature, qui condamne géographiquement l'Italie à la division.

De toutes les villes de la Toscane, du Milanais, des États de Venise, de Naples même, des jeunes hommes accouraient pour se faire reconnaître citoyens romains; d'un bout à l'autre de la péninsule une sourde et vaste conspiration s'organisait pour favoriser les projets du tribun, et ce fut dans ce moment qu'un misérable caillou, jeté par hasard sous la roue de son char, suffit pour renverser le triomphateur.

Le comte de Minorbino, Jean Pépin, étranger, presque inconnu à Rome, y avait été retenu par une amourette. Audacieux, brouillon, agitateur par nature, par besoin, par plaisir, il s'était lié, au milieu des débauches et des orgies, avec les jeunes gens de la noblesse, ennemis du tribun, comme il l'était lui-même, depuis la scène du Capitole entre ce dernier et Montréal.

Un soir, après de nombreuses libations de vin de Grèce, les prenant tous à partie, il leur reprocha leur défaut de courage et de résolution pour renverser cet homme, qui, disait-il, se tenait au pinacle du pouvoir seulement à force d'adresse et de dextérité, comme le baladin sur la corde tendue. Par défi, par gageure, il se fit fort de le renverser lui-même avant trois jours révolus, si quelques-uns de ses honnêtes compagnons de table voulaient tant soit peu l'aider de leur bourse et de leur crédit.

Dès le lendemain, quoique un peu dégrisé, il tint résolûment son pari. Se jetant, avec une vingtaine d'hommes déterminés, dans le quartier des Saints-Apôtres, où l'illustre famille des Co-

lonna, décimée par Rienzi, avait ses palais, il s'y barricade et fait sonner le tocsin. Tous les anciens adversaires du tribun, réveillés comme en sursaut, se rendent à l'appel. Le tribun lui seul, confiant dans son étoile, ne veut pas croire à l'importance de cette folle tentative. A peine s'il daigne interrompre le conseil qu'il préside en ce moment pour envoyer quelques-uns de ses gardes dissiper l'attroupement. Bientôt cependant, apprenant que ses soldats ont été dispersés ou séduits, que la sédition gagne de proche en proche et s'étend déjà dans une grande partie de la cité, il s'émeut, il appelle le peuple à son aide; mais le peuple reste sourd, insouciant, immobile.

De nouveaux impôts sur les vivres le tenaient momentanément en irritation; il boudait; il était las de belles harangues, fatigué de spectacles et de fêtes qu'il fallait toujours qu'il finît par payer, et, grâce à cette bouderie, à cette lassitude, Jean Pépin gagnait son pari.

Le troisième jour, ainsi que celui-ci l'avait annoncé, l'idole des Romains descendait de son

piédestal et franchissait silencieusement les portes de Rome.

Après avoir vainement tenté de ressaisir la puissance ; après avoir longtemps erré de ville en ville, de cour en cour, mendiant partout un appui et ne recueillant partout que des promesses menteuses, poussé par les inspirations aveugles d'une ambition au désespoir, le ci-devant Tribun-Auguste, persuadé qu'il ne pourrait jamais rentrer à Rome qu'en passant par Avignon, résolut de se présenter devant le pape pour lui demander justice.

Clément VI l'admit en sa présence, écouta sa justification avec grande apparence de calme, puis il le fit enfermer dans la tour de la ville, avec une chaîne au pied.

Là, sans communication avec le dehors, condamné au secret, ne voyant d'autre visage humain que celui d'un geôlier, sourd et muet, par ordre, Rienzi dut croire que sa captivité ne finirait qu'avec lui.

Il n'en devait pas être ainsi cependant.

Plus d'une année s'était écoulée depuis qu'il

gémissait ainsi dans ce néant, dans cet *in pace*, quand un matin, la porte de sa prison s'ouvre plus large que de coutume. A la place de son geôlier, il voit s'avancer vers lui, en costume de prêtre, un homme qu'il reconnaît aussitôt pour le cardinal de Clermont.

« Mon fils, lui dit celui-ci après un court préambule, vous êtes resté depuis longtemps privé des secours spirituels de l'Église ; je viens vous entendre en confession. »

A ce mot de confession, le prisonnier crut que c'en était fait de lui, et que déjà le bourreau se tenait dans le couloir attenant à sa geôle : « Quelles fautes ai-je pu commettre depuis que je vis ainsi solitaire entre ces quatre parois? balbutia-t-il d'une voix grandement émotionnée.

— On pèche par la pensée, mon fils, aussi bien que par l'action ; ne voulez-vous point vous confier à moi? »

Le cardinal n'avait pas achevé sa phrase, que déjà Rienzi était à genoux, prosterné devant lui et murmurant ses prières. Il entame son *meâ culpâ* avec de tels redoublements de contrition

et d'une voix si repentante et si larmoyante, que le bon cardinal, naturellement naïf et crédule — et son pénitent le savait bien! — cherche à tempérer les trop scrupuleux soubresauts de sa conscience.

Quand il croit l'avoir rassuré : « Écoutez-moi, mon fils, lui dit-il; maintenant ce ne sont plus des aveux que je vous demande, ce sont des conseils. »

Rienzi prêta avidement l'oreille.

« Les affaires de Rome, continua son interlocuteur, sont en désarroi plus que jamais ; les nobles y abusent du pouvoir qu'ils ont usurpé. Vous aviez trouvé le secret de les dompter, vous, mon fils; éclairez-nous sur les moyens à prendre, et peut-être, si de vos avis heur nous arrive, heur aussi vous en adviendra. »

Après avoir un instant gardé le silence, moins pour réfléchir que pour se remettre de son émoi, Rienzi, avec sa faconde habituelle, traça un tableau exact et concis de Rome et des factions qui la déchiraient, comme s'il en était sorti la veille. Il parla des nobles, pesa leur nombre, leurs ressources,

leurs richesses, et dit comment, après s'être servi du peuple pour les dompter, on pouvait relier ce même peuple aux intérêts du saint-siége.

Tandis qu'il parlait, le cardinal de Clermont le regardait d'un œil surpris, et restait émerveillé de sa prodigieuse éloquence ; et quand il eut fini : « Mon fils, lui dit-il, nous vous remercions de vos bons avis, et ils seront mis à profit, je l'espère. » Et comme le cardinal se dirigeait vers la porte, Rienzi ajouta d'une voix attristée, pensant qu'il allait se retrouver dans sa muette solitude : « Je me recommande à vos prières, monseigneur, et, par votre intercession, à celles de notre saint-père le pape Clément VI. »

Le cardinal, qui n'avait été vers la porte que pour faire un signe aux gens de sa suite, revint vers lui, et redressant la tête autant que son grand âge le lui permettait :

« Le pape Clément n'existe plus, lui dit-il ; Innocent VI lui a succédé, et Innocent VI, c'est moi ! Vous m'excuserez, mon fils, si, avant de vous informer de ce qu'il me reste à vous dire, j'ai

d'abord voulu vous entendre en confession. Je le devais par prudence et sûreté. »

Rienzi s'était derechef prosterné à ses pieds.

« Chevalier, sénateur de Rome, s'écria le pontife, relevez-vous ! »

Les gens qui se tenaient dans le couloir de la prison étaient entrés. La chaîne attachée au pied de Rienzi tomba ; on le revêtit de la robe sénatoriale qui était de drap d'or, et, dans cet équipage, il sortit de la tour pour accompagner le pape à son palais.

La semaine à peine écoulée, il cinglait vers la terre italique et débarquait à Pise, pour de là se rendre à Rome, si son bon destin continuait de le favoriser.

Non bien loin de ce même territoire de Pise, dans cette partie de la Toscane où l'Apennin voit de droite et de gauche rouler sur ses flancs le Tibre et l'Arno, fleuves encore torrentueux, et qui s'éloignent en grondant des hautes montagnes où se cachent leurs sources, deux chevaux haletants, couverts de sueur, gravissaient avec peine un rude sentier. Celui qui marchait en tête fit un

faux pas, et son front alla donner sur terre contre une saillie de rocher. La femme qui le montait s'élança à temps pour éviter de partager la chute, et le cavalier qui la suivait se trouva à bas de la selle assez tôt pour la soutenir; puis, quand il fut bien certain qu'elle n'avait éprouvé nul dommage de la secousse, il s'occupa de relever le cheval.

Mais de l'accident celui-ci avait gardé la grosse part. Épuisé par une longue course dans un pays montueux, achevé par le heurt du rocher, râlant, battant des flancs, l'œil blanc et voilé, il était près de rendre son dernier souffle. « Il n'en reviendra guère maintenant, dit le cavalier en s'adressant à la dame, et si nous le laissons là, sur le sentier, il suffira pour éventer notre route. »

Après quelques paroles échangées, le cavalier, non sans peine, parvint à remettre le moribond sur ses jambes, lui fit faire quelques pas jusque derrière un buisson, et là, l'homme y aidant, le cheval s'abattit de nouveau pour ne plus se relever. « Maintenant montez sur le mien, signora, » dit-il en revenant vers la dame; et la chose ainsi faite, il marcha à pied, près d'elle, tenant la

bride et la garantissant de son mieux de tous les nouveaux accidents qui pouvaient survenir.

Durant une heure encore la voyageuse chemina ainsi, se laissant aller au mouvement de sa monture, à la direction de son guide, et livrée tout entière à ses tristes réflexions. Mais si elle gardait le silence, il n'en était pas de même de son compagnon. « Pourquoi l'avoir ainsi quitté, signora, et justement quand la bonne chance lui revenait? Au reste, cela ne regarde que vous! N'importe! Je me figure que rien ne lui réussira plus maintenant, et qu'à l'heure présente, son bonheur, monté sur un pauvre roussin à moitié fourbu, s'éloigne de lui et traverse l'Apennin. Allons, allons, signora, l'essentiel est qu'il ne puisse nous rattraper maintenant. *Per santo Bacco!* ma solde me serait bientôt payée en monnaie de chanvre! »

Puis, voyant qu'un pareil sujet ne faisait que redoubler les ennuis de la signora, le jeune guide en changea brusquement. A chaque détour du chemin, à chaque point de vue différent, ce furent, de sa part, des exclamations et des ré-

flexions entassées les unes sur les autres, sans ordre et sans suite, mais à travers lesquelles il laissait entrevoir, avec une sorte d'ingénuité, deux natures bien dissemblables entre elles; l'une qu'il tenait d'une éducation première près d'une bonne mère qui l'avait tendrement aimé, l'autre que lui avaient imprimée le cours des événements et des habitudes plus récentes.

« Ah! que l'Apennin est beau de ce côté! s'écriait-il; il me semble que les parfums de mon pays m'arrivent déjà! La belle montagne verdoyante! Voyez-vous... voyez-vous... signora! là-bas, à mi-côte... voilà un ermitage... et mieux encore, voilà l'ermite! *Cristo santo!* » Et il se signait. « Il vous salue, il vous bénit peut-être. Vous l'avez bien mérité!... Digne homme! Mais il vient à nous! Si c'était un espion? Ne craignez rien, signora; qu'il approche!... mon stylet est pointu et bien emmanché, *beccaccio!* Je fais de lui ce que j'ai fait du cheval!... Prouh! ils ne peuvent être encore sur nos traces! »

Alors il fredonnait à demi-voix la ronde des chevaliers de la verte tente, puis s'interrompant :

« Ah ! voilà le Tibre ! tenez, tenez...qui tourne, qui bouillonne, à gauche, derrière ce monticule. Il nous montre la route que nous devrions suivre, signora ; oui, c'est à Rome et non à Pérouse que je voudrais vous savoir retirée ; à Rome, les couvents sont bien plus beaux ! puis, Rome, c'est mon pays ! c'est là que je veux aller reprendre mon ancien métier de compagnon orfévre, si j'en sais encore quelque chose. »

Quand la voyageuse s'arrêtait pour se reposer un instant, ou pour prendre quelque nourriture, il lui cherchait sur les berges du chemin la place la plus douce, la plus moussue, la mieux abritée du vent, et il se tenait à distance, attentif à tous ses mouvements, veillant sur elle comme une mère sur son enfant. S'il la voyait par trop profondément plongée dans sa tristesse, il prenait son *frestel* alors, sa flûte à sept tuyaux, et il essayait de la distraire par ses modulations.

Nos voyageurs, l'un marchant à pied, l'autre monté sur un cheval épuisé, n'avançaient plus que lentement. Ils approchent cependant du but qu'ils veulent atteindre, la ville de Pérouse ; déjà

ils commencent à gravir la colline sur laquelle la ville est assise, quand, saisis d'effroi, ils aperçoivent deux cavaliers s'élançant à bride abattue de leur côté.

« Fuyez ! » s'écrie Odette en s'adressant à son guide, car c'était elle qui, sous la protection de *Pifero*, venait de s'échapper du camp de Montréal, alors transporté dans la Romagne. « Fuyez ! car s'il y a honte pour moi à retomber dans ses mains, il y a danger pour vous, danger de mort

— Ils ne sont que deux, lui répond le jeune bandoulier en regardant à sa ceinture, et si vous le permettez, signora, j'essayerai de vous défendre. D'ailleurs, si nous pouvons seulement atteindre jusqu'à la ville, les magistrats nous prêteront assistance.

— Pas contre *Frà-Moriale*, » murmura Odette.

Pifero excita l'ardeur du cheval en grossissant sa voix ; il le tira à lui, il le gourmanda, il jura, il sacra, il l'aiguillonna même de la pointe de son stylet ; mais il eut beau faire, le nuage de poussière qui enveloppait les deux cavaliers se rapprochait avec rapidité.

« Oh! se disait Odette avec les gestes du désespoir, pour la seconde fois lui échoir par force ! Puisque ce dernier projet que j'avais conçu s'évanouit comme tant d'autres, non, je ne veux plus me condamner à cette vie d'opprobre et de misère. Tuez-moi, Pifero, tuez-moi, et fuyez !

— Du courage, signora ! encore quelques pas. »

Et ils entendirent sur le cailloutage de la route retentir le galop des cavaliers, qui se rapprochaient toujours.

Ceux-ci, engagés pour leurs recherches au milieu des montagnes, s'étaient guidés d'abord, à tout hasard, d'après les pas des deux chevaux, empreints sur la terre. Au bout de quelques heures, n'apercevant plus sur le chemin que les indices d'un seul cheval, ils voulurent se rendre compte de ce que l'autre était devenu, et ils ne tardèrent pas à le trouver étendu mort le long d'un buisson ; et sur sa croupe ils reconnurent la marque de la Grande Compagnie. Certains alors d'être sur la trace des fugitifs, excités par la récompense promise à quiconque les ramènerait au

camp, ils redoublent l'ardeur de leur poursuite. Enfin, il les ont vus ; le faible intervalle qui les sépare de la *Donna* se resserre de plus en plus ; ils vont l'atteindre ; leur succès est certain, leur mission est accomplie... Tout à coup un bruit éclatant de trompettes, mêlé à mille cris tumultueux, fait se cabrer leurs montures ; d'un large chemin creux, encaissé dans la colline de Pérouse, une troupe armée débouche, suivie de milliers de campagnards hurlant de joie, et, s'emparant de toute la largeur de la route, leur ferme le passage.

Pour qui ces fanfares ? A qui s'adressent ces cris et ces vivat multipliés ? Parti de Pise, Rienzi, accompagné du légat du pape, marchait sur Pérouse, où il devait rassembler quelques renforts avant de se diriger sur Rome, et c'était son cortége qui venait de se jeter si à propos entre la Cordière et les cavaliers.

Sans chercher à se rendre compte de ces joyeuses clameurs, profitant de ce secours inattendu, Odette et *Pifero* se hâtèrent pour atteindre au plus tôt les abords de la ville. L'espoir leur

avait fait retour, et avec l'espoir, la force et la résolution ; le pauvre roussin qui portait la signora semblait lui-même avoir compris l'incident heureux qui venait de survenir et s'en être réconforté ; ses jambes, roidies par la fatigue, s'étaient, comme par miracle, assouplies et déliées ; son souffle d'ahan sortait moins bruyamment de sa poitrine poussive ; on eût cru que maintenant c'était lui qui allait traîner son guide à la remorque.

Ils touchèrent bientôt aux premières maisons. Ils entendaient déjà le frappement des maillets, des marteaux, tout ce bruit de travailleurs, ce bourdonnement de ruche qui signale l'entrée des cités importantes et industrieuses. Mais soudain le bruit des marteaux s'arrête ; le bourdonnement, d'abord sourd et confus, s'accroît, s'élève peu à peu comme un vent d'orage, et devient une rumeur éclatante. Les portes, les fenêtres, les verrières, s'ouvrent, se ferment ; les voisins s'appellent d'un côté à l'autre de la rue ; l'air retentit du choc de mille cris inarticulés, et dans l'intérieur des logis, sous les pieds impatients, sous les bonds rapides, les escaliers résonnent

comme un champ de bataille sous le poids des escadrons de guerre.

Instruite de l'approche du tribun, la population de Pérouse tout entière s'élance hors des maisons et des ateliers. Les uns, tant leur hâte est grande, tiennent encore en main leurs instruments de travail; les autres courent à moitié vêtus, celui-ci en passant les manches de son pourpoint, celui-là en bouclant sa ceinture ou en rajustant son haut-de-chausse; les femmes, les cheveux en désordre, tirent après elles leurs enfants, inaperçus au milieu de ces groupes qui se croisent, qui se heurtent, qui s'épaississent d'instant en instant; tous enfin, au milieu de cette cohue, de ce pêle-mêle, de ce hourvari, se précipitent hors des faubourgs et présentent à nos fugitifs une barrière non moins infranchissable que celle qui est venue clore la route devant leurs poursuivants.

Enfermés entre le cortége de Rienzi et la population de Pérouse, entre la marée qui monte et ce contre-flot qui les repousse, Odette et Pifero résistent du mieux qu'ils peuvent cependant,

espérant que le torrent écoulé leur laissera avant peu un libre passage ; mais tandis qu'ils essayent de lutter ainsi contre cette houle vivante, entraîné par un de ces courants irrésistibles qui se manifestent au milieu des grandes agglomérations d'hommes, comme au sein de l'Océan, le jeune bandoulier est séparé d'Odette.

S'effrayant de son isolement, celle-ci cherche en vain à le rejoindre : son cheval est cloué sur place ; elle ne peut même en descendre, tant la foule épaisse et compacte la presse de tous côtés. Élevée sur sa selle, dominant la multitude, elle reste ainsi exposée aux regards de tous, privée même de l'abri de son voile, emporté par le flot qui vient de passer.

Elle était dans cette fâcheuse position, lorsque, projetant autour d'elle un regard furetant et troublé, pour essayer de s'appuyer, par la vue du moins, sur son guide, perdu dans cette multitude, elle aperçut les deux cavaliers de Montréal, qui, parvenus à se frayer une autre issue par les bas côtés de la colline, serrés l'un contre l'autre, s'ouvraient forcément un chemin à l'aide de

leurs chevaux, vers l'endroit où elle se tenait.

Tandis que les cavaliers de Montréal signalaient ainsi leur zèle à obéir aux ordres de leur chef, ou à gagner la récompense promise, non loin de là, Pifero avait aussi les yeux fixés sur eux.

S'exagérant sans doute à lui-même les graves motifs que *la Donna* avait eus pour fuir le camp du *condottiere*, il tente un dernier effort pour la délivrer. Déjà, sous l'impression de ses cris, de ses menaces, de ses secousses, la foule tourbillonne devant lui, quand un mouvement général qui s'imprime sur toute la longueur de la ligne, la divisant, le rejette au bord opposé de la route.

Ce mouvement vient d'être opéré par les hallebardiers qui précèdent Rienzi et forment la tête de son escorte.

Une idée rapide, instantanée, saisit le jeune bandoulier; il se fait jour à travers un double rang de soldats, écarte les députés des villes, les porte-bannières, qui entourent le tribun-sénateur, arrive jusqu'à lui, et, saisissant brusquement son cheval par la bride :

« Justice ! s'écrie-t-il, justice au nom du peuple ! »

Vingt bras se tendent vers *Pifero*, pour le châtier de son audace ; Rienzi les retient d'un signe, et, profitant de l'occasion pour faire publiquement acte de popularité, il s'arrête :

« Qui es-tu ? dit-il au jeune homme.

— *Cecco del Vecchio*, surnommé *Pifero*, citoyen romain, répond celui-ci avec assurance.

— Que demandes-tu ?

— Justice et protection !

— Explique-toi. »

Alors *Pifero*, encore haletant, explique du mieux qu'il peut, et en quelques mots, car le temps presse, comment deux cavaliers veulent, par violence, empêcher une jeune dame dont ils ne sont ni les frères, ni les parents, ni les tuteurs, d'achever sa route et d'entrer au couvent. Cette jeune dame s'était volontairement placée sous sa garde à lui, *Cecco del Vecchio*, et il demande assistance au noble tribun pour le maintien de son droit.

En parlant, *Pifero* a désigné du geste la jeune

dame et les deux cavaliers. Le tribun ordonne que tous trois soient conduits séparément à Pérouse, où il prétend juger l'affaire.

Tandis qu'on se dispose à exécuter ses ordres, Rienzi, qui, ainsi qu'Odette, domine la foule de toute la hauteur de son cheval, tourne les yeux vers cette femme inconnue, pour laquelle on vient de réclamer sa protection ; leurs regards se rencontrent, et tous deux tressaillent subitement sous l'impression d'un lointain souvenir.

« Ami, dit aussitôt Rienzi au jeune bandoulier, quel nom porte cette jeune femme ?

— Le nom de sa patronne ou celui de son père, jamais je n'en ai eu connaissance, répond *Pifero*, mais parmi nous, la coutume était de l'appeler *la Donna* ou *la bella Cordiera !* »

Et le cortége se remit en route.

XII

Le siége d'Averse.

XII

Quels événements, quelles résolutions subites avaient donc forcé Odette à fuir du camp de Montréal, et venaient aujourd'hui, par un jeu singulier du hasard, jeter sur les pas de Rienzi cette beauté, cause première de leur haine, et que Guillaume avait enlevée à Nicolas, comme aujourd'hui le tribun-sénateur vient de la soustraire aux poursuites du célèbre *condottiere?*

Lorsque Rienzi gémissait encore dans la tour d'Avignon, mesurant tout à loisir la hauteur de sa chute, la fortune adverse avait semblé vouloir

prendre aussi Montréal à partie. La petite-fille de Robert, chassée de Naples par lui, y était rentrée, portant sur son front, en guise de nouveau diadème, l'absolution publique qu'elle venait de recevoir de Clément VI.

Seul, le *condottiere* avait osé troubler son triomphe. Laissé par Louis de Hongrie en possession de la Pouille et de la terre de Labour, il avait défié tous les efforts de la reine et de ses nombreux auxiliaires. A la fin cependant, cédant au nombre, marquant d'un champ de bataille chaque pas qu'il faisait en arrière, il était venu, avec les débris de son armée, s'enfermer dans la ville d'Averse, où toutes les forces réunies de ses adversaires l'avaient bientôt enveloppé.

C'était là sa prison à lui.

Deux mois entiers, il y lutta contre les attaques des assiégeants, contre la famine, contre les complots des habitants et la révolte de ses propres soldats, et s'il put si longtemps soutenir cette terrible lutte, ce n'est pas à son courage et à sa fermeté qu'il eut seulement à en rendre grâces.

La Cordière n'avait point cessé d'être pour les bandouliers comme un ange de protection et de salut. Quoiqu'ils sussent bien, à n'en pas douter, quels liens d'intimité secrète l'unissaient à leur chef, elle était si belle, si bonne, son air de recueillement et de méditation, sa tristesse habituelle, jetaient de si doux reflets de gravité sur son noble visage, qu'ils la vénéraient comme une madone, parce qu'elle en avait les chastes apparences. Sans chercher au fond de ses douleurs pour en deviner la cause, ces hommes rudes, grossiers, au cœur de bronze, ne s'apitoyaient jamais que sur elle, et pour eux la pitié c'était du respect; car dans leur ignorance des choses, ils lui comptaient ses malheurs comme des vertus.

Ajoutez à ces sentiments exceptionnels la haute idée qu'ils s'étaient faite de ses connaissances surnaturelles en médecine et en astrologie, et vous comprendrez l'influence que *la Donna* pouvait exercer sur ces sauvages aventuriers.

Aussi, quand la faim faisait hurler ces loups et les poussait à la révolte, il suffisait parfois de

la présence d'Odette, pâle, allanguie, d'Odette qui s'était imposé par un vœu l'obligation de jeûner comme le plus misérable d'entre eux, pour les faire rougir de leur défaut de résignation. Devaient-ils donc se laisser abattre par des maux qu'une femme pouvait endurer?

Montréal n'ignorait pas ce qu'il devait à Odette. En proie à toutes les irritations de son orgueil blessé, de son amour insulté, trahi par la royale Jeanne de Naples, il n'en admirait que mieux le dévouement de la pauvre Cordière.

Un soir que les assaillants lui donnaient du répit, que le bruit des balistes et des catapultes qui ébranlaient les murs avait cessé de se faire entendre, que les tours mobiles, à ponts volants, avaient reculé devant les pots à feu, les flèches enflammées, l'huile et la résine bouillantes des assiégés, il vint trouver la Cordière dans l'asile qu'elle s'était choisi non loin de la maladrerie, et l'abordant avec affection, s'asseyant près d'elle, il lui tendit la main : « Les temps sont rudes, m'amie, lui dit-il ; mais si les jours mauvais mettent à de fortes épreuves la constance des hom-

mes, ils servent aussi à faire ressortir le courage des femmes. Tu nous as été de grande aide dans tous nos embarras et misères, et point ne l'oublierai.

— Vous l'oublierez, messire, lui répondit Odette avec un air de réserve et sans lever les yeux vers lui, vous l'oublierez encore! Qu'importe? et de quel droit me plaindrais-je? que me devez-vous? le droit de la force n'a-t-il pas fait de moi seulement votre captive, votre vassale?

— Vas-tu donc te tourner aussi contre le vaincu? dit Montréal en lui souriant; et quand je viens te remercier de l'appui que tu nous prêtes chaque jour contre des malintentionnés, veux-tu maintenant te liguer avec eux pour mon entier découragement?

— Eh bien! messire, laissons là des reproches qui n'ont trait qu'à votre servante, et permettez-lui de vous adresser quelques bons avis de plus grande valeur sans doute, car c'est à vous qu'ils peuvent être utiles. »

Montréal plaça son siége vis-à-vis de celui de son interlocutrice, enferma les deux mains frêles

et minces de la Cordière dans les siennes, et, toujours souriant, se disposa à l'écouter avec déférence.

« Vos soldats murmurent, messire, reprit Odette. Devant eux, toujours je serai pour vous, dût la raison ne pas se mettre de notre côté; maie ici, à voix basse, et puisque vous le permettez, pourquoi ne vous dirais-je pas que, à part moi, je pense non comme vous, mais comme eux? »

Le *condottiere* la regarda fixement, puis en revint à son attitude patiente d'écouteur.

« Dans quel but poursuivez-vous sans trêve, sans relâche, sans espérance, cette guerre qui ne peut que vous être fatale? Qu'y pouvez-vous gagner? et que n'avez-vous pas à y perdre! Déjà votre compagnie est réduite de moitié; des hommes qui vous restent, peu vous obéissent et vous respectent comme naguère; bientôt ils songeront à traiter sans vous, je vous le dis; pourquoi ne pas les prévenir? Qui vous retient? qui vous empêche d'accepter les conditions que vous offrent la reine et le duc de Tarente?

— Tu me le demandes, Odette? dit Montréal ; je vais te l'apprendre. » L'attirant alors à lui, il la conduisit devant une fenêtre, et, le doigt étendu vers une masse de bâtiments qui, situés à l'extrémité d'un faubourg de la ville, semblaient flotter dans les brumes du soir : « Tiens, regarde ; vois-tu, là-bas, ces hautes tourelles noires et silencieuses, terminées en pointe et surmontées d'une croix? C'est là le couvent de Saint-Pierre de Morone. C'est là, quand la reine se mettait en chasse ou en dévotion, qu'elle allait habiter avec son premier mari. Remarque, à droite, ne vois-tu pas briller, au milieu de l'obscurité qui enveloppe le cloître, comme une lueur rougeâtre?

— Oui, murmura Odette, que ce début solennel frappait d'une sorte de terreur.

— Eh bien, mon enfant, la nuit venue, tant que tu verras là ce reflet de lumière, la trêve ne sera pas possible entre Jeanne la meurtrière, entre le duc de Tarente, son complice, et moi, moi, général du roi de Hongrie, son représentant, chargé par lui de venger la mort de son frère ;

car la clarté que tu vois là, c'est celle d'une lampe d'expiation, d'une lampe suspendue à ce balcon où le roi André a été suspendu lui-même par ses assassins ! Comprends-tu maintenant ? Est-ce dans la ville d'Averse, dans le lieu témoin du crime, que je puis...

— Cherchez ailleurs vos raisons, Guillaume, interrompit Odette ; je ne saurais me payer de celles-ci ! » Puis, retirant brusquement la main qu'il retenait encore, et retournant prendre possession de son siége, elle mit ses coudes sur ses genoux, sa tête entre ses mains, et, après un moment de silence, poussant un long soupir, tentant avec effort de se débarrasser du poids qui depuis longtemps l'oppressait : « Vous pouvez faire éteindre cette lampe ! dit-elle. Qui songe au roi André aujourd'hui ? Louis de Hongrie, son frère, n'a convoité que son trône ; et vous, vous, messire, de l'héritage du défunt, c'est de sa veuve seulement que vous avez été désireux ! »

Les traits de Montréal, qui jusqu'alors n'avaient respiré qu'un sentiment de bienveillance,

se contractèrent subitement ; son œil flamboya : « Tu mens, Cordière ! lui cria-t-il en la saisissant par le bras. Quelles preuves oseras-tu donner à l'appui de ton mensonge ? »

Odette dégagea son bras, sans paraître s'être aperçue de la moindre intention de violence de sa part. « Des preuves ! reprit-elle ; croyez-moi, le plus difficile, c'était de forcer ma langue à se délier pour entamer cet entretien. Maintenant le plus fort est fait ; j'achève. Guillaume, je vois bien quelle agitation vous domine en ce moment ; une colère sourde vous ronge, contre moi peut-être plus encore que contre celle qui vous a fait le mal. Cependant la pauvre Cordière vous adresse une prière, et cette prière vous l'exaucerez, en souvenir de tous les maux qu'elle a endurés par vous et pour vous ! Reprenez votre siége ; placez-vous là, devant moi, comme vous étiez tout à l'heure ; comme tout à l'heure, prenez mes mains entre les vôtres. »

Le *condottiere*, troublé, bouleversé, honteux de son emportement vis-à-vis d'elle, se soumit machinalement à ce qu'elle exigeait.

Odette reprit :

« Maintenant, Guillaume, j'en appelle à votre loyauté, à laquelle je crois; ces preuves demandées par vous, je vais vous les donner ; mais ne m'interrompez pas. Vous m'accusez d'avoir menti, et moi je ne veux pas qu'un mensonge puisse de nouveau souiller vos lèvres. Si je m'écarte de la vérité, témoignez-en par un simple geste, en me pressant la main ; je promets d'ajouter foi à ce témoignage muet ; mais songez que j'invoque ici votre honneur de chevalier. Si je vous calomnie, Guillaume, vous pouvez m'en punir sur-le-champ. Ces mains que vous tenez, broyez-les ; tuez-moi; je l'aurai mérité. »

Alors elle lui rappela sa première entrevue avec Jeanne au château de l'OEuf, et ses autres visites nocturnes et secrètes, et comme, à la prise d'Ascoli, il avait plutôt songé aux intérêts de la reine qu'à ceux du Hongrois ; et la branche d'olivier portée par lui avec tant d'orgueil, puis ensuite foulée aux pieds et renvoyée à Jeanne, sans autre motif de rupture que la lettre transmise

par Taddeo. Cette lettre, Odette l'a lue, car elle sait lire. Puis, ce brusque départ de Pouzzoles, où il n'était venu d'abord que pour veiller de plus près aux intérêts de la veuve d'André ; puis, enfin, cette inimitié soudaine, cette guerre d'acharnement dont la seule cause était une lettre d'amour interceptée ! « Sont-ce là des preuves suffisantes? dit-elle en terminant. S'il en est ainsi, ce n'est donc point le roi André que vous cherchez à venger ; ce n'est donc point la cause du roi Louis que vous servez, Guillaume ; vous servez votre cause à vous et votre propre vengeance ! Eh bien, cédez, vous le pouvez sans honte aucune, et ne vous perdez pas inutilement ; car, vous devez le savoir maintenant, l'amour qui s'en va n'a pas de retour; nulle puissance terrestre ne saurait réveiller celui que Jeanne avait pour vous, pas plus que celui que vous, Guillaume, vous avez naguère ressenti pour moi ! »

Durant tout ce récit, fait avec un calme douloureux, sans autres reproches adressés au coupable que ceux qui ressortaient des faits eux-mêmes, Montréal ne donna pas, *par gestes,* un

seul démenti à la Cordière ; et à mesure qu'elle parlait, ses mains à lui, agitées par un tremblement nerveux, humectées de sueur, vacillaient autour de celles de son accusatrice, mais sans les presser.

Quand elle eut fini, sombre et rêveur, il se promena quelque temps dans la chambre, puis se tournant vers elle : « Tu as eu raison, Odette, lui dit-il, d'avoir confiance dans ma loyauté. Mais tu ne saurais comprendre ce que j'ai souffert en t'entendant ! Va, si au lieu de tes mains j'avais tenu entre les miennes un fragment de rocher ou de fer, il n'en serait sorti que pulvérisé ou tordu, car ce que tu m'as rappelé, c'est la vérité, Odette : oui, tu as été bien instruite ! Aussi, pourquoi toi-même avais-tu pris soin de me jeter au cœur toutes ces idées d'ambition royale ?... Il n'y faut plus songer ! A ton tour, écoute-moi bien. Je ne traiterai point avec la Napolitaine ; il y aurait trahison ; je ne ferai point devant elle baisser les herses des portes, il y aurait lâcheté. Je puis encore me défendre ; des secours ne tarderont pas à m'arriver, sans

doute ; eh bien ! qu'ils se hâtent ces secours, que la prospérité revienne avec eux, et je jure Dieu que, dussé-je traverser toute l'Italie et aller assiéger le pape dans Avignon même, pour le contraindre à me relever de mes vœux maudits, ainsi ferai-je, et les cloches sonneront pour toi comme pour moi !

— Durant l'orage, le matelot fait une châsse d'or à son patron, dit Odette avec un mouvement d'incrédulité ; ceux qui n'ont pas sont prodigues de promesses ; mais aux promesses je ne veux plus croire, Guillaume. Il y a longtemps, quand vous étiez fugitif dans l'Apennin, dépouillé de tout, sauf de votre armure, que vous ne pouviez même plus porter, tant vous étiez cruellement navré, vous m'avez, pour la première fois, fait entendre des paroles semblables. J'y ai trop compté, et en y comptant j'en ai trop souffert ! J'etais jeune et belle alors, et vous m'aimiez ; ce serait déraison à moi que d'espérer encore. Je suis calme, vous le voyez ; je ne ressens ni dépit, ni colère, et, à mon tour, je vous le déclare, par mon âme et le sang du Sauveur, tant que le sort

vous sera contraire, je resterai près de vous, enfermée ici avec la famine, ou vous suivant dans l'exil, dans la prison, si c'est l'exil ou la prison qui vous attend ; mais que vos jours de bonheur renaissent, et vous ne me retrouverez plus. Vous m'entendez ? Je ne m'engage, moi, que pour les temps d'adversité.

— Enfant ! et où crois-tu donc pouvoir aller pour te dérober à mes poursuites ?

— Dieu seul le saura, répondit Odette.

— Si je suis puissant encore, qui donc oserait te donner un asile ?

— Un plus grand et plus puissant que vous !

— Nous verrons ! » dit le *condottiere* d'un air de défi.

Comme il se disposait à prendre congé d'elle, la porte entr'ouverte livra passage à des clameurs confuses. Il saisit une petite masse d'armes, qui ne le quittait pas lorsqu'il ne marchait que peu accompagné, descendit à la hâte, et Odette, croyant à un danger pour lui, le suivit aussitôt

Les habitants d'Averse, foulés, pressurés par les hôtes incommodes chargés de la défense de

leurs murs, venaient de se révolter. Une lutte avait lieu entre eux et les bandouliers. *Frà-Moriale* fit tout rentrer dans l'ordre, et s'emparant des deux principaux agitateurs, bourgeois notables d'Averse, il força l'un à pendre l'autre.

Certes, Montréal pensait avoir plutôt usé de clémence que de rigueur dans cet acte de justice qui, au milieu de tant de coupables, se réduisait à faire un bourreau et un pendu. Les mutineries se renouvelèrent toutefois. A chaque émeute nouvelle, redevenu *l'Impitoyable,* il livra à l'épée et au pillage une rue entière de la ville.

Ce système de répression convenait à ses soldats, ravivés de n'être plus soumis au seul rôle passif de la défense. Il arriva que, tandis que l'armée des assiégeants battait au dehors les murs de la cité d'Averse, une partie de celle des assiégés, aux prises avec les ennemis de l'intérieur, prenait d'assaut les maisons de toute une rue, au milieu des barricades et sous une grêle de meubles, de poutres et de tuiles.

Cependant, la famine, la misère grandissaient de jour en jour. *Frà-Moriale* ne devait plus

compter sur les secours de Louis de Hongrie. Force lui fut de capituler, et la capitulation, malgré l'état d'épuisement où il était réduit, fut encore belle et honorable. Peut-être dut-il cette faveur à Jeanne.

Il put sortir d'Averse avec armes et bagages, les étendards déployés et les tambours battants ; car *Frà-Moriale* avait introduit l'usage des tambours en Italie, même avant qu'Édouard III les fît retentir pour la première fois, en France, sous les murs de Calais.

Les vainqueurs respectèrent rigoureusement les clauses du traité. Rien ne troubla la retraite des bandouliers, sinon les habitants d'Averse, qui, s'armant de fourches, de pieux et de faux, se jetèrent sur leur arrière-garde, massacrant sans pitié les traînards, ne faisant que trois prisonniers, dont l'un même mourut sur la route, de ses blessures.

Quand les deux qui restaient furent ramenés en ville, on délibéra sur leur sort, et une voix sortie de la foule réclama pour eux *la justice du condottiere !*

Il s'agissait de les traiter comme *Frà-Moriale* avait traité les deux notables citoyens d'Averse.

De ces deux captifs, l'un était le pauvre Taddeo de l'Anciza, resté forcément avec les aventuriers, et qui, dans ces derniers temps, avait été contraint, pour faire nombre, d'endosser la casaque du soldat.

L'autre était *Barbuquet.*

Le choix du bourreau ne pouvait être douteux si l'emploi en était dévolu au plus digne de l'exercer ; mais le hasard des dés en devait décider seul. Taddeo avait encore une chance de salut ; il refusa d'en profiter. Il invoqua de nouveau le grand nom de Dante Alighieri ; il réclama la protection du duc de Tarente, de la reine, du supérieur des Hiéronymites, causes premières de son malheur. Les vociférations de la foule étouffèrent sa voix ; et, dès que le silence revint, Barbuquet ne lui laissa pas le temps de recommencer sa litanie : « Allons, compère, lui dit-il à l'oreille, il était écrit là-haut que tu me passerais par les mains. Laisse-moi faire ; j'ai plus d'habitude que toi. »

Quand le pauvre Taddeo voulut lui répondre, un nœud coulant interceptait le passage de ses paroles, et ses pieds ne touchaient déjà plus la terre.

Ainsi mourut par la hart, sous un costume de bandit, et au bruit des malédictions de toute une ville, cet honnête Taddeo, martyr des hommes et des événements. Après lui et comme lui-même, sa mémoire eut à souffrir des étranges acharnements du sort. Tous les excès commis durant le siége lui furent imputés : on effrayait les enfants du récit de ses crimes ; c'était l'ogre, le vampire d'Averse. Deux siècles après, le jour anniversaire de la délivrance de la ville, les habitants promenaient encore en grande pompe un mannequin vêtu en homme d'armes et qu'ils appelaient *il Malandrino.* Ce mannequin, c'était l'effigie de Taddeo.

Cependant *Frà-Moriale,* avec ses débris, s'était retiré auprès du préfet de Viterbe qui lui offrait un asile. Ensemble, ils ravagèrent le patrimoine de Saint-Pierre et la campagne de Rome ; puis, le *condottiere,* sa troupe et son trésor rétablis,

se dirigea vers le territoire de Rimini. Il y entra au mois de novembre, et l'hiver n'était pas achevé, que déjà quarante-quatre châteaux étaient tombés en son pouvoir.

Attirés par son immense réputation, car l'opinion du temps ne voyait en lui rien moins que le plus grand capitaine qui eût paru en Italie depuis Jules-César, une foule d'aventuriers, même des chevaliers français, vassaux de l'Angleterre, qui aimaient mieux faire une chevauchée au delà des monts que d'aider les Anglais à éventrer leur mère patrie, de hauts barons d'Allemagne, que les richesses amassées par *Guarnieri* et Conrad Guilford, leurs compatriotes, avaient alléchés, accouraient sous les drapeaux de *Frà-Moriale* et grossissaient son camp de la Romagne.

Certes, les beaux jours étaient revenus pour lui! Du moins tout semblait l'annoncer. Il se disposait à passer en Lombardie, où une ligue, dont les Vénitiens étaient l'âme, lui offrait cent cinquante mille florins pour quatre mois de service. Au seul bruit de sa marche, les autorités de Bologne, de Ferrare, de Modène, de Mantoue,

déposant des trésors à ses pieds, venaient acheter son alliance, dans la crainte qu'il ne les renversât en passant. Autour de lui campait une armée de dix mille hommes, accrue d'une telle multitude d'ouvriers, de valets, de juifs, de vivandières, que le nombre en était double. C'était un peuple qu'il traînait à sa suite!... Un peuple! Il n'a donc plus qu'un territoire à conquérir, non même par les armes, mais à prix d'argent, par un traité légal et solennel, — ce qui n'était pas alors sans exemple en Italie, — et il est seigneur-maître d'une principauté qu'il saura bien défendre et même accroître. Pour se faire relever de ses vœux, l'argent peut encore suffire au besoin; il ne l'ignore pas. Oh! si d'un seul coup il montrait à l'incrédule Cordière la réalisation complète de toutes ses promesses à lui, de toutes ses espérances à elle, de tous leurs rêves, caressés à deux!

Plein de ces idées, un matin il se rendit au logis d'Odette; mais il ne l'y trouva pas. Depuis la veille elle était absente, et un papier qu'on remit à Montréal ne contenait que ces mots :

« Voilà votre soleil qui luit, adieu ! »

Sur-le-champ les principaux officiers du *condottiere,* ses cavaliers les plus agiles sont mis en campagne ; les bords de la Foglia, les routes de l'Apennin, d'Ancône, du Bolonais, sont parcourus, interrogés. Pas un vallon, pas un sentier, pas une masure n'échappent à leurs recherches ; mais de cette grande battue il ne sort rien, rien que ces mots qui viennent attrister le cœur des soldats, comme celui du chef : « *La Donna* n'est plus avec nous ! »

Le chagrin qu'en ressentit Montréal fut cuisant, continu, profond. Partageait-il les croyances de ses bandouliers ? Pensait-il qu'Odette absente, son astre devait pâlir ? ou ce premier amour, enraciné dans son cœur, ne s'y ranimait-il plus que pour le déchirer, comme on voit ces belles plantes, quelque temps laissées sans culture, abandonnées dans un terrain appauvri, n'y repousser que chargées d'épines ?

On put croire pendant deux mois que le génie du *condottiere* avait faibli ; son activité n'était

plus la même ; son regard n'embrassait plus tous les détails de son immense administration ; à peine s'il paraissait dans ses conseils et même aux séances de son terrible tribunal de nuit. Il abandonnait la direction de ses affaires à ses lieutenants, et après de nouvelles recherches, toujours infructueuses, s'obstinait à séjourner encore dans la Romagne, quand ses intérêts, ses engagements l'appelaient en Lombardie.

Un jour, on amena devant lui les deux cavaliers lancés à la poursuite d'Odette et de *Pifcro* du côté de l'Apennin, et dont l'absence, depuis ce temps, avait été prise pour une désertion.

Ils sortaient des prisons de Rome. Ils racontèrent au chef comment Odette en avait appelé contre eux à la protection de Rienzi. Ils déclarèrent que celui-ci, après avoir eu plusieurs conférences avec elle à Pérouse, l'avait établie à Rome dans un de ses palais. Selon le bruit public, *la bella Cordiera* était aujourd'hui la maîtresse du tribun-sénateur.

Montréal avait écouté leur déposition d'un air

impassible. Sans les interroger davantage, il les éloigna d'un geste.

Le soir même, son armée se mettait en marche pour la Lombardie.

XIII

Une captive.

XIII

Le tribun-sénateur était rentré dans Rome aux cris d'adoration de la multitude. De même que le peuple de Naples avait promptement oublié les crimes de Jeanne, celui de Rome avait déjà effacé de sa mémoire les extravagances de Rienzi. Aux hommes vulgaires, il ne faut rien moins que la mort pour que l'opinion les absolve de leurs vices ou de leurs ridicules ; mais aux porteurs de sceptres une absence suffit.

A Pérouse, admise en présence de celui-là qui

avait dû la prendre pour femme, de celui-là qu'elle avait cru aimer, qu'elle avait aimé peut-être, Odette, retenue par la honte, n'avait osé lui avouer quels motifs étrangers à la haine l'avaient décidée à fuir loin de Montréal, et Rienzi crut ou feignit de croire à ce dernier sentiment.

Affectant de s'apitoyer sur elle, il lui promit de veiller en frère sur son sort à venir et de la servir dans tous ses intérêts. Durant cette entrevue, il fit constamment preuve de retenue, de circonspection, et Odette le quitta, convaincue de ses bonnes intentions à son égard, et soutenue par cette idée que, même au fond du saint asile qui allait la recevoir, un ami veillerait sur elle.

« Oui, le cloître, voilà quel doit être désormais mon seul refuge, se disait-elle. Trop longtemps je me suis résignée à la condition honteuse qu'on m'avait faite ; trop longtemps je suis restée au milieu de ces hommes de sang et de proie ; je veux racheter les erreurs de ma vie passée par une vie nouvelle d'expiation. »

Dans ces élans vers Dieu, elle oubliait le mo-

tif principal qui l'avait poussée à se soustraire enfin au pouvoir de Montréal.

Placée au couvent *della Pieve*, près de Pérouse, elle en sortit bientôt pour aller à Rome, sous la conduite d'un moine augustin, prononcer ses vœux au monastère de la Sainte-Croix, que le légat lui-même avait daigné lui choisir. Mais il était survenu, pour son admission, certaines difficultés, relatives seulement à sa qualité d'étrangère, et, en attendant qu'elles fussent levées, ce qui ne pouvait tarder, c'est dans une partie retirée de ce palais que Rienzi possédait au bord du Tibre, qu'elle fut installée d'abord.

Jusque-là les deux cavaliers avaient dit vrai.

Quoique Odette eût à s'étonner quelque peu du choix de sa résidence temporaire, néanmoins vivant dans ce palais sous le patronage d'une vieille et noble dame, et pleine de confiance dans la vertu de Rienzi, elle se rassurait.

Celui-ci ne venait la voir que rarement. Il habitait alors le Capitole, et dans les visites rapides faites par lui à la Cordière, il ne l'entretenait guère que des malheurs éprouvés par elle et du

ressentiment qu'elle en devait garder. Odette se taisait, ou répondait à peine par un signe de tête négatif, dont son hôte illustre prenait soin de ne pas s'apercevoir.

Un mois s'écoula ainsi. Son temps se passait en exercices de dévotion, à des lectures pieuses, puis à quelques promenades faites dans l'intérieur des jardins. Elle y avait pour compagnie, outre la vieille dame, une ou deux chambrières, et le moine augustin, lequel, se trouvant être justement le confesseur de la douairière, s'attendait bien à devenir aussi celui de l'étrangère.

Transportée d'une vie pleine d'activité et de dévouement à une vie froide, passive, inutile à tous, l'ennui la gagnait. Souvent, près de sa fenêtre, les yeux fixés sur le Tibre et sur l'île de Tyberne, tenant à la main un ouvrage de broderie, sans se douter que, depuis longtemps, l'aiguille avait échappé à ses doigts, triste et songeuse, elle se livrait à de longues rêveries.

Pourquoi Lorenzo avait-il voulu la voir cloîtrée plutôt à Rome qu'à Pérouse? Pourquoi, lui

si puissant, n'avait-il pu encore lui trouver une cellule que dans son palais?

Attirée par de faux semblants de protection, si elle était venue se livrer à cet homme qui, peut-être, conservait un reste d'amour pour son reste de beauté? Si, cette fois, le renard l'avait soustraite au lion?

A cette idée, son cœur s'indignait. Elle n'avait rien conservé des premiers sentiments qui l'avaient entraînée jadis vers Lorenzo : elle entrevoyait aujourd'hui que toutes les promesses de celui-ci avaient bien pu n'être autrefois que tromperies et déceptions. Elle comparait la nature haute, fière, généreuse de Montréal, encore loyale et forte, même au milieu de ses écarts, avec les manières hypocrites et cauteleuses de Rienzi. Ses rancunes contre le *condottiere* s'effaçaient ; le souvenir lui revenait des années passées près de lui et où, faible femme, elle voyait ce front, qui portait pour tous un signe d'épouvante, se courber humblement devant elle ; où, seule, elle avait le pouvoir d'attendrir, de désarmer cet homme terrible, surnommé *l'Impitoyable!*

Lui, du moins, il était né au même pays qu'elle; il parlait cette langue que, enfant, elle avait bégayée; près de lui, elle avait pu, par instants, croire retrouver sur les sommets de l'Apennin les neiges du mont Ventoux et rêver la Provence au milieu de l'Italie; près de lui, elle était puissante, entourée du respect de tous; mais où il n'est pas, elle n'est qu'une étrangère; — ne vient-on pas de le lui dire? — une fille sans nom, isolée, misérable, et à qui on semble vouloir disputer le droit même du repentir!

Oh! alors une conviction lui vient. Ses grandes résolutions de fuite et d'oubli ont été simplement chez elle une révolte passagère, un orage, lequel, troublant son âme, a jeté la confusion dans ses sentiments véritables. Elle comprend enfin, la pauvre Cordière, que certaines affections, sans bouleverser les sens, empruntent une force invincible du temps et de l'habitude, et se resserrent sous les efforts qu'on fait pour les briser.

Alors aussi elle lit plus clairement dans les regards ambigus de Rienzi. Déjà il ne retient

plus qu'à peine son secret; ses manières vis-à-vis d'elle ont complétement changé; ses visites se multiplient; sous mille prétextes menteurs, il pénètre près d'elle, à l'improviste, sans témoins. Et en lui parlant, il tient la main d'Odette dans la sienne, et sa main la brûle, et son genou bat près du sien, et sa lèvre balbutie, et son œil flamboie.

Qui la défendra maintenant? Un seul espoir la soutient; celui d'une nouvelle fuite! Mais, dès ce moment, elle va comprendre qu'elle est prisonnière.

Elle s'étonne devant les barreaux qui garnissent les fenêtres de son appartement, comme si elle les voyait pour la première fois; elle se trouble en remarquant que, durant ses promenades dans les jardins, jamais une porte extérieure ne reste ouverte devant elle; que cette vieille, que ce moine, qui l'escortent, que ces camérières qui la suivent, tous sont autant de surveillants et de gardiens qu'on lui a donnés.

Dans ses projets d'évasion, elle a déjà calculé que si, trompant les regards, elle parvenait, du-

rant la nuit, à gagner les terrasses, des draps noués l'un à l'autre, une simple corde, lui suffiraient pour glisser le long du mur. Elle se trouverait alors sur la voie publique qui longe le Tibre.

Elle peut donc se replacer bientôt sous la puissante protection du *condottiere?*

Non!

A mesure que sa pensée crée et caresse tous ces moyens destinés à assurer son départ, elle les voit, l'un après l'autre, s'effacer sous un obstacle.

Pour gagner ces jardins, ces terrasses, il lui faut, la nuit, se guider dans l'obscurité; sortir de sa chambre et traverser celles où reposent ses camérières, sans que le cri d'une porte, sans que le bruit de ses pas, sans même que son souffle la trahisse au milieu du silence! Parvenue sans malencontre à l'issue du pavillon qu'elle occupe, elle y trouvera une fermeture massive, cadenassée, verrouillée. Des fenêtres ovales s'élèvent, il est vrai, à peu de distance du sol, mais elles sont défendues par un vitrail à demeure, derrière

lequel surgit une double barre de fer en croix. Parvînt-elle à briser ces cadenas, ces barres, ces verrous, son pied ne poserait encore que dans une cour, et dans cette cour, à cette heure, veillent des dogues énormes ; et aux portes du palais, des sentinelles actives ; et dans les jardins, sur les terrasses, d'autres dogues rôdent la nuit, comme d'autres soldats autour des murs extérieurs.

La fuite était impossible. Odette tomba dans un désespoir profond.

Vers l'heure de vêpres, elle se tenait, selon son habitude, près de la croisée ayant vue sur le fleuve. En proie aux mille agitations de son esprit, elle suivait machinalement le brimballement des cloches qui se répandait par toute la ville, quand elle crut entendre s'y mêler des sons semblables à ceux d'un pipeau. Des cadences légères, rapides, semblaient courir à travers les volées vibrantes, parties du sommet des églises.

La captive n'y avait prêté d'abord nulle attention ; mais, presque à son insu, le souvenir de *Pifero,* de son jeune guide, si joyeux, si dévoué,

était venu se glisser au milieu de ses idées graves et solennelles, comme les modulations du *frestel* à travers le tintement des cloches.

Revenue à elle, Odette regarde le long de la voie publique, le long des rives du Tibre; elle ne voit rien, rien qu'un bateau qui remonte paisiblement le fleuve, sous les efforts d'un seul rameur.

Tout à coup du fond de ce bateau, un homme se lève : c'est lui ! c'est *Pifero!*

Depuis quelques jours, le bruit a circulé dans Rome que le tribun-sénateur tient enfermée dans la partie la plus secrète de son palais une belle fille blonde, ramenée par lui du royaume de France. Le soupçon s'éveille dans l'esprit de l'ex-bandoulier, qui, retourné au couvent *della Pieve*, afin d'y avoir des nouvelles de la Cordière, y a été instruit de son départ pour Rome. Il quête, il furète autour de ce palais, mais vainement ; il tente même d'y pénétrer par surprise; les gardes, les chiens paralysent toutes ses tentatives. Il s'ingénie alors d'un autre moyen.

Une des caméristes va chaque matin à la pro-

vision. Il la suit. La servante est jeune, accorte et d'un abord facile : *Pifero*, que la timidité n'a jamais guère retenu, a bientôt engagé la conversation, et, quelques jours après, frisque, pimpant, le poing sur la hanche, à la sortie du marché, il traversait les rues de Rome, près d'elle, portant fièrement sur sa tête le panier à la provende.

Il l'accompagna ainsi au palais sénatorial et jusque dans la première cour, où s'ouvraient les cuisines ; aller au delà lui était interdit. Mais il sait maintenant dans quelle partie de ces vastes bâtiments se trouve l'étrangère, et c'est alors qu'il a tenté l'épreuve, persuadé que si la belle fille inconnue n'est autre que *la Donna*, elle se rappellera le vieil air qui a dû si souvent frapper ses oreilles sous les vertes tentes des bandouliers.

En apercevant *Pifero*, Odette a poussé un cri de joie : elle n'est plus seule ! un ami veille sur elle.

Le soir venu, attentive au moindre bruit du fleuve, elle entendit un léger bouillonnement sur les flots, puis quelques notes détachées, prélude

insaisissable, pour tout autre qu'elle, du chant des aventuriers. Au même instant, une barque côtoya l'île de Tyberne, et vint s'amarrer sur la rive gauche du Tibre, presque sous sa fenêtre.

La recluse plia à la hâte une longue lettre qu'elle venait d'écrire ; elle en fit un petit paquet chargé, outre la lettre, de quelques joyaux qu'elle avait emportés avec elle. Au moyen de rubans attachés l'un à l'autre, le paquet descendit le long du mur. Comme elle sentait le ruban se tendre et s'alléger de son poids, le cri d'une sentinelle retentit et la glaça d'effroi. Mais déjà l'homme s'était élancé dans la barque ; il gagnait le large à force de rames, et bientôt la voix de *Pifero,* claire et perçante, s'élevait du milieu des brumes pour entonner son chant des vertes tentes.

Cette nuit même, à tout risque pour lui, il partit de Rome pour rejoindre *Frà-Moriale.*

Ce dernier atteignait à peine les frontières de Modène, quand *Maille-de-Fer* parut devant lui, durant une halte, et lui annonça que le jeune soldat, compagnon de la Cordière dans sa fuite,

venait de rentrer au camp et demandait à lui être présenté.

« Qu'il n'approche pas! s'était écrié le *condottiere* avec une explosion subite de fureur; je ne veux ni le voir ni l'entendre! qu'on le saisisse et qu'il meure! qu'il meure sous l'escourgée de fer, comme un lâche! qu'il paye pour lui et pour celle-là dont il fut l'infâme complice! »

Il n'avait pas achevé, que *Pifero* se précipitait dans sa tente, mettait un genou en terre, et lui présentant la missive : « Tuez moi, très-digne, lui disait-il; mais du moins que cela ne vous empêche point de lire ce papier : il vous est adressé par ELLE! »

C'était la veille que Montréal avait entendu la dénonciation des deux cavaliers échappés des prisons de Rienzi. En se rappelant qu'Odette avait autrefois aimé le Romain, en se remémorant au milieu de quelles circonstances elle avait fui de son camp, alors que Rienzi débarquait à Pise; quelle route elle avait tenue, celle justement qui la conduisait à sa rencontre; qu'elle-même, ou du moins Pifero en son nom, avait invoqué

l'assistance du nouveau sénateur de Rome contre ses bandouliers, qui pouvaient la ramener à lui, il n'avait point douté qu'un complot, qu'une connivence n'eût existé entre elle et Lorenzo.

Mais, chez lui, autant les émotions étaient violentes, autant elles étaient fugaces. En parcourant la lettre, ses âpres convictions si bien enracinées tout à l'heure tombaient une à une ; un éclair de joie, bientôt suivi d'un frémissement de rage, illuminait sa figure ; une larme d'attendrissement, la première qu'il eût jamais versée sans doute, débordait sa paupière, et cependant ses sourcils arqués, hérissés, respiraient encore la menace.

C'est que son cœur se gonflait tout à la fois d'amour et de haine ; cette missive qu'il tenait, tantôt il l'approchait de ses lèvres, tantôt il la broyait entre ses mains. Aux regards foudroyants qu'il promenait de ligne en ligne, eût-on jamais pu deviner que c'était là un amant qui venait enfin de concevoir l'espérance de retrouver une maîtresse aimée, regrettée et digne encore de lui ? Parcourant les passages de la lettre dans

lesquels Odette lui dévoilait les honteuses manœuvres de Rienzi : « Et j'ai pu instant penser que l'adversité en avait fait un homme ! » s'écriait-il. Puis, après avoir, l'air pensif et profondément préoccupé, marché à grands pas dans sa tente, il releva son front éclairé par un sourire de défi et murmura : « Sénateur de paille, garde bien ta prisonnière, car elle est près de t'échapper : tu vas apprendre que, même en fait de ruse et de tours d'adresse, Guillaume vaut bien Nicolas ! »

Après cette exclamation, durant laquelle, tout en ne parlant que de ruse et d'adresse, il portait la main à la poignée de son épée, il manda le comte Lando et s'enferma une heure avec lui.

A la suite de cette conférence, le comte prit le commandement de l'armée et continua la marche vers la Lombardie.

Montréal avait choisi dans les rangs quarante hommes éprouvés; il les fit se travestir en ouvriers, en paysans, quelques-uns en moines, et tous, se dispersant par petites bandes, ga-

gnèrent différents chemins, pour se réunir au jour et à l'heure indiqués.

Quant à lui, c'est à peine s'il daigne changer quelque chose à son costume. Revêtu de sa cotte de mailles et bien armé, il s'enveloppe seulement d'un large manteau. Qu'a-t-il à craindre? Qui alors, en Italie, eût osé attenter à la liberté d'un homme dont la main pouvait d'un seul coup faire mouvoir dix mille épées? Ne s'était-il pas ainsi, durant des trêves, aventuré seul au milieu de ses ennemis? D'ailleurs est-il en guerre avec le tribun? avec Rome, où il n'a jamais paru que comme l'ambassadeur d'un roi? Si, sous les plis de son manteau, sous les bords abattus de son chaperon, quelqu'un peut le reconnaître, eh bien! c'est à face découverte qu'il demandera au peuple romain lui-même justice contre son premier magistrat.

Ce n'est point là ce qu'il souhaite cependant. Il n'est point orateur; il aurait honte du rôle de plaignant; ce n'est point un procès qu'il vient suivre. S'il cache ses desseins, c'est qu'il pense que plus prompte justice lui sera faite s'il se la

fait lui-même ; son bon droit, il prétend le soutenir par la force : car la force, la violence même, voilà ses ruses à lui! Son tour d'adresse consistera, non à s'attaquer à Rienzi, mais à son palais, pour en arracher Odette. Si les portes ne s'ouvrent pas à son ordre, elles seront enfoncées ; si les gardes songent à la résistance, malheur à eux !

Touchant au but de son voyage, suivi de deux hommes seulement, il arriva devant l'une des portes de Rome.

Il avait à peine franchi la ligne des fortifications, qu'une bande de valets de place, toujours au service des pèlerins et des voyageurs, l'entoure. « *Messere!* — *signore!* — *maestro mio!* — *padrone!* où voulez-vous aller? — Vous plaît-il de visiter d'abord la Rotonde? — Saint-Pierre? — le Colisée? — c'est une bonne hôtellerie qu'il faut à *monsignore!* » L'un saisit le cheval par la bride; l'autre tire l'homme par son manteau. D'une branche de coudrier qu'il tient à la main, Montréal les écarte tous, et, dans le mouvement qu'il fait, son manteau qui s'entr'ouvre laisse

voir sa cotte de mailles et sa ceinture de guerre.

Désignant alors l'un des *ciceroni* du bout de sa baguette : « Conduis-moi, lui dit-il, au palais Colonna. »

L'individu désigné marcha devant lui ; le reste de la bande suivit, en s'obstinant à faire agréer ses services inutiles aux deux hommes qui accompagnaient l'étranger.

Que vous étiez loin de vous douter, Odette, qu'en ce moment l'illustre capitaine, roulant dans sa tête le projet de votre délivrance, habitait déjà les mêmes murs que vous !

Cependant, depuis le départ de Pifero, son espérance en Montréal la soutenait si bien, que son accablement, ses tristesses habituelles avaient en partie disparu. Toutefois, s'observant vis-à-vis de Rienzi, elle restait sur une défensive, devenue plus facile, il est vrai.

Depuis quelques jours, contre son ordinaire, celui-ci paraissait soucieux, agité. Cessant de l'obséder de son amour, il se reprenait à déplorer les malheurs de la Cordière, dont il voulait, disait-il, effacer jusqu'à la trace.

A sa dernière visite, plus mystérieux, plus troublé que jamais, il lui avait annoncé une prochaine grande nouvelle.

L'idée que sa résistance a découragé Lorenzo et que c'est du cloître qu'il s'agit, l'idée que bientôt elle sera privée des moyens de correspondre avec Montréal, et que ce dernier, ignorant encore une fois sa retraite, deviendra impuissant à travailler à sa délivrance, lui cause une émotion mortelle. Interrompant le tribun, elle lui déclare, en attendrissant tout à coup pour lui le son de sa voix, l'expression de son regard, que, quels qu'aient été d'abord ses projets, elle n'a point hâte de s'enchaîner par des vœux qui doivent la séparer du monde à jamais; que l'hospitalité qu'il lui accorde lui est précieuse; qu'elle le conjure de la lui continuer encore quelque temps, et que, grâce à sa protection, elle peut espérer des jours meilleurs.

Rienzi la quitta, persuadé que son empire sur elle était revenu.

Le lendemain, Odette rêvait encore près de sa fenêtre barrouillée, écoutant si, de quelque

barque descendant le fleuve, le son d'un *frestel* ne se ferait pas entendre; mais rien ne paraissait, ni barque sur le Tibre, ni même cavaliers ou piétons sur le chemin. Il lui semblait que toute la partie de la ville où ses regards pouvaient s'étendre était muette, immobile, déserte. Au loin, seulement, sur sa droite, elle voyait des nuages de poussière monter vers le ciel et tournoyer en colonnes. Bientôt ces colonnes, s'ébranlant avec rapidité, semblèrent se mettre en marche et se diriger de son côté. Était-ce un vent d'orage qui ballayait les rues de Rome ou un violent incendie dont la fumée obscurcissait soudainement les airs? Mais autour d'elle la moindre brise ne se faisait point sentir, et, à travers cette fumée, les seuls rayons du soleil couchant jetaient leurs flammes. Elle s'étonnait, quand une faible rumeur lui parut sortir de dessous ces nuages de poussière; plus ils s'approchaient, et plus le bruit redoublait; enfin, vis-à-vis d'elle, sur le rivage opposé du Tibre, une foule immense débouche, et tout à coup retentissent des hurlements de fureur mêlés à des cris perçants de détresse.

Un homme hideux, barbu, ramassé dans sa taille, vêtu d'une casaque rouge, fuit devant des bandes acharnées qui le poursuivent de huées, de vociférations, en faisant pleuvoir sur lui une grêle de pierres. C'est comme une meute ardente lancée sur les traces d'un sanglier aux abois.

Un instant, se dirigeant de tout l'élan de sa course vers le pont du Sénateur, l'homme semble trébucher, et Odette, craignant de le voir déchirer par ses assaillants, détourne la tête avec horreur, et, en détournant la tête, elle aperçoit devant elle, dans sa chambre, Pifero, pâle, les yeux hagards, agité d'un tremblement nerveux et s'appuyant contre les parois pour se soutenir.

Il a trouvé moyen d'arriver jusqu'à elle, grâce à la préoccupation des soldats et des gardiens, tous attroupés sur un seul point pour épier de l'œil le dénoûment de cette terrible comédie qui se passe au dehors. Quand il peut enfin maîtriser les râlements précipités de sa poitrine.

« Signora, s'écrie-t-il, malheur! malheur!... mon général... pour vous délivrer, il m'a suivi;

il est venu à Rome! » Puis, tombant accablé, étouffant un sanglot, il ajoute : « C'est pour vous qu'il venait, c'est moi qui l'ai amené ; eh bien ! vous et moi, nous avons causé sa mort !... Ils l'ont tué ! »

XIV

Dieu soit loué !

XIV

Dès qu'il avait tenu Odette en son pouvoir, Rienzi avait espéré s'en faire un moyen pour assouvir sa haine contre Montréal. Son amour n'était venu qu'à la suite. Avant tout, la colombe devait lui servir d'appeau pour attirer le vautour au piége.

Connaissant à fond le caractère plein de fougue et d'impétuosité de son rival, de son ennemi, il n'avait pas douté que, pour peu que le sort le secondât, il ne pût facilement l'attirer dans ses

leurres ; et le sort l'avait secondé au delà même de ses prévisions.

Le *condottiere* était engagé dans une guerre au nord de l'Italie ; la ligue à la solde de laquelle il s'était mis l'appelait à grands cris ; sa propre armée s'irritait de son inaction. Pouvait-il reculer plus longtemps l'accomplissement de sa parole ? Ce fut le moment que choisit Rienzi pour renvoyer vers lui ces deux soldats, ses captifs, et dont il ne facilita la fuite qu'à bon escient.

Au milieu des circonstances pressantes qui l'attiraient vers la Lombardie, il était interdit à Montréal de rompre brusquement des engagements sacrés, et de retourner vers Rome, avec toutes ses forces, à la vaine poursuite d'une femme. Il ne pouvait non plus, après le grand désespoir qu'il avait laissé éclater depuis l'éloignement de la Cordière, ne rien tenter pour la reconquérir.

Tous les calculs du rusé Nicolas se basaient sur cette double supposition. Pour lui, des espions veillaient jusque dans le camp des bandouliers, et, de jour en jour, d'heure en heure, des

courriers l'instruisaient de tous les mouvements de la grande compagnie d'aventure. Le premier qui lui arriva renversa à moitié ses espérances : — *Frà-Moriale* s'était mis en marche vers le nord. Le second les releva : — *Frà-Moriale* avait subitement abandonné le commandement de son armée au comte Lando, et l'on ne savait ce que lui-même était devenu.

Rienzi le devina facilement.

Il couvrit les routes de ses émissaires ; à chacune des portes de Rome, il fit placer des sbires, travestis en *ciceroni ;* et c'est ainsi que le *condottiere*, dès son entrée dans la ville, entouré, cerné, gardé à vue sans qu'il s'en doutât, fut conduit, sans résistance de sa part, non au palais Colonna, mais jusqu'au seuil de la prison du Capitole, préparée pour le recevoir. Là, des gardes, se ruant sur lui à l'improviste, l'eurent bientôt désarmé, ainsi que ses deux acolytes.

Le lendemain, le tribun-sénateur, revêtu de tous les insignes de sa puissance, parut devant son captif enchaîné.

Avant toute parole émise, il y eut d'abord en-

tre ces deux hommes un dialogue muet, haineux, terrible, de gestes de mépris et de regards fulgurants.

« Je viens recevoir tes aveux, » lui dit enfin Rienzi.

Montréal sourit et ne daigna ni répondre, ni se lever.

« Faut-il donc, reprit le tribun, que le tourmenteur-juré te les arrache mot par mot? Eh bien! qu'il en soit ainsi! La chambre de la question est prête!

— Lâche bouffon! murmura Montréal, rompant le silence, mais conservant encore sur ses traits, dans son maintien, dans le son même de sa voix, son air de haute et dédaigneuse ironie; tes bourreaux et toi, je vous mets au défi! Si ma volonté était de me taire, vous épuiseriez mon sang et briseriez mes os avant d'obtenir de moi une seule parole. » Puis, s'animant tout à coup: « Mais qu'ai-je donc à révéler? s'écria-t-il; tous mes actes n'ont-ils pas été, en plein soleil, écrits par le fer sur le sol de l'Italie? N'ai-je pas fait assez de bruit dans cette contrée pour qu'on

n'y ait pu suivre ma route pas à pas? Que veux-tu donc savoir? le motif qui m'amène dans Rome? Que tu le connais aussi bien que moi, maître fourbe!... A mon tour, c'est moi qui t'interroge! Sous quel prétexte, de quel droit, violes-tu envers un homme tel que moi la loi sainte de l'hospitalité? Suis-je venu à Rome en ennemi? Réponds! »

Sur un signe de Rienzi, un assesseur, qui se tenait à ses côtés, déploya un long parchemin, tout à la fois acte d'accusation et jugement définitif. Dans cet acte étaient reproduits, phase par phase, les événements de la vie guerrière de *Frà-Moriale*, depuis la compagnie de Saint-Georges jusqu'à sa dernière excursion dans la Romagne. On n'y passait sous silence que ses faits d'armes accomplis sous la bannière hongroise. Pour le reste, soit qu'il eût agi de sa pleine autorité, soit qu'il eût marché à la suite et à la solde de princes ou de puissances reconnues, et dont la responsabilité devait couvrir la sienne, toutes ses entreprises n'en étaient pas moins qualifiées d'abus tyranniques de la force,

de brigandage, et, comme tels, justiciables du sénateur de Rome, au nom du pape et de la commune patrie.

Ce n'était là que la première partie de l'accusation. Dans la seconde, le peuple romain et le sénateur lui-même intervenaient personnellement. Il y était rappelé les excursions de *Frà-Moriale*, en compagnie du préfet de Viterbe, dans le patrimoine de Saint-Pierre et dans la campagne de Rome; on lui reprochait sa complicité avec Jean Pépin, comte de Minorbino, dans cette révolution soudaine, à la suite de laquelle *le tribun avait dû, par prudence et par sûreté, s'éloigner momentanément de la ville.*

C'était là peut-être le plus grand grief de Rienzi contre Montréal, grief illusoire cependant, comme celui qui allait suivre.

Dans un dernier paragraphe, l'accusé était convaincu de s'être, la veille, introduit furtivement à Rome, à cette fin d'y assassiner le noble chevalier sénateur, et de tenter, au moyen d'un nouveau bouleversement, de s'emparer de cette

autorité que celui-ci tenait de l'amour du peuple et de la volonté du saint-siége.

Durant toutes ces graves accusations, Montréal garda son attitude ironique et son sourire méprisant ; mais quand il entendit le jugement par lequel « le chef de bandits *Frà-Moriale,* convaincu de vol, de meurtres, de crimes et de sévices de tous genres, était condamné à mourir cejourd'hui même, PAR LA CORDE ! » il bondit sur son siége de pierre, et, brandissant sa chaîne, comme si, dans sa main, elle eût dû se transformer en épée : « Misérable ! oublies-tu donc que je suis gentilhomme, chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, le général d'une armée, l'ami d'un roi, l'allié de la république de Venise ?

— Jean Pépin, ton sicaire, ton complice, est mort par la hart, répondit Rienzi ; ses titres valaient les tiens ; vous pouvez marcher de pair par votre naissance comme par vos forfaits : j'en jure par le Saint-Esprit, qui a daigné quelquefois m'éclairer de ses lumières, ainsi qu'il est mort, tu mourras ! »

Le condamné pâlit. En ce moment, outre

l'idée de finir si honteusement, une autre idée non moins poignante lui entra au cœur : — Si Odette avait associé ses projets de vengeance à ceux de Rienzi ! Si ces deux cavaliers, arrivés les premiers à son camp, seuls avaient dit vrai ! — Un soupir, longuement comprimé, s'échappa de sa poitrine ; son courage, sa fierté, semblèrent l'abandonner subitement ; sa tête s'inclina ; ses fers, soulevés par son geste, encore menaçant, retombèrent en cliquetant sur eux-mêmes. Il s'assit accablé et se couvrit la figure de ses deux mains.

Après quelques minutes de silence et d'anéantissement : « Lorenzo, dit-il d'une voix où l'ironie ne mêlait plus son âcreté, que la fureur ne rendait plus retentissante, je pourrais confondre tes injustes accusations ; mais à quoi bon ? tu n'y crois pas toi-même. Puisque ma mort t'est nécessaire, à toi... et peut-être à celle dont je ne prononcerai pas le nom, fais-moi mourir, j'y consens ; fais-moi mourir sur le chevalet ou sur l'échafaud, sous les tenailles de ton tourmenteur ou sous sa hache, peu m'importe ! mais que

je meure par le fer ! M'entends-tu, Lorenzo ? C'est moi, moi Guillaume de Montréal, moi *Frà-Moriale*, qui te le demande. Une même maîtresse, un même amour, nous a désunis dès l'enfance ; mais nous avons eu aussi un même ami tous les deux. Au nom de ce dernier, accorde-moi la mort d'un soldat !... Le veux-tu ? »

Soit que Rienzi se sentît touché de quelque pitié, soit que la contenance émotionnée de ceux qui l'entouraient lui fît craindre de se montrer par trop sévère, il souscrivit à la requête du condamné, et il alla aussitôt se prosterner au pied des autels pour se racheter du serment qu'il venait de faire sous l'invocation de l'Esprit-Saint.

Un frère mineur entra dans la prison de Montréal, à qui on avait ôté ses fers, et reçut sa confession.

Deux heures après, un bruit de sinistre augure se fait entendre. Ce sont les gardes du sénateur qui viennent chercher le prisonnier. Le bourreau les suit.

Déjà la trompe des crieurs publics retentissait

dans les rues de Rome, et le peuple, y apprenant à la fois la captivité de *Frà-Moriale*, son jugement et sa mort prochaine, se précipitait en foule vers le Capitole, sur la place duquel on dressait à la hâte un échafaud, afin que le condamné eût moins de chemin à parcourir.

Rienzi n'a pas oublié de quelle façon Montréal a été une première fois reçu à Rome et les applaudissements redoublés qui l'y ont accueilli. Pour combattre l'impression fâcheuse qui peut résulter de cette exécution si prompte, si imprévue, et qui, aux yeux des moins clairvoyants, devait ressembler plus à la vengeance qu'à la justice, ses crieurs, en annonçant le supplice, ont pris soin de révéler non-seulement les projets prétendus d'assassinat, les tentatives d'usurpation du *condottiere*, ils y ont ajouté *par ordre* le pillage, l'incendie de Rome et l'enlèvement des vases sacrés et des saintes reliques.

Aussi, dans cette multitude qui encombre les abords de la prison, depuis l'arc de Septime-Sévère jusqu'aux extrémités du Campo-Vaccino, mille malédictions s'élèvent contre le bandit.

Mais quand Frà-Moriale, entouré d'un triple rang de gardes, descend d'un pas ferme le perron du Capitole, sans outrecuidance, sans faiblesse, l'air à la fois noble et résigné, d'autres émotions soulevées par sa présence viennent attiédir les premières.

On se demande où sont ses complices. Devait-il donc à lui seul incendier et piller Rome? Quel jour et dans quel moment ont eu lieu toutes ces tentatives récentes, dont pas un quartier de la ville n'a été un instant troublé? On se communique ses réflexions ; on les commente ; la vérité se fait jour, et, sur le passage du condamné, au lieu de cris de haine, c'est un murmure de pitié qui se fait entendre.

Montréal est sur l'échafaud. Après en avoir fait le tour, après en avoir de sang-froid examiné toutes les dispositions, il en fait changer quelques-unes, comme si, même à ce moment suprême, il ne pouvait se séparer de l'habitude du commandement. Ensuite il distribue aux soldats qui l'entourent ses gants, son gorgerin, sa ceinture, sa bourse ; et ceux-ci, en recevant ces

précieuses dépouilles, s'inclinent respectueusement devant lui. Il s'avance alors vers la plate-forme, pour adresser quelques mots au peuple ; mais le bruit aigu de vingt trompettes, sonnant à la fois, lui coupe la parole. Le peuple s'indigne, se récrie ; un mouvement tumultueux se manifeste parmi la foule et même parmi les soldats. Autour de l'échafaud, comme sur l'échafaud, il n'y a de calme qu'un seul homme : c'est le condamné! Et de tous le plus troublé, le plus angoisseux, le plus terrifié, c'est le bourreau !

A son départ d'Averse, où il avait été détenu quelque temps, rendu prudent par l'expérience, Barbuquet avait pensé que son métier présentait de moins mauvaises chances dans une ville qu'au milieu d'une troupe de bandouliers, où il fallait y adjoindre encore celui de soldat. L'emploi était vacant à Rome ; il l'obtint, et mit son savoir-faire au service de tous les partis qui, en l'absence de Rienzi, s'y disputaient le pouvoir.

La capture de Montréal s'était opérée d'une façon tellement secrète, son jugement, l'heure fixée pour l'exécution, s'étaient succédé avec une

rapidité si grande, que celui qui devait être le seul acteur agissant dans ce drame lugubre, ne sut quelle tête devait tomber sous sa hache qu'en allant remplacer le confesseur dans le cachot du prisonnier.

A l'aspect de l'illustre *condottiere*, de ce chef qui, depuis tant d'années, avait su lui imposer la terreur et le respect, il recula d'abord foudroyé et refusa tout service, résolu qu'il était de fuir loin de Rome et de recommencer sa vie de fatigue et de périls, plutôt que d'achever une telle œuvre. Mais cette œuvre, Montréal lui avait ordonné de la poursuivre jusqu'au bout. Il était heureux de mourir, non de la main d'un bourreau vulgaire, mais de celle d'un de ses vieux compagnons. Du moins, jusqu'au dernier moment, il devait avoir près de lui un représentant de sa grande compagnie d'aventure.

Barbuquet dut obéir.

Maintenant le cœur lui manque. Cette guisarme, cette hache à deux tranchants, qu'il maniait d'ordinaire avec tant de facilité et comme il eût fait d'un jouet d'enfant, elle est trop

lourde pour son bras qui défaille. Ce fut au patient de le rassurer, de lui rendre le calme, l'énergie nécessaires à l'acte terrible qui allait s'accomplir ; et quand celui-ci crut y être à peu près parvenu, pour plus de sûreté, il ordonna à Barbuquet de lui tracer une marque sur le cou, à la jointure des vertèbres, là où la hache devait frapper.

Alors un grand silence se fit sur l'échafaud et parmi la foule des spectateurs. C'était le moment solennel. *Frà-Moriale* se recueillit, comme pour une prière mentale. Quand il releva le front, les derniers rayons du soleil couchant éclairaient son visage d'une teinte de pourpre, ses yeux resplendissaient, ses cheveux rouges semblaient flamber sur sa tête. Le peuple et les soldats crurent assister à un spectacle surnaturel, et un frémissement général circula du *Campo Vaccino* aux marches du Capitole. Se tournant vers le nord : « Adieu, mes compagnons ! » exclama le *condottiere* d'une voix retentissante. S'approchant ensuite du billot, après y avoir fait une croix avec son pouce, il y posa la tête. La gui-

sarme décrivit un cercle dans l'air, brilla un instant en traversant la zone éclairée par le soleil, et retomba dans l'ombre, avec un bruit sourd et prolongé.

Un cri haletant s'échappa de la foule; puis à ce cri sembla répondre un autre cri lamentable, horrible, parti de l'échafaud même ; et le peuple, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, ajoutant foi facilement à un nouveau miracle, crut que, bien que déjà séparée du tronc, la tête du supplicié, en roulant, avait poussé cette épouvantable clameur.

« C'est son dernier cri de guerre qu'il envoie à ses vengeurs futurs, disaient les uns.

— Non, c'est à nous qu'il en appelle de son jugement, injuste, abusif, arbitraire, » répondaient les autres.

Le premier émoi passé, de nouvelles voix s'élevèrent : « Le bourreau a failli à l'œuvre; sa main mal assurée a frappé à faux et laissé sa tâche inachevée ! »

Aussitôt un grondement tumultueux agite

toutes ces masses passionnées ; le flot populaire se soulève et se précipite vers l'échafaud.

Aucune de ces versions n'était la vraie. Barbuquet, retrempant son courage dans celui de son général, lui avait abattu la tête d'un coup ; mais le courage du soldat semblait s'être anéanti avec la vie du chef. Lorsqu'il lui a fallu, afin d'accomplir le dernier acte de ses fonctions de bourreau, empoigner par sa chevelure cette tête, pâle et ruisselante de sang, pour la montrer au peuple, ses regards obscurcis n'ont plus rien vu ; ses mains, tremblantes et convulsives, n'ont plus rien rencontré. C'est alors qu'il a poussé ce cri sinistre qui a retenti si loin, et, saisi de vertige, d'épouvante, il s'est précipité à bas de son estrade, se frayant un passage à travers les rangs pressés du peuple. Mais le peuple, qui s'en prend du juge au bourreau, bientôt revenu d'un premier moment de surprise et d'hésitation, s'était, avec des hurlements féroces, attaché à sa poursuite.

De là ces colonnes de poussière qui avaient paru s'élancer du Capitole vers l'île de Tyberne ;

de là cette course haletante le long du fleuve, et dont Odette avait été le témoin.

Parvenu au pont du Sénateur, Barbuquet s'était précipité dans le Tibre, où il avait trouvé la mort.

Le soir même de ce jour, Rienzi parut devant sa captive, impatient qu'il était de lui apprendre cette grande nouvelle, à laquelle il avait essayé de la préparer la veille.

« Signora, dit-il en l'abordant, vous êtes vengée !

— De qui ? demanda Odette, dont le visage était empourpré, dont toutes les artères battaient avec violence.

— De notre ennemi commun. Montréal a osé pénétrer dans les murs de Rome.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il a payé son audace de sa vie.

— Dieu soit loué ! » répondit la Cordière d'une voix ferme.

XV

Au Capitole.

XV

Jusqu'à ce jour, jusqu'à cet instant, Rienzi n'avait qu'avec doute sondé, interrogé les sentiments véritables de la jeune femme; mais le doute est-il encore permis après l'épreuve décisive qu'il vient de lui faire subir? Malgré ses premières et timides dénégations, la haine seule a porté celle-ci à fuir Montréal; ses longues tristesses n'ont eu pour cause que les appréhensions de la vie claustrale. Ne s'en est-elle pas expliquée assez clairement avec lui? Si elle a paru n'accueillir

qu'avec réserve ses paroles d'amour, un sentiment de pudeur, aussi bien que ses longues infortunes, ne lui imposaient-ils pas cette contrainte? Un joug pesait sur elle, joug illégitime, odieux, mais dont elle pouvait ne pas se croire entièrement affranchie. Elle est libre aujourd'hui; elle l'est par la mort du coupable; et cet élan spontané, ce cri de triomphe qu'elle vient de laisser échapper, quand rien n'avait pu la préparer à ce qu'elle vient d'apprendre, dévoile suffisamment l'état de son âme. Odette est redevenue ce qu'elle était autrefois en Provence, alors qu'après avoir repoussé les hommages de Montréal, elle accueillit si bien ceux de l'heureux Lorenzo!

Dans la chambre où ils se trouvaient alors, une lampe, tournée vers la porte, ne projetait sa clarté, faible et vacillante, que du côté de Rienzi, et la Cordière put lire sur le front du meurtrier toutes ces pensées rapides qui l'assaillaient; mais lui, lui que les quelques paroles prononcées par elle d'une voix fortement accentuée, mettaient si bien en grand ébahissement, il ne put voir sur ses traits contractés l'effort qu'elle venait de faire,

et il prit pour des regards d'amour ces regards fiévreux qui, comme un jet de flamme, lui arrivaient à travers l'ombre.

Quelques semaines à peine écoulées, et le peuple de Rome ne reconnaissait plus dans son sénateur ce tribun, autrefois de mœurs en apparence si rigides, si austères, dont l'ardente piété dépassait de beaucoup celle de tous et du clergé lui-même.

On n'entendait parler que des plaisirs, des fêtes, des orgies nocturnes qui, disait-on, se prolongeaient parfois jusqu'au jour dans son palais du Tibre.

On l'avait vu présider son conseil, vêtu en dameret, de chausses de soie, d'un pourpoint de taffetas gris, d'un court manteau, tel enfin qu'il convenait à un baladin qui s'apprête à danser une moresque, plutôt qu'au chef de l'État.

On l'avait rencontré de grand matin, à l'heure où d'habitude il se faisait dire une messe dans sa chapelle du Capitole, cavalcadant en joyeuse compagnie de dames et de galantins. Se glissant le long des faubourgs presque inhabités de la

ville, il gagnait sournoisement la porte Saint-Paul ou la porte Latine, pour aller dans la campagne lancer l'épervier, ou s'éjouir à la pêche des anguilles murènes.

Bientôt il rendit la ville elle-même témoin de ses faiblesses.

Vers le soir, dans les promenades fréquentées par les femmes patriciennes, une litière fermée, portée par quatre Esclavons, passait. Le sénateur l'escortait à cheval, et, soulevant de temps à autre les courtines de velours frangées d'or qui cachaient sans doute une belle inconnue, il dardait vers elle des paroles et des regards passionnés.

Cette inconnue cessa de l'être pour Rome. Dans les jeux publics, dans les cérémonies même de l'Église, où assistait Rienzi, on la voyait en riches et somptueux habits, les cheveux enroulés de perles, s'asseoir insolemment au premier rang, parmi les dames de la première noblesse.

Pour elle, à l'exemple de Visconti de Milan, Rienzi, malgré les bulles et ordonnances des papes, avait osé donner aux Romains le spec-

tacle d'un tournoi et de joutes à haute selle, ainsi que l'usage en existait jusqu'alors seulement en France et en Allemagne. Elle y présidait, sans qu'on sût à quel titre ; et le peuple, qui la retrouvait partout, dirigeant de son côté des regards fauves et méprisants, la montrant du doigt, murmurait tout bas :

« C'est la veuve du *condottiere!* »

Odette ne s'aveugle point sur les haines qu'elle peut soulever, et poursuit son rôle néanmoins. Si l'ex-tribun paraît aujourd'hui si dissemblable à lui-même, la Cordière présente aussi, de son côté, un contraste non moins étrange.

Une révolution subite s'est faite dans son caractère, dans ses habitudes, sur son visage. On eût dit qu'elle avait troqué son âme contre une autre âme ; contre celle d'un démon, sans doute!

Tout ce que la coquetterie a de charmes, d'attractions, de miel sur les lèvres, de doux poisons dans les yeux, tout ce que la ruse a de faux semblants et de faux détours, tout ce que la nature a créé en elle de bien, de bon, de beau, ses vices d'emprunt, ses vertus réelles, le ciel et

l'enfer, Odette a tout mis au service d'une seule pensée. Ses volontés se sont toutes concentrées vers un seul point. Elle a voulu être aimée de Rienzi ! Non tel que naguère, non de cet amour qui raisonne, qui calcule, mais avec enivrement, avec délire ; et elle y est parvenue !

C'est de la Cordière seule maintenant que le noble sénateur reçoit ses inspirations, et ceux qui tentent de s'interposer entre elle et lui, il les brise ! Ses vieux serviteurs, ses amis les plus dévoués ont osé lui faire des remontrances sur cette passion, attribuée par eux aux influences pernicieuses du mauvais-œil ou de quelque philtre magique, et il les a chassés de sa présence.

Selon les caprices d'une femme, il éloigne également de lui ses meilleurs officiers, ses plus sûrs partisans, accueille ses anciens ennemis, et, oublieux du passé, prodigue les trésors de Rome, sans daigner même écouter les plus valables de tous les bons avis, les murmures du peuple.

La tendresse de Rienzi pour Odette est d'autant plus aveugle, d'autant plus emportée, qu'elle n'est pas satisfaite. Selon qu'il croit voir appro-

cher ou reculer le moment de son bonheur complet, il passe tout à coup de la joie la plus vive au découragement le plus sombre, et dans l'un et l'autre de ces deux états, sa raison semble s'altérer.

Voici le portrait que trace de lui, à cette époque, l'un de ses historiens (1) :

« Il était devenu voluptueux et se livrait aux
« plaisirs de la table, ce qui avait enflammé son
« visage et rendu ses yeux étincelants... Perpé-
« tuellement agité, se méfiant de tout le monde,
« ne prenant conseil de personne, il semblait
« dévoré d'inquiétudes bizarres. La tristesse,
« chez lui, succédait à la gaieté, la sévérité à la
« clémence. Il relâchait ceux qu'il avait fait arrê-
« ter avant même de leur avoir fait subir un inter-
« rogatoire ; il faisait grâce au coupable, et faisait
« exécuter celui qui n'était que soupçonné... Il
« formait des projets qui se détruisaient réci-

(1) Dujardin, sous le pseudonyme de Boispréaux, et qui ne fait ici que répéter ce qu'en rapportent Villani, Thomas Fortifiocca, et les autres chroniqueurs italiens.

« proquement, et n'était occupé que des moyens
« d'usurper et d'affermir une autorité despo-
« tique. »

Oui, sous le souffle de la Cordière, ses anciennes ambitions sont ressuscitées. Lui aussi, elle l'a entretenu des prophéties de la sibylle du pont de l'Ausson. Ne se réaliseront-elles donc jamais? Peut-il être l'amant de son choix, son amant prédestiné, celui dont elle n'aura pas vu le front ceint de la couronne?

Rienzi s'abandonnait facilement à de telles excitations, qui ne faisaient que remettre en mouvement chez lui ses idées de souveraine indépendance. Mais sous quel titre s'imposera-t-il comme chef à cette grande république italienne? Sera-t-il consul, grand-duc, vicaire général du saint-siége? sera-t-il roi? Un autre titre le tente ; mais avant de se le faire décerner publiquement par un sénat œcuménique, composé des députés de toutes les villes d'Italie, il a résolu de sonder à ce sujet l'opinion des Romains, par une démonstration hardie et soudaine.

Au moment où le peuple y était le moins préparé, il apprit que Rienzi, qu'il avait vu le matin se rendre en grand cortége à l'église de Saint-Pierre, où il devait communier, s'était *humblement* agenouillé devant l'autel, revêtu de la dalmatique et du bandeau qui ne servaient qu'au sacre des empereurs.

Les derniers partisans du sénateur, ceux qui, jusqu'à la fin, s'étaient obstinés à croire que la liberté de Rome grandissait à l'ombre, sous un pli de son manteau, détournèrent la tête et refusèrent d'ajouter foi à cette nouvelle. Le peuple se tut.

Rienzi prit ce silence pour un acquiescement, et, de tous les côtés, ses courriers allèrent convoquer, pour un congrès prochain, les députés de l'empire italique.

Le chef futur du nouvel empire avait satisfait à toutes les exigences de la Cordière ; il réclama d'elle le prix convenu. Elle n'y mit plus qu'une seule condition. Avant de lui appartenir, elle voulait se baigner, ainsi qu'il l'avait fait lui-même, lors de sa réception comme chevalier,

dans la cuve de porphyre de saint Sylvestre. De là seulement elle pouvait sortir immaculée et digne enfin de lui. Rienzi satisfit à ce dernier caprice, et le moment qui devait le payer de tant de soumission fut fixé par Odette elle-même.

Quand elle se retrouva seule dans ce palais du Tibre où elle avait été captive et où elle était traitée en reine aujourd'hui, ses traits, qui souriaient tout à l'heure, se détendirent brusquement. Son masque de courtisane disparut, et, sous ce masque, une douleur immuable était empreinte.

Tombant à genoux :

« Mon Dieu, s'écria-t-elle, donnez-moi le courage d'achever ce rôle terrible! Ce rôle, sur mon salut éternel, sur ma part de votre saint paradis, j'ai juré de le pousser jusqu'au bout, et je tiendrai mon serment! Mais, touchant au but, si mes forces allaient me trahir! Un jour! mon Dieu, un jour! un seul! où je puisse sourire encore! »

Elle passa une partie de la nuit en prière. Seulement, vers minuit, tout reposant autour

d'elle, elle descendit dans ce jardin, dont des chiens menaçants ne lui défendaient plus l'accès.

Après avoir marché le long des bassins, elle s'approcha d'un épais massif d'arbres, où des oiseaux endormis semblaient seuls devoir gîter en cet instant, et, certaine que de là une réponse lui devait être faite :

« Où sont-ils ? demanda-t-elle tout bas.

— Dans le bois de Pentano, » murmura une voix qui lui était familière.

Puis après quelques mots échangés :

« A demain, à la pointe du jour, au Capitole ! ajouta Odette.

— Demain, au Capitole ! » répéta le visiteur nocturne.

On n'entendit plus rien. Odette avait regagné sa demeure.

Le lendemain, Rienzi, vêtu avec recherche d'étoffes claires et gaies, tout parfumé d'eau de senteur, les cheveux lissés, la barbe bouclée, se tenait dans une chambre coquette, galante, plafonnée de gracieuses mosaïques, parquetée de cèdre et, comme lui, exhalant une odeur de

musc et de benjoin. Nonchalamment couché sur une chaise longue, il regardait avec complaisance les joyaux dont ses mains étaient surchargées, le long collier d'or déroulé sur sa poitrine, les riches bracelets qui servaient de fermoir aux manches de son pourpoint ; et, de temps à autre, il jetait un coup d'œil dans un petit miroir d'acier poli.

Ces soins ne l'absorbaient pas en entier toutefois ; car, pendant ce futile examen, son esprit se balançait doucement entre deux idées enivrantes. D'un côté, l'ambition murmurait à son oreille :

« L'Italie est lasse d'aller chercher ses empereurs en Allemagne et ses papes en France ; eh bien, que la pontificale Avignon garde la tiare ! Rome va s'envelopper du manteau impérial ; et ce manteau, Rienzi se sent assez fort pour le porter. Qui donc s'y opposerait ? Est-ce la France, déchirée par les Anglais ? l'Allemagne, en proie à ses guerres civiles ? l'Espagne, encore saignante de ses dernières luttes contre les Mores? Courage ! courage ! notaire apostolique, tribun

du peuple, chevalier du Saint-Esprit, sénateur de Rome! Encore un coup d'aile... le trône est devant toi! »

D'un autre côté, une autre voix, plus douce encore, lui disait :

« Elle va venir! Pouvait-elle te résister plus longtemps, entraînée, éblouie qu'elle était par ton amour et par ta puissance? Tu l'as voulu, et ce Capitole, témoin de la mort de ton rival, de ton ennemi, va l'être de ton nouveau triomphe. Heureux Lorenzo, détourne les yeux pour un instant de ces nombreuses députations qui, en ce moment, sillonnent les routes, se dirigeant toutes vers toi, pour t'apporter la couronne; arrête-les non loin d'ici sur cette simple litière fermée qui sort de ton palais du Tibre et s'achemine majestueusement vers ton autre palais. Elle avance, elle approche; une femme en descend; cette femme, c'est celle-là que tu as si longtemps et si ardemment convoitée. Futur empereur d'Italie, en attendant la puissance suprême, voici le suprême bonheur qui t'arrive! »

Et il entend des pas légers, furtifs, effleurer

le marbre de ses vestibules ; un page soulève la portière de sa chambre et disparaît.

Odette était entrée.

Rienzi, qui s'élançait au-devant d'elle, s'arrêta stupéfait en la voyant.

Couverte de longs habits de deuil, elle était pâle, défaite, tremblante, et la pâleur de son visage ressortait plus saisissante encore sous ses vêtements lugubres.

Après un instant de silence :

« Pourquoi ce costume, et d'où vient cet air de trouble et d'agitation?... lui dit-il.

— Ce costume... c'est celui qui me convient, répondit Odette, la lèvre hésitante. Pouvais-je donc... à cette heure... traverser les rues de Rome en habits de fête et attirer sur moi les regards de tous... quand je venais vous rejoindre ici ? D'ailleurs, reprit-elle d'une voix véhémente et en redressant la tête, ne m'appellent-ils pas *la veuve du condottiere?*

— Aujourd'hui ton deuil cessera, dit Rienzi en s'asseyant près d'elle et en lui prenant la main.

— Je l'espère! murmura-t-elle.

— Mais calme cette émotion, poursuivit-il, n'attribuant qu'à un mouvement de pudeur le grand trouble manifesté par la Cordière. Qu'as-tu à craindre? »

Elle leva les yeux vers lui et les détourna.

« Veux-tu donc que nos amours restent toujours secrets? Il est bien tard pour y songer peut-être. Cependant, ainsi que tu l'as exigé, toutes les précautions ont été prises par moi à cette fin que des regards importuns ne puissent te heurter au passage. Toutes les portes du Capitole, à l'exception de celle qui s'est ouverte devant toi, ont été fermées et interdites; tous les gens de mon service, sauf ce jeune page qui t'a guidée jusqu'ici, se tiennent dans des appartements éloignés. Nous sommes seuls, et seuls nous resterons, chère âme! Voyons, ne veux-tu donc me sourire?

— Lorenzo, s'écria Odette en se levant tout à coup; j'ai passé la nuit à prier Dieu, et j'ai failli ne pas venir!

— C'eût été manquer à ton serment.

— Oh ! oui... à un serment sacré, dit-elle en se couvrant la figure de ses deux mains.

— Tu le reconnais ?... à la bonne heure. Honte à qui fait défaut à de pareils engagements ! » Et durant ces mots, articulés lentement, d'un ton demi-sérieux, d'un de ses bras lui enlaçant la taille, il essaya de l'attirer à lui.

Mais se dégageant : « Écoutez, Lorenzo ; laissez-moi prier Dieu de nouveau, ou plutôt prions-le ensemble ; qu'il fasse jaillir sa lumière pour vous comme pour moi ; qu'il nous conseille, qu'il nous éclaire !

— Folle ! lui répondit Rienzi avec un geste moqueur, le Dieu du ciel est un maître jaloux. Il faut bien se garder de l'interroger sur un amour qui se détourne de lui pour s'adresser à sa créature. » Et saisissant Odette, il la pressa avec transport contre sa poitrine.

« Ne me comprend-il donc pas ? Ne veut-il donc pas me comprendre ? » dit-elle avec angoisse.

En ce moment le son d'un *frestel* se fit entendre au loin.

Ce dernier jour de courage que la Cordière

avait demandé au ciel ne lui avait pas été accordé. Partie avec une volonté ferme de son habitation du Tibre, le doute, l'hésitation l'avaient prise en route. Sa longue persévérance à poursuivre l'exécution de son projet avait épuisé ses forces. Maintenant tout défaillait en elle, l'audace, la résolution, la haine peut-être! Ce qui avait semblé juste et grand à sa douleur implacable lui paraissait, à cette heure, lâche et cruel. Comme un projectile pour lequel la distance n'a pas été sûrement calculée, et qui, trop tôt décrivant sa courbe, touche terre et vient mourir au pied du but qu'il voulait atteindre : ainsi la Cordière, poussée par la vigueur de son premier élan jusque dans l'appartement secret du tribun, y arrivait indécise, inerte, indolente. Elle avait touché terre; elle se sentait émue de pitié; elle était redevenue femme. Tremblante devant l'accomplissement de son œuvre, elle appelait Dieu, moins encore à son aide qu'à l'aide de Rienzi; et dans l'exaltation de ses remords anticipés, sans doute son secret allait lui échapper, quand le son du *frestel* lui rappela que ses

aveux ne devaient pas la compromettre seule.

Tandis qu'elle se débattait ainsi, en proie à mille agitations, le passionné Rienzi était tombé à ses pieds :

« Me voilà à genoux, lui disait-il, non devant Dieu, mais devant toi ! Devant toi, mon trésor, ma déesse, mon idole ! Voyons, ne t'ai-je pas assez méritée ? Songe à ton serment, songe à ton ami, à ton amant, à ton vengeur !

— Où donc est-il mort ? demanda Odette, que le dernier mot de Rienzi sembla réveiller tout à coup.

— De qui parles-tu, et de quoi vas-tu te préoccuper ? dit l'amoureux tribun avec un geste d'impatience suppliante.

— Je te parle de *Frà-Moriale !* lui répondit la Cordière, qui retrempait ses forces dans ce nom redoutable.

— Chère âme ! en un pareil moment...

— Où est-il mort ? » répéta-t-elle d'une voix éclatante.

Il la regarda, l'air interdit ; puis, ouvrant une fenêtre qui donnait vers l'arc de Septime-Sévère

et le *Campo Vaccino,* du doigt lui indiquant une petite place située aux abords du Capitole :

« C'est là, là que sa tête est tombée !

—Et en mourant, reprit Odette, il a prononcé mon nom pour le maudire !... il m'accusait ! Et tu ne l'as pas détrompé, n'est-il pas vrai ?

— Eh ! que t'importe? Songes-tu plus à ta vengeance qu'à mon amour? Viens... »

Il n'avait pas achevé, qu'il aperçut des groupes d'hommes armés débouchant de ce côté, et à sa vue un sinistre murmure s'éleva.

« Que se passe-t-il donc ? » dit-il ; et il appela ses gens, il appela ses gardes ; mais lui-même avait créé la solitude autour de lui. Le petit page accourut à sa voix ; il le dépêcha en toute hâte vers les autres et se promena à grands pas dans sa chambre, épiant, de fenêtre en fenêtre, les progrès de la foule.

« A votre tour, Lorenzo, lui dit Odette, vous semblez plus soucieux d'une vaine terreur que de votre amour.

— Chère âme... si peu de chose peut-il me troubler auprès de toi !... Il y aura eu quelque

tumulte à la ville... peut-être une nouvelle tentative des *Colonna*, car leurs partisans se sont réunis hier au bois de Pentano... On vient me demander assistance contre eux, sans doute ! »

La rumeur augmenta au dehors, des cris forcenés s'élevèrent, et l'on entendit le choc des poutres et des leviers qui tentaient d'ébranler les portes du palais. Le tribun-sénateur tressaillit et resta comme frappé de la foudre.

Cependant le page était de retour. De la nombreuse maison de Rienzi, de tant d'écuyers, de valets, d'Esclavons, de palefreniers, de gardes, d'officiers, il n'avait pu rallier que trois serviteurs seulement. Le reste s'était échappé ou avait fait cause commune avec les assaillants.

« Fuyez, fuyez, *messere!* s'écrièrent-ils en se précipitant dans la chambre ; fuyez, tandis qu'une issue vous est encore ouverte! Le peuple est déchaîné contre vous ; les gardes de la ville le secondent ; les nobles, les chevaliers l'excitent et lui prêtent assistance ; ils ébranlent les portes ; ils les incendient ; bientôt toute retraite vous sera fermée ! Fuyez !

— Mes armes ! » dit Rienzi, sortant de sa torpeur ; et après avoir jeté un regard vers Odette : « Mes armes ! Je veux leur ouvrir les portes moi-même ! En me voyant, ils vont tous rentrer dans la poussière ! » Et tandis qu'on le revêtait de son armure de chevalier, pris d'un tremblement subit : « Non, non, dit-il, ma voix suffira pour les ramener à la raison ! »

Mais de l'endroit où il se trouvait il ne pouvait se faire entendre des révoltés. Il ordonna qu'on le descendit sur la terrasse de la Chancellerie placée sous ses fenêtres. Quand il fut là, plus rapproché de la foule, agitant un étendard, c'est vainement qu'il témoigna par un signe de vouloir prendre la parole ; mille huées, mille vociférations, les cris furieux de : *Vive Colonna ! mort au tyran !* s'élancèrent vers lui, et des bâtons, des flèches, des pierres, dont une l'atteignit au bras, tombèrent sur la terrasse.

Il se fit remonter alors, et pâle, défaillant : « Présentez-vous au peuple... de ma part... dit-il d'une voix haletante à ses trois fidèles, presque aussi terrifiés que lui ; dites-lui que s'il a à se

plaindre de moi, qu'il s'explique; je satisferai à tout! Mes amis qui lui déplaisent, je les éloignerai... je les châtierai; les impôts qui pèsent sur les pauvres, je les supprimerai... je les supprime! »

Et lorsque ses serviteurs se furent éloignés pour ne plus revenir, alors, se croyant seul, oubliant, dans l'excès de sa terreur, comment et sous quels riants auspices avait commencé pour lui cette fatale journée, il se mit à sangloter; puis, au milieu d'imprécations délirantes contre le peuple, contre les nobles, contre *Colonna* : « Oui, murmura-t-il, ils ont raison; il faut fuir! Si je puis gagner le château Saint-Ange, je suis sauvé! Fuir... mais par où et comment? le Capitole doit être investi maintenant... ils vont me reconnaître! »

Alors il se dépouille de ses armes, pièce par pièce; il déchire sa robe; il fait tomber sous les ciseaux sa barbe, ses cheveux; il arrache de ses doigts, de son cou, ces joyaux dans lesquels, une heure auparavant, il s'était tant admiré; puis, plongeant ses mains dans les cendres du foyer, il s'en couvre la figure, en s'écriant: « Mon Dieu!

mon Dieu ! ma fortune, mes trésors, tout pour un manteau de mendiant ! »

Croyant n'être vu, n'être entendu de personne, tandis qu'il se débat ainsi dans les parties fangeuses de sa nature pusillanime, une voix vibre près de lui : « Lorenzo, Montréal a dû savoir mourir mieux que toi ! »

Odette, assise, accoudée dans un angle de la chambre, à moitié cachée par une draperie, est restée l'impassible témoin de toutes les angoisses, de toutes les tortures du tribun-sénateur. Redevenue impitoyable devant tant de lâcheté, elle n'a point un instant détourné les yeux du hideux spectacle qu'il lui donne.

Au son de cette voix, Rienzi se retourne vers elle :

« Tu ne m'as donc pas abandonné comme les autres, toi ? » Puis, revenant aussitôt à cette idée incessante qui le poursuit : « Sauve-moi ! s'écrie-t-il d'un air égaré ; sauve-moi ! cache-moi !... un manteau ! un haillon !

— Revêts ton manteau d'empereur, Lorenzo ! voici le moment !

— Il faut que je leur échappe ! hurle le misérable.

— Songé-je à leur échapper, moi ? » reprend la Cordière, sans bouger de sa place, sans rompre son attitude inflexible, sans amollir le regard fixe et méprisant qu'elle tient attaché sur lui. « Crois-tu donc que le danger ne menace que toi ? Le peuple me hait comme il te hait, et le même sort nous attend sans doute ! Faut-il qu'une femme t'apprenne à mourir ?

— Que parles-tu sans cesse de mourir ? s'écria-t-il en se tordant les bras de désespoir. Je ne veux pas mourir !... Dieu ne le permettra pas ! Je veux vivre... vivre pour me venger !... pour punir !... pour régner ! Pourquoi es-tu ici ? sois maudite, toi ! toi, la cause de mon désastre !... Ah ! tu l'as bien dit, le peuple te hait ; mais à ce peuple je te livrerai, car c'est mon fatal amour qui... »

Il n'acheva pas.

Un horrible craquement se fit entendre, et le Capitole sembla bondir sur sa base.

L'incendie attisé devant la porte principale,

après avoir gagné la galerie supérieure, venait de faire tomber la façade du palais avec un épouvantable fracas, et les rumeurs de la place, les cris de la révolte, retentissaient dans l'enceinte du Capitole, montant avec les tourbillons de flamme et de fumée.

Rienzi se précipita hors de sa chambre ; il tenta la fuite par tous les moyens et de tous les côtés ; d'étage en étage, il chercha une issue. Errant avec des cris lamentables d'appartement en appartement, de corridor en corridor, il s'égara vingt fois, vingt fois revint à la même place, impuissant qu'il était, dans son trouble, de se diriger au milieu des détours de son propre palais.

Cependant il n'avait encore entendu que de loin les voix menaçantes du peuple et les petillements de l'incendie ; il errait seul encore à travers ses escaliers et ses vestibules déserts. Seulement, au milieu des ténèbres causées par la fumée, à plusieurs reprises, une ombre passant près de lui a murmuré le mot : Lâche ! a prononcé son nom en y accolant celui de *Frà-Moriale.*

C'est là sans doute une vaine hallucination ; l'effet de la frayeur, du délire.

Il s'arrête enfin ; il essaye de rassembler ses idées ; une lueur de raison lui revient, et l'espoir avec elle. Une voie de salut lui reste ouverte !

L'oreille aux écoutes, au bruit qu'il entend dans les étages inférieurs, bruit confus et stationnaire, il comprend que la nappe de flamme, étendue d'abord devant l'entrée principale, l'a fermée aux assaillants. Maintenant les plus hardis l'ont franchie ; mais, plus avides encore de butin que de vengeance, ils s'occupent du pillage de ses meubles précieux, de ses draps d'or et d'argent, de ses riches bannières brodées de perles, de son orfévrerie, de toutes ses richesses accumulées dans les chambres du rez-de-chaussée.

Eh bien ! ne l'a-t-il pas demandé, ne l'a-t-il pas crié au ciel ? Tous ses trésors, il est prêt à les troquer contre le manteau d'un mendiant ! Le ciel l'a entendu et va l'exaucer.

Un escalier de marbre que le feu n'a pu atteindre est devant lui ; il le descend, à l'aide des pieds et des mains, en rampant en arrière, la

face tournée vers les degrés. Pour ne point être étouffé, il se glisse dans ce faible espace où un air respirable circule encore au-dessous des tourbillons de fumée. Quand il se relève, il est pêle-mêle avec ses agresseurs, avec ses ennemis, mais le nuage qui l'enveloppe le dérobe suffisamment à leurs regards.

A travers ce nuage fumeux, il voit, par-delà la grande porte écroulée, sur la place du Capitole, toute cette foule ardente, exaspérée, formant comme un rempart vivant qui s'oppose à sa fuite. Eh bien! c'est au milieu de cette foule qui l'attend pour le déchirer qu'il va tenter de se frayer un passage.

Laissant les pillards au butin, il gagne inaperçu la loge obscure de l'un des portiers du palais. Là il trouve son vrai trésor à lui, le seul qu'il ambitionne à cette heure, une souquenille délabrée! Il s'en revêt. Pour mieux se dérober encore à tous les regards, il charge ses épaules d'un misérable matelas; caché sous ce fardeau, il atteint le perron extérieur, descend les premières marches; les rangs s'ouvrent devant lui : il est hors du palais;

il est sauvé ! quand une sourde rumeur s'élève.

« La veuve du *condottiere !* » murmure-t-on de toutes parts.

Dans cette longue fuite, dans cette longue angoisse de Rienzi, Odette ne l'avait pas quitté, pas perdu de vue un instant. Toujours à sa suite, elle venait d'apparaître sur la plate-forme du perron. Doublement éclairée par la clarté du jour et par les lueurs de l'incendie, sous ses habits de deuil, debout au milieu des débris et des flammes, elle avait soudainement attiré sur elle tous les regards de la multitude. De là ce cri qui vient de s'élever.

« Oui, peuple de Rome, s'écrie la Cordière ; je suis la veuve de l'illustre *Frà-Moriale*, et voilà son meurtrier !... je vous le livre ! »

Et elle arrache de ses deux mains l'ignoble matelas qui couvre la tête du tribun-sénateur. Alors, épuisée par ce dernier effort, elle tombe anéantie.

A la vue de Rienzi, cette populace, tout à l'heure exaspérée, recula comme saisie d'effroi, et, autour de lui, se fit tout à coup un profond silence. Nul n'osait reconnaître sous ces haillons,

à cette figure maculée de charbon et de cendre, le glorieux libérateur de Rome.

Quelques-uns s'avancèrent vers lui pour l'examiner de plus près. Il avait encore au bras l'un de ses riches bracelets, auquel pendait un lambeau de sa robe de velours, et ce faible indice, plus que ses propres traits, servit à prouver au peuple que c'était bien le tribun qui venait de lui être livré.

Il fut conduit ainsi jusqu'au perron du Lion, situé au bas de l'escalier du Capitole. Là, d'ordinaire, Rienzi faisait proclamer ses arrêts ; là, il avait été, par l'élection populaire, promu à la puissance tribunitienne.

Soit que ces souvenirs se fussent soudainement représentés à l'esprit des Romains, soit toute autre cause, la foule resta de nouveau muette et paralysée en présence de son grand captif. Rienzi, les bras croisés sur la poitrine, après avoir quelques instants promené autour de lui des regards effarés, sentit une fois encore l'espérance lui revenir.

Il connaissait le pouvoir de son éloquence, il

essaya d'en user. Mais à peine avait-il articulé quelques paroles, qu'un homme, se faisant jour à travers les rangs pressés, parvint jusqu'à lui : « C'est encore moi, lui dit-il, moi, Cecco del Vecchio, dit *Pifero*. Je viens te remercier, au nom de mon général, de la protection que tu as accordée à *la bella Cordiera.* » Et tirant un estoc de dessous sa cape d'artisan, il le lui enfonça dans le ventre et le jeta mort sur la place.

Ce fut alors à qui frapperait le cadavre d'un coup inutile, à qui ferait une plus large blessure à ce mort. Après mille ignominies, on suspendit les restes de son corps mutilé à l'étal d'un boucher.

Ainsi finit Nicolas Lorenzo, dit Rienzi, deux fois l'idole du peuple.

Ce même peuple prit sous sa protection la *veuve du Condottiere.*

Odette se consacra au service des hospices, et put aller chaque jour prier devant le tombeau de Montréal, que l'on voyait encore il y a quelques années dans l'église d'*Ara cœli*.

Un soir elle y était agenouillée, et, songeant aux traverses de sa vie passée, elle se remémorait

les jours de sa jeunesse, s'accusant dans son âme des folles idées d'ambition qui l'avaient si cruellement déçue, accusant aussi, et avant tout, la fatale prophétie de la sibylle du pont de l'Ausson. Guillaume de Montréal et Nicolas Lorenzo, se disait-elle, ont pu, chacun de son côté, se croire bien près de la couronne, mais une tombe les en séparait toutefois, et la juive a menti !

Comme elle se livrait ainsi à ces pénibles ressouvenirs, un voyageur, qui passait par Rome, vint prier auprès d'elle à la tombe du *Condottiere*. Une robe longue et ample, d'une couleur sombre, boutonnée du haut en bas et surmontée d'un capuchon, semblait l'envelopper tout entier. Cependant, malgré les ravages que le temps avait exercés sur sa figure, malgré son air d'austérité et son costume monacal, Odette reconnut le premier de ses trois amoureux, François d'Arezzo.

A la vue de la sœur des hospices, couverte d'un vêtement aussi sombre, aussi triste que le sien, celui-ci se recula comme saisi d'effroi. Sans doute il se rappelait les malheurs dont elle

avait été la cause. Bientôt, néanmoins, il adoucit, en se rapprochant d'elle, la rigidité de son visage, et quelques mots furent échangés entre eux, à voix basse et larmoyante.

Depuis la mort de ses deux anciens condisciples, dit François d'Arezzo à Odette, il ne se retrouvait qu'avec un vif sentiment de douleur dans cette ville, témoin cependant de son plus grand triomphe.

En effet, le 8 avril de l'année 1341, à ce même Capitole, au pied duquel ses amis avaient rencontré une fin si terrible, Pétrarque avait vu, au nom du pape, du roi Robert de Naples et de l'université de Paris, aux acclamations des savants, du peuple et de la noblesse, poser sur son front la couronne poétique. Celle-là, la postérité même devait en consacrer la légitimité.

La Cordière comprit que la prophétie avait reçu son accomplissement.

FIN.



4

